

Baif, Jean Antoine de
J.A. de Baif

PQ
1665
A1
1911


BAÏF
Prix : 1 franc
SOCIÉTÉ DES ÉDITIONS
LOUIS-MICHAUD
168, Bd St-Germain, Paris

J.-A. DE BAÏF

DANS LA MÊME COLLECTION

(*Sous la direction d'*Alphonse Séché)

Musset, Byron, Ronsard, Béranger, Heine, Chénier, Scarron, Edgar Poe, Hégésippe Moreau, Du Bellay, Gérard de Nerval, Brizeux, Casimir Delavigne, Charles d'Orléans, Louis Uhland, Léopardi, Voltaire, Gœthe, Corneille, Millevoye, Villon, Lope de Vega, Marceline Desbordes-Valmore, Voiture, Baïf, Parny.

26 *volumes illustrés.*

HORS SÉRIE

Les plus jolis vers de l'année (anthologie annuelle), 1907, 1908, 1909 et 1910. Choix par Alphonse Séché. 4 vol.

Les Sonnets d'amour. Choix par A. Séché.

Les Poètes-misère, par A. Séché.

Les Poètes sociaux, par Poinsot et Normandy.

Les Poètes patriotiques, par Poinsot et Normandy.

Les Poètes libertins, par G. Normandy.

Les Poésies fugitives, par F. Cousot.

Les Chansons gaillardes, par G. Normandy.

Les Poètes de la mort, par Léon Larmand.

Les Poètes de la ripaille, par Léon Larmand.

Les Poètes humoristes, par G. Normandy.

Les Poètes de la nature, par F. Cousot.

Les Poètes de la femme, par Léon Larmand.

Les Poètes du rire, par M.-C. Poinsot.

Les Satires contre les femmes, par Léon Larmand.

Les Poètes comédiens, par Robert Oudot et A.-L. Laquerrière.

Droits de traduction et de reproduction
réservés pour tous pays.


POETA IANVS ANTONIVS BAIFIVS
Oedipodioniis reddentur moenia Thebis
Si tibi vocali pollice tacta chelis.

J.-A. de Baïf.

BIBLIOTHÈQUE DES POÈTES FRANÇAIS ET ÉTRANGERS
(couronnée par la Société des Critiques littéraires)

J.-A. de Baïf

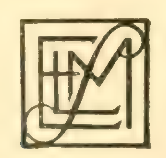
POÈMES — LES AMOURS — LES JEUX
LES PASSE-TEMPS — LES MIMES —
LES CHANSONNETTES

Biographie, Bibliographie et Choix de Poésies

PAR

ALPHONSE SÉCHÉ

Avec quatre portraits de J.-A. DE BAÏF



SOCIÉTÉ DES ÉDITIONS
LOUIS-MICHAUD
168, boulevard Saint-Germain
PARIS



J.-A. de Baïf

SUR J.-A. DE BAÏF

Nous pouvons passer rapidement sur les circonstances premières de sa vie, Baïf ayant pris lui-même le soin d'en dresser le tableau dans sa pièce Au Roi, que l'on lira, n'omettant d'ailleurs point de rendre un juste hommage à ses mérites.

Jean-Antoine de Baïf était un enfant naturel. Il naquit à Venise, au mois de février 1532, durant que son père y était ambassadeur de François Ier.

Les de Baïf étaient de vieille souche angevine ; le père de Jean-Antoine, Lazare de Baïf, possédait de nombreuses terres, entre autres le domaine des Pins, près de La Flèche, dont il avait fait sa résidence habituelle. Lazare de Baïf fut un grand seigneur et un lettré. D'abord, protonotaire du roi, à son retour d'Italie, en 1533, il est nommé conseiller au Parlement. Chargé de représenter la France, en 1540, à la diète de Spire, il devint maître des requêtes ordinaires de l'hôtel du roi, l'année suivante. Poète et érudit, il écrivit trois traités sur des sujets d'archéologie grecque et romaine, un assez grand nombre de poésies restées inédites, et traduisit en vers l'Electre de Sophocle et l'Hécube d'Euripide.

Dès que son fils eut atteint l'âge de s'instruire, il le confia à Charles Estienne, qui lui apprit les premiers éléments du latin, pendant que le fameux Ange Vergèce

était chargé de lui enseigner le grec. Il eut ensuite un professeur nommé Jacques Toussain (1), *qui enseigna au Collège de France. Enfin, lorsqu'il atteignit sa douzième année, il passa aux mains de Daurat, qui allait bientôt prendre la direction du célèbre Collège de Coqueret, où étudièrent presque tous les poètes de la Pléiade.*

A cette époque, Ronsard avait vingt ans; il était en relation avec Lazare de Baïf, qui l'avait emmené avec lui en Allemagne. Décidé à poursuivre ses études, fort négligées jusqu'à ce jour, il obtint de partager les leçons que Daurat donnait au jeune Antoine. Et, comme il était fort peu débrouillé en grec, Baïf « lui en dénouait les plus fâcheux commencements », comme dit Claude Binet, devenant ainsi, en quelque sorte, le maître répétiteur du futur auteur de la Franciade. *En revanche, celui-ci initiait Baïf aux arcanes de la poésie française, décidant par là de sa vocation littéraire. Claude Binet dit à ce sujet: « Nous ne pourons oublier de quel désir et envie ces deux futurs ornemens de la France s'adonnoient à l'estude; car Ronsard qui avoit esté nourri jeune à la cour, accoustumé à veiller tard, continoit à l'estude jusques à deux ou trois heures après minuict, et se couchant, reveilloit Baïf qui se levoit et prenoit la chandelle et ne laissoit refroidir la place. »*

A la mort de son père, survenue en 1547, *Baïf partagea son temps entre l'amour — c'était de son âge — et les lettres, en quoi il ne manquait pas de précocité. Mais, ce qui l'enflamma surtout d'un bel enthousiasme pour la poésie, ce fut la* Défense et Illustration de la langue française, *de Joachim Du Bellay, qui parut en* 1549. *Quoique jeune et « sans barbe au menton », comme il dit, il fut pris du désir « d'acquérir un beau nom ». Dès* 1551, *il publia, dans le* Tombeau de Marguerite de Valois, *quelques vers traduits du latin. Cependant, il aspirait à produire une œuvre importante. Et, comme il était à l'âge où l'on aime, il chanta ses amours. N'avait-il pas, d'ailleurs, l'exemple des deux grands poètes de son groupe, Ronsard et Du Bellay? Le premier célébrait Cassandre, le second*

(1) Baïf écrit *Tusan.*



JEAN-ANTOINE DE BAÏF.

celle qu'il appelait Olive et qui était probablement la princesse Marguerite de France, sœur de Henri II, sa protectrice. Baïf chercha un nom très doux pour sa muse et, en 1552, *paraissaient ses* Amours de Méline, *amours parfaitement imaginaires, d'ailleurs. Trois ans plus tard, il donnait un autre livre, les* Amours de Francine. *Cette fois, ce n'était pas une amante fictive qui l'avait inspiré. Il y paraissait bien au ton de ses vers, on y pouvait voir la marque du véritable amour aux peines endurées. Cette Francine se montra longtemps inhumaine pour le malheureux poète. Quelle était cette Francine? Prosper Blanchemain, dans son édition des poésies de Tahureau, avait cru pouvoir*

assurer qu'il s'agissait de Francine de Gennes, la sœur de la belle Marie que Tahureau a chantée sous le nom de l'Admirée. Il appuyait sa conjecture d'observations ingénieuses. Il ne se trompait pas. Nous savons aujourd'hui de façon sûre, grâce au remarquable travail de M. Mathieu Augé-Chiquet, que l'inspiratrice de Baïf était bien, en effet, une demoiselle Françoise ou Francine de Gennes, issue d'une famille tourangelle.

La vie de Baïf s'écoulait sans grand pittoresque, heureuse et peu agitée quand, aux environs de 1569, *les luttes religieuses vinrent subitement la bouleverser. Ses biens tombèrent entre les mains des calvinistes et, bientôt, force lui fut de recourir à la générosité de Charles IX, tellement sa situation était devenue précaire. Baïf jouissait d'ailleurs de l'estime particulière du roi, qui ne manqua pas de la lui témoigner à maintes reprises. Lorsqu'il fit représenter, à l'hôtel de Guise, en* 1567, le Brave (1), *imité du* Miles Gloriosus *de Plaute, Charles IX honora de sa présence cette représentation. Plus tard, nous le verrons, il l'aidera de toute son autorité pour l'installation de son Académie de musique, aux séances de laquelle il assistera souvent.*

Ce qui amena Baïf à fonder cette académie, ce fut la réforme prosodique qu'il avait entreprise. Il ne voulait rien moins que mesurer les vers français à l'antique, c'est-à-dire selon les règles du grec et du latin. Pour cela, il fallait réviser l'orthographe; Baïf se servit du système de P. Ramus en le modifiant légèrement.

L'alphabet se composait de vingt-neuf lettres:

a. b. ç. d. e. e. ę. f. g. j h. i. k. l. ḷ. m. n. ŋ. o. œ. p. ȣ. r. s. t. u. v. z. e.

Et voici un exemple de ce que cela donnait en vers:

J'eime fọrt le Sinè'r : kar ma priẹre il oẹ́t
Kar l'œrẹḷ i me prẹ́t' : é réklamér le doẹ
Tȣs lẹ jȣrs de ma viẽ.

(1) Baïf traduisit encore l'*Antigone* de Sophocle, et l'*Eunuque*, de Térence.

Lę-kordeos de la mort anvironés m'avoęt.
Lęz annuis de labas dęja m'avoęt trœve :
Dę l e peine je trève.

On voit la simplification !

Le but de Baïf, en préconisant sa réforme, était de doter la prosodie de lois mélodiques semblables aux lois de l'harmonie. C'était comme une fusion de la poésie et de la musique, ou, du moins, une union parfaite de ces deux arts. On ne peut nier que cela soit curieux. Au surplus, les quelques essais que nous connaissons de poésies mesurées mises en musique, sont ingénieux et d'un intérêt véritable.

Le principal collaborateur de Baïf, pour cette entreprise, fut un musicien nommé Joachim Thibault, dit de Courville ; c'est avec lui qu'il rédigea le plan et le règlement ci-après, envoyés à Charles IX en même temps que la requête par laquelle le poète et le musicien sollicitaient la permission d'ériger leur académie. On ne saurait craindre de trop insister sur cette entreprise, il n'y a rien de plus intéressant dans la vie de Baïf. Voici le projet de règlement :

« Afin de remettre en usage la musique selon sa perfection, qui est de représenter la parole en chant accomply de son harmonie et melodie, qui consistent au choix, regle des voix, sons et accords bien accomodez pour faire l'effet selon que le sens de la lettre le requiert, ou resserrant ou desserrant, ou accroissant l'esprit, renouvellant aussi l'ancienne façon de composer vers mesurez pour y accomoder le chant pareillement mesuré selon l'art metrique ; afin aussi que par ce moyen les esprits des auditeurs accoustumez et dressez à la musique par forme de ses membres, se composent pour estre capables de plus haute connoissance, apres qu'ils seront repurgez de ce qui pourroit leur rester de la barbarie, sous le bon plaisir du roy nostre souverain seigneur, nous avons convenu dresser une academie ou compagnie composée de musiciens et auditeurs sous les loix et conditions qui ensuivent.

« Que tant les musiciens que les auditeurs ne contreviendront en rien dans l'academie aux lois publiques de ce royaume.

« *Les musiciens seront tenus tous les jours de dimanche chanter et reciter leurs lettres et musique mesurées, selon l'ordre convenu par entr'eux, deux heures d'horloge durant en faveur des auditeurs escrits au livre de l'academie, où s'enregistreront les noms, surnoms et qualitez de ceux qui se cottisent pour l'entretien de l'academie, ensemble la somme en laquelle se seront de leur gré cottisez et pareillement les noms et surnoms des musiciens d'icelle et les convenances sous lesquelles ils seront entrez, receus et appointez.*

« *Nul des musiciens à part ne fera entrer aucun, sinon du consentement de toute leur compagnie.*

« *Seront tous tenus, sinon qu'il y eust excuse raisonnable, tous les jours à certaines heures qu'ils adviseront, se trouver à la sale pour concerter ce que chacun d'eux à part aura estudié, qui leur aura esté baillé par les deux entrepreneurs de l'academie, lesquels ils seront obligez de croire, pour ce qui sera de la musique, et ne pourront refuser de leur obeyr en cela.*

« *Jureront les musiciens ne bailler copie aucune des chansons de l'academie à qui que ce soit sans le consentement de toute leur compagnie. Et quand aucun d'eux se retirera, ne pourra emporter ouvertement ou secretement aucun des livres de l'academie, ne copie d'iceux, tant de la musique que des lettres.*

« *Ne pourra aucun des musiciens se departir de la compagnie, sans que deux mois auparavant il eust adverty les entrepreneurs, ou que ce fust du consentement d'iceux, ou qu'il eust achevé le temps qu'il avoit accordé d'y demeurer.*

« *Advenant que aucun des musiciens tombast malade, il sera secouru et soigneusement traitté jusques au recouvrement de pleine santé.*

« *Si aucun d'eux n'estoit au gré de toute la compagnie pour quelque occasion que ce fust, elle le pourra licencier en lui payant les gages pour le temps qu'il aura servy.*

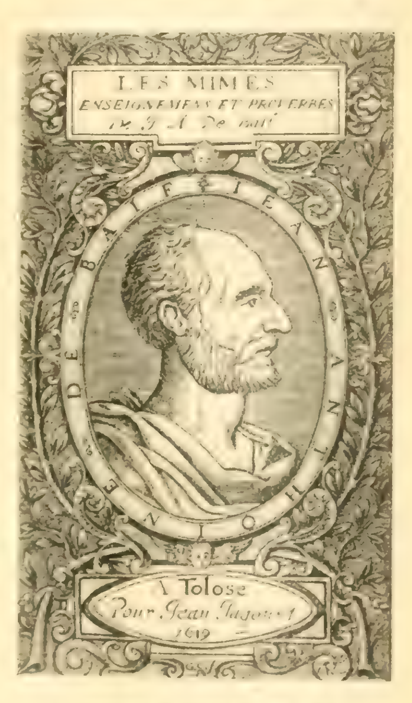
« *Sera fait un medaillon marqué de la devise qu'adviseront ceux de l'academie, portant lequel les auditeurs entreront.*

« *Advenant qu'aucun des auditeurs aille de cette vie en l'autre, les heritiers du defunct seront tenus rendre et rap-*

porter le medaillon à l'academie, et à faute de ce faire dans le mois après le decedz, payeront cent livres tournois au commun de l'academie.

« Nul ne fera entrer un autre avec luy ny sans luy par le moyen de son medaillon qu'il ne prestera, sinon que pour quelque merite de marque il eust privilege des entrepreneurs de ce faire.

« Les auditeurs, durant que l'on chantera, ne parleront ny ne s'acousteront ny feront bruit, mais se tiendront le plus coy qu'il leur sera possible, jusques à ce que la chanson qui se prononcera soit finie : et durant que se dira une chanson, ne fraperont à l'huis de la sale qu'on ouvrira à la fin de chaque chanson pour admettre les auditeurs attendans.



Fac-simile du titre des « Mimes », édition de 1619.

« Les auditeurs escrits au livre de l'academie avanceront ce à quoy se seront cottisez de leur gré par demy années, commençantes et finissantes selon le jour pris et arresté pour commencer l'auditoire.

« Quand aucun, après avoir ouy un ou deux concerts de

l'academie, auroit regret à son argent qu'il auroit avancé, luy sera rendu et sera son nom effacé du livre. Mais s'il avoit transgressé aucune des lois de l'academie, perdra ce qu'il auroit avancé, exclus entierement d'icelle.

« *Nul auditeur ne touchera, ne passera la barriere de la niche, ne autre que ceux de la musique n'y entrera, ne maniera aucun livre ou instrument, mais se contenant au dehors de la niche, choyera tout ce qu'il verra estre pour le service ou l'honneur de l'academie, tant au livre qu'aux personnes d'icelle.*

« *S'il y avoit querelle entre aucuns de ceux de l'academie, tant musiciens qu'auditeurs, ne s'entre demanderont rien, ne de parole, ne de fait, à cent pas prés de la maison où elle se tiendra.*

« *Il sera à la discretion des entrepreneurs de recevoir et refuser tels que bon leur semblera, soit pour estre escrits au livre, soit pour estre admis aux auditoires, tant ordinaires que extraordinaires.*

« *Qui fera faute à quelqu'une des lois cy-dessus, soit musicien ou auditeur, sera exclus de l'academie pour ne plus y entrer, sinon que ce fust du gré et consentement de ceux de l'academie, après avoir réparé la faute et perdra ce qu'il aura avancé pour l'entretien de l'academie.*

« Ainsi signé : DE BAÏF ET THIBAULT. »

Charles IX fit bon accueil à la demande, approuva le projet de statuts, et accorda, au mois de novembre 1570, *à ses « chers et bien amez Jean-Antoine de Baïf et Joachim Thibault de Courville », les lettres-patentes par lesquelles il donnait l'autorisation d'ouvrir l'académie. Et, disait le roi, pour que « ladite academie soit suivie et honorée des plus grands, nous avons libéralement accepté et acceptons le surnom de protecteur et premier auditeur d'icelle, parce que nous voulons et entendons que tous les exercices qui s'y feront soient à l'honneur de Dieu, et à l'accroissement de nostre Estat et à l'ornement du nom du peuple françois ».*

Ainsi nanti, Baïf et Thibaut purent croire toutes les difficultés levées. Ils avaient compté sans le Parlement et surtout sans l'Université, qui était alors extrêmement ja-

louse de ses privilèges. Pour gagner la bienveillance du Parlement, ils lui firent connaître par une requête qu'ils mettaient l'académie en quelque sorte sous sa surveillance. Restait l'Université, qui ne paraissait pas autrement pressée de permettre au poète et au musicien de professer au dehors de chez elle. Elle ordonne tout d'abord que la requête de Baïf et de Thibault soit soumise, pour avis, aux différentes facultés; puis, on interrogera le poète pour savoir si son intention est de se séparer ou non de l'Université. Il est évident que l'on craint une concurrence. Cela est si vrai que, le 22 janvier 1571, le recteur fait connaître au Conseil que l'archevêque de Paris est tout prêt à se joindre à l'Université pour empêcher l'installation de l'académie de musique, si l'on fournit de judicieuses raisons contre cette institution. Heureusement, le roi intervint et l'Académie, installée dans le quartier Saint-Marcel, dans l'ancienne rue des Fossés-Saint-Victor, ouvrit ses portes. Charles IX, et plus tard Henri III assistèrent fréquemment aux séances et aux concerts de l'académie, il vint même un temps où les dites séances eurent lieu deux fois la semaine dans le cabinet du roi, qui marquait assez ainsi l'intérêt qu'il portait à Baïf et à son institution.

La situation de Baïf, alors, était considérable. Recevant dans sa maison et à sa table tous les beaux esprits du temps, grâce aux libéralités du monarque et des grands seigneurs, il jouait un peu au protecteur des lettres. Par malheur, la France allait traverser des crises terribles, les guerres civiles ruinèrent le royaume. L'Académie de musique, réduite à ses seules ressources, subsista tant bien que mal — et plutôt mal que bien — pendant quelque temps encore, puis, vers 1584, cessa de fonctionner. Baïf, d'ailleurs, n'avait plus lui-même de longues années à vivre. Depuis près de quinze ans, il souffrait d'une douloureuse maladie dont il devait mourir, vers la fin d'octobre 1589.

* * *

L'organisation et la direction de l'Académie n'occupèrent pas Baïf au point de lui faire négliger la poésie. D'ailleurs, il composa pour cet établissement un nombre considérable de stances et chansons en vers mesurés

Mais, outre cela, il donna ses soins à d'autres œuvres. C'est ainsi qu'il entreprit ses Mimes : commencés en 1570, les deux premiers chants parurent en 1576. En 1572, il avait réuni toutes ses poésies composées antérieurement à cette date. Enfin, en 1574, il publia les Etrènes de poésie fransoèze, imprimés conformément au système orthographique adopté pour l'écriture des vers mesurés.

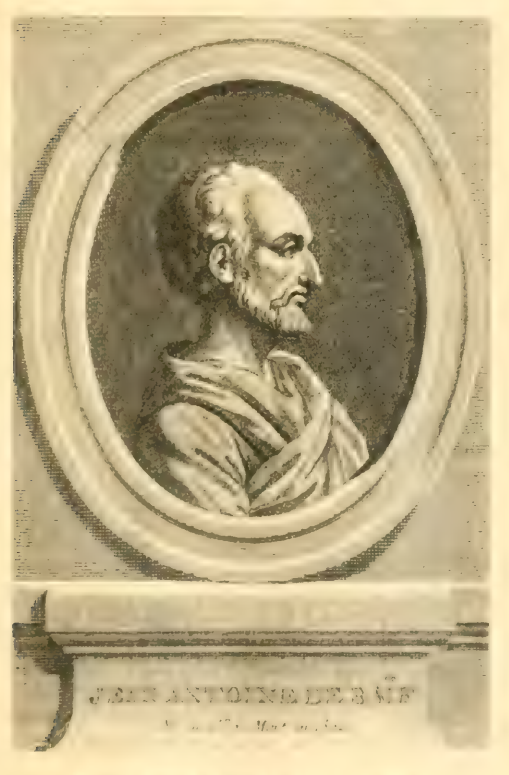
La destinée littéraire de Baïf fut assez étrange. Tant qu'il vit, il jouit d'une haute estime. On ne va pas bien sûr jusqu'à l'égaler ni à Ronsard, ni à Du Bellay, mais, enfin, il vient en bonne place à la suite de ces deux grands poètes, on lui rend un juste hommage. Or, aussitôt mort, on l'oublie. On fait plus que l'oublier, on lui conteste tout talent. Il devient courant de dire, à l'instar de Du Perron : « Baïf est un fort bonhomme, mais un très mauvais poète. »

Sainte-Beuve, le premier, lui rendit justice ; je serais même quelque peu tenté de dire qu'il la lui rendit avec exagération. Voici, par exemple, ce qu'écrit le critique des Lundis :

« On aurait tort de croire que le lecteur de nos jours découvre tout d'abord une différence bien sensible entre ses œuvres (celles de Baïf) et celles des poètes de son temps les plus estimés, tels que Du Bellay et Ronsard. Il faut l'avouer à notre honte, sauf un certain nombre de jolies pièces qui frappent au premier coup d'œil, tous ces recueils de poésies, toutes ces centaines d'odes et de sonnets nous semblent d'un caractère assez uniforme ; et si l'on n'y revenait à diverses reprises, si surtout, l'on n'était soutenu et redressé par les témoignages qu'ont laissés les contemporains, on aurait peine à départir à chaque auteur avec quelque précision et quelque justesse les traits qui le distinguent entre tous. »

Ce jugement de Sainte-Beuve est surprenant, en vérité. Comment un critique de sa trempe et, qui plus est, un poète de sa valeur, peut-il assurer qu'il est mal aisé de reconnaître ce qui est de Ronsard, de Du Bellay et de Baïf ! Se peut-il que les poésies de ces poètes soient si « uniformes » qu'on les confonde à ce point ? Les mérites de Baïf sont certains, et je ne les méconnais aucunement ;

cependant, il ne m'est point possible de le proclamer l'égal du poète des Regrets *non plus que de l'amant de Cassandre. Il y a chez Baïf de très beaux vers, les pièces*



Portrait dessiné et gravé par C.-S. Gaucher.

charmantes ne sont point rares dans son œuvre, pourtant, lorsque l'on a à en faire un choix, que de déchets, et combien de coupures l'on doit pratiquer pour en permettre la lecture!... Baïf composa des sonnets assurément très

[illegible]. — du moins quelques-uns, — il nous donne aussi de jolies églogues, de fraîches chansons, de charmants petits poèmes. — mais que Sainte-Beuve se fasse un jeu de les comparer avec les sonnets admirables de Du Bellay et nombre de pièces parfaites de Ronsard, encore une fois, cela est tout à fait surprenant. Toutefois, lorsqu'il loue le style, le métier poétique de Baïf, on ne peut que partager son opinion, pour si favorable qu'elle soit au poète. — « Le mécanisme de sa vérification, — dit-il — soit dans l'alexandrin, soit dans les vers de moindre mesure, ses rejets fréquents, ses coupes variées et la marche toute périodique de sa phrase nous présentent, avec la manière d'André Chénier, des analogies frappantes qui tournent à l'honneur du vieux poète ; on s'aperçoit que l'un comme l'autre avait étudié l'accent des syllabes et savait scander son vers. »

Aussi bien, je crois que l'on rend justice entière à Baïf en le plaçant immédiatement après les deux plus illustres poètes de la Renaissance, Ronsard et Du Bellay. Et, pour que la louange soit complète, on ajoutera qu'il fut non pas seulement un rimeur de talent, mais encore un esprit hardi, inventif, un novateur enfin.

A. S.

Comme pour nos éditions de Ronsard et de Du Bellay, nous avons adopté ici l'orthographe moderne, autant que les exigences de la prosodie nous l'ont permis. Mais nous nous sommes interdit de toucher aux mots eux-mêmes.

BIBLIOGRAPHIE

DES ŒUVRES DE BAIF

Le Ravissement d'Europe, Paris, 1552, in-8°, 8 ff. — *Les Amours de Jean-Antoine de Baïf*, Paris, 1552, in-8°. — *Quatre livres des amours de Francine*, Paris, 1555, in-8°. — *Traitté de l'imagination, tiré du latin de J.-François Pic de la Mirandole*, Paris, 1556, in-8°. — *Chant de joie du jour des épousailles de François roi daufin et de Marie reine d'Ecosse*, Paris, 1558, in-4°, 8 p. — *Le premier des météores*, Paris, 1567, in-4°, 40 p. — *Le Brave*, Paris, 1567, in-8°. — *Imitations de quelques chants de l'Arioste, par divers poëtes françois nommez en la quatrième page suivante*, Paris, 1572, in-8°. — *Euvres en rime*, Paris, 1573, 2 vol. in-8°. — *Etrenes de poézie fransoeze en vers mezurés*, Paris, 1574, in-4°. — *De profectione et adventu Henrici Regis Polonorum Augusti in regnum suum Ode Joannis Aurati Poetæ Regii, ex Gallico Joannis Antonii Baïfii*, etc., Paris, 1574, in-8°, 4 ff. — *Complainte sur le trespas du feu Roy Charles IX*, Paris, 1574, in-4°, 6 ff. — *Première salutation au roy sur son avenement à la couronne de France*, Paris, 1575, in-4°, 8 ff. — *Seconde salutation au roy sur son avenement à la couronne de France*, Paris, 1575, in-4°, 8 ff. — *Epistre au roy, sous le nom de la royne sa mère : pour l'instruction d'un bon roy*, Paris, 1576, petit in-12. — *Carminum Jani Antonii Baïfii liber I*, Paris, 1577, in-16. — [illegible], Paris, 1577, in-4°. — *Eglogue latine et françoise, et autres vers, recitez devant le roy au festin de Messieurs de la Ville de Paris*, etc., Paris, 1578, in-4°. — *Les Mimes, enseignements et proverbes*, Paris, 1581, in-16. — [illegible], Paris, 1586, in-4°, 8 p. — *Chansonnettes mesurées de J.-A. de Baïf*, Paris, 1586, in-4°, 8 p. — *Chansonnettes mesurées de J.-A. de Baïf*, Paris, 1586, in-4° carré. — *Epitafes de feu monseigneur Anne de*

Joyeux, bienvenu du roy, etc., Paris, 1587, in-4°. — *Prières*, 1587 (?), in-4°, 10 p. — *Les Mimes* (revus et augmentés), Paris, 1597, in 12. — *Les Mimes*, éd. de Toulouse, 1619, in 24, contient une pièce inédite. — *Poésies choisies*, suivies de poésies inédites, publiées par Becq de Fouquières, Paris, 1874, in 8°. — *Les Mimes*, édition Prosper Blanchemain, Paris, 1880. — *Œuvres en rime*, publiées par Marty-Laveaux, Paris, Lemerre, 1881, 5 vol. in-8. (Ce sont toutes les œuvres imprimées du vivant de Baïf.)

MANUSCRITS

Bibliothèque Nationale, *ms. fr.* 19140 (ce sont quatre manuscrits in-folio : *le Psautier en vers mesurés* (1573) : *le Psautier* (1569) ; *le Psautier en vers rimés* (1587) ; *Chansonnettes.*)

Bibliothèque Nationale, *ms. fr.* 867, in-folio (première rédaction de l'*Eunuque*).

PRINCIPAUX TRAVAUX A CONSULTER SUR BAIF

SAINTE-BEUVE, *Tableau de la poésie française au XVIe siècle.* — BECQ DE FOUQUIÈRES, notice de son édition des *Œuvres choisies de Baïf.* — PROSPER BLANCHEMAIN, notice de son édition des *Mimes, Paris* 1880 ; et *Poètes et amoureuses, portraits littéraires du seizième siècle*, Paris 1877. — MARTY-LAVEAUX, notice de son édition des *Œuvres* de Baïf, Paris, 1881-90. — LUCIEN PINVERT, *Lazare de Baïf*, Paris, 1900. — Et surtout MATHIEU AUGÉ-CHIQUET, *La vie, les idées et l'œuvre de Jean-Antoine de Baïf*, Paris, Hachette, 1909, in-8°.

POÉSIES CHOISIES

POÈMES

AU ROI (1)

Puisque votre faveur, ô mon grand roi, m'inspire
Les grâces de la Muse, et ma Muse respire
Sous votre libérale et bonne royauté,
Qui la traite et nourrit en gaie liberté,
C'est à vous que je dois tout ce que j'ai d'ouvrage,
A vous qui me donnez et moyen et courage,
Ouvrant (2) de mon métier, faire ce cabinet (3)
De mes vers assemblés: tel comme un jardinet
Planté diversement, où sont bordures vertes,
Chasseurs, chiens, animaux, où tonnelles couvertes,
Où les fontaines sont, où plaisants espaliers
De lierre dur et froid et de tendres lauriers;
Orangers soleillés fleurissants y fruitissent;
Là parterres dressés tondus se compartissent,
Rapportés par bel art: là, closes de verdeurs (4),
Diverses planches sont produisant mille fleurs.
Ainsi divers sera ce présent que j'apporte
De mes vers assemblés de différente sorte,
De style différent, de différent sujet,
Que par mes ans passés, sans me tenir sujet
A rien que j'eusse élu, pour un œuvre poursuivre,
Seulement composé pour inutil ne vivre,
Mais couvant généreux un louable désir
D'oser quelque grand œuvre à mon aise et loisir:

(1) Charles IX.
(2) Travaillant.
(3) Recueil.
(4) Verdures.

Car nul ne pense faire un grand œuvre qui plaise
Pour durer à jamais sans le loisir et l'aise.
Ce que l'on dit est vrai, qui se trouve en effet,
Que l'homme souffreteux onque ne fit beau fait.
Soit que cela me vînt de l'instinct de nature,
Ou soit que l'eusse appris avec ma nourriture,
Ou soit que tous les deux m'aient conduit ainsi,
Les Muses ont été de tout temps mon souci.
  Sire, grâces à Dieu, je naquis fils d'un père,
Serviteur bien-aimé du roi votre grand-père,
De ce grand roi François à qui seul nous devons
Tout cela que d'humain et gentil nous avons
Des livres du vieux temps ; mais à vous débonnaire,
Qui les entretenez d'un loyer ordinaire,
Nous les devons encor : lui père et créateur,
Et vous, serez nommé des arts conservateur.
  Ce mien père, angevin, gentilhomme de race,
L'un des premiers Français qui les Muses embrasse,
D'ignorance ennemi, désireux de savoir,
Passant torrents et monts jusqu'à Rome alla voir
Musure (1), candiot, qu'il ouït pour apprendre
Le grec des vieux auteurs et pour docte s'y rendre :
Où si bien travailla que, dedans quelques ans,
Il se fit admirer et des plus suffisants.
Docte il revint en France, et, comme il ne désire
Rien tant que le savoir, en Anjou se retire
Dans sa maison des Pins, non guère loin du Loir,
A qui Ronsard devait si grand nom faire avoir.
Le bon Lazare, là, non touché d'avarice,
Et moins d'ambition, suit la muse propice ;
Et rien moins ne pensait que venir à la cour,
Quand un courrier express à sa retraite court
Le sommer de la part du grand roi, qui le mande
Et le venir trouver sans refus lui commande.
Qu'eût-il fait ? Devait-il au repos s'amuser
Où vivait si content ? Pouvait-il refuser
Son roi qui le mandait ? C'est un pauvre héritage
De croupir au savoir sans le mettre en usage.

(1) Marc Musurus, de Candie, enseigna le grec à Venise et à Rome.

Il se range à son roi, qui ne le renvoya,
Mais l'ouït et chérit, et bientôt l'employa.
L'emploie ambassadeur aux seigneurs de Venise,
Afin que, né de lui, sur les fonds saint Moïse
Je fusse baptisé. Des noms de mes parrains,
Justinian et Rincon, tenant mes faibles reins,
Jean Antoine nommé, qui de tello naissance,
Porté deçà les monts dès ma fluette enfance,
Par le soin de tel père aux lettres bien instruit,
Pour la France devait rapporter quelque fruit.
Je ne fus pas sitôt hors de l'enfance tendre
La parole formant, qu'il fut soigneux de prendre
Des maîtres les meilleurs pour dès lors m'enseigner
Le grec et le latin, sans rien y épargner.
Charle Etienne premier, disciple de Lazare,
Le docte Bonamy, de mode non barbare
M'apprit à prononcer le langage romain ;
Ange Vergece (1), Grec, à la gentille main
Pour l'écriture grecque, écrivain ordinaire
De vos grand-père et père et le vôtre, eut salaire
Pour à l'accent des Grecs ma parole dresser,
Et ma main sur la trac' de sa lettre adresser.
En l'an que l'empereur Charle fit son entrée
Reçu dedans Paris, l'année désastrée
Que Budé trépassa, mon père qui alors
Allait ambassadeur pour votre aïeul dehors
Du royaume en Almagne (2) et menait au voyage
Charle Etienne et Ronsard qui sortait hors de page
(Etienne médecin qui bien parlant était,
Ronsard de qui la fleur un beau fruit promettait),
Mon père entre les mains du bon Tusan me laisse,
Qui chez lui nourrissait une gaie jeunesse
De beaux enfants bien nés, de soir et de matin
Leurs oreilles battant du grec et du latin.
Là les de Beaume étaient, qui leur belle nature
Y ployèrent un temps sous bonne nourriture,
Pour être quelque jour vos loyaux conseillers,
Faits évêques tous deux et tous deux chanceliers.

---

(1) Célèbre calligraphe grec.
(2) Allemagne.

L'un du duc d'Alençon, l'autre de votre mère.
Là venait Robertet qui votre secrétaire
Sieur de Fresne mourut, et là d'autres assez
Qu'aujourd'hui regrettons la plupart trépassés.
Là quatre ans je passai façonnant mon ramage
De grec et de latin ; et de divers langage
(Picard, parisien, tourangeau, poitevin,
Normand et champenois) mêlai mon angevin.
De là (grand heur à moi) mon père me retire,
Me baille entre les mains de Dorat pour me duire (1).
Dorat qui studieux du mont Parnasse avait
Reconnu les détours, et les chemins savait
Par où guida mes pas. O Muses, qu'on me donne
De laurier et de fleurs une fraîche couronne
Dont j'honore son chef ! Il m'apprit vos secrets :
Par les chemins choisis des vieux Latins et Grecs
C'est par lui que, sortant de la vulgaire trace,
Dans un nouveau sentier moi le premier je passe,
Ouvrant à vos Français un passage inconnu,
Que nul paravant moi dans France n'a tenu.
Nul poète ne s'est vu tant osé d'entreprendre
D'y entrer seulement. Par où m'y dois-je prendre ?
Je n'y vois rien frayé, je n'y vois rien ouvert ;
Je vois tout de halliers et de buissons couvert.
Laisserai-je d'aller ? La force et le courage
Ne me faudront (2) jamais ; j'ouvrirai le passage.
A la peine endurci tout je traverserai,
Et brosses (3) et rochers hardi je passerai.
D'achever ce beau fait rien qui soit ne m'en garde.
Pourvu que Dieu bénin et mon roi me regarde
En ma haute entreprise, et ses frères aussi
Et la reine leur mère en aient quelque souci.
Si bien aiguillonné de ma vive nature,
Si bien accoutumé suis de ma nourriture,
Si bien encouragé de royale faveur,
Que de tant beau dessein l'envieuse rancueur (4)

(1) Instruire.
(2) Manqueront.
(3) Broussailles.
(4) Rancune.

Ne me détournera ; ni la crainte honteuse
D'honorable travail mon âme valeureuse
Abattre ne pourra, tellement que, laissant
L'œuvre qu'ai pris en main, je m'aille aparessant (1).
Où j'aime mieux oisif me sauvant de l'envie
Traîner apoltroni (2) le reste de ma vie,
Plutôt qu'en illustrant le langage et le nom
Du Français m'honorer d'un immortel renom.
Je suis trop avancé pour retourner arrière :
Avançons plus avant. Quand la Parque meurtrière
(O Dieu, détourne-la) mon âge trancherait,
Le chemin est ouvert, qu'un autre achèverait
Non sans mon grand honneur. Qui premier s'achemine
Par un sentier nouveau sous la faveur divine
Gagne le premier lot : c'est facile vertu
D'entrer dans le chemin par un autre battu.
  O mon roi, dès le temps que ma raison première
S'épanouit au rayon de la vive lumière,
Pourpensant (3) des humains l'être et le naturel,
Je connus que dans nous l'un était corporel
Et l'autre de l'esprit. La masse corporelle
Et tout ce qui la suit nous avons naturelle
Avec le genre brut ; l'esprit industrieux
Nous anime, commun avecque les hauts dieux.
Le corps est pour servir : l'âme commanderesse
Doit tenir le timon comme vraie maîtresse.
Pourtant je résolus quelques los acquérir
Par l'emploi de l'esprit qui ne doit pas périr,
Plutôt que par la force et caduque et fluette
Du corps, dont la nature à la mort est sujette.
Or, pour la brièveté (4) de nos jours, nous devons
Laisser un souvenir le plus long que pouvons
De nous et de nos faits : pour ce la poésie
Dès ma grande jeunesse ardemment j'ai choisie,
Comme enfin que j'y suis. Qui enfin n'y serait
D'en acquérir louange en vain s'efforcerait :

(1) Devenant paresseux.
(2) Rendu poltron.
(3) Méditant.
(4) Trissyllabe.

Comme font la plupart qui, sans avoir pesée
Leur naïve vigueur, serviront de risée,
Ou d'un siècle ignorant leur crédit mérité
Ne se pourra sauver à la postérité.
J'ai toujours désiré, dédaignant le vulgaire,
Aux plus rares esprits et servir et complaire ;
Et j'ai (grâces à Dieu) lorsque je l'ai voulu,
A votre jugement, ô grand prince, complu.
Car tel est mon devoir : pourvu que je vous plaise,
Jappe des envieux la race qui, mauvaise,
Crève de l'heur (1) d'autrui. Votre faveur sera
Mon heur et mon honneur : l'envie en crèvera.

LE LAURIER (2).

(*Fragments*)

Il me plaît, Muse mignonne,
De lacer une couronne
De votre rameau chéri,
Que votre sainte main donne
Au chef de vous favori...
Quelle louange première,
Quelle seconde ou dernière,
Laurier, te puis-je donner,
De ta branche couronnière
Méritant me couronner ?
Laurier, de qui toujours dure
La feuilleuse couverture,
Que, ni des vents la rigueur
Ni la glaçante froidure
Ne devêt de son honneur.
O gaie, ô bien verte plante,
L'honneur des bois, je te chante :
Sur tous arbres des forêts
Ta gloire d'autant je vante
Qu'un pin passe les genêts.

(1) Bonheur.
(2) Imité d'Ovide.

Toi maintenant plante ornée
De verts rameaux, ô Daphnée,
Verdoyante ici, jadis
Fille au Thessalois Renée
Tous amants tu éconduis,
Bien que ta beauté contraire
Maint amant te puisse attraire (1),
Qui tes noçailles poursuit,
Et bien que ton bénin père
A l'alliance ne nuit...
Mais toi, comme un grand outrage
Haïssant le mariage,
Ton doux père tu blandis (2) ;
Et vermeillant ton visage
De grand simplesse, lui dis :
« Donne-moi, père aimable,
D'une chasteté durable
Pouvoir jouir ; de ce bien
Ma Diane inviolable
Ne fut dédite du sien... »
Daphné, ayant sa demande,
Se combla de joie grande,
Et, son destin ne pensant,
En la dianine bande
Par les forêts va chassant.
D'un nœud ses crins elle lie ;
D'une blanche surquenie (3)
Haut troussée elle se vêt ;
L'arc au poing elle manie,
Brossant (4) dedans la forêt.
Un jour la nymphette lasse
Du long travail de la chasse
D'un cerf longtemps malmené,
Des nymphes perdit la trace
Dans un vallon détourné.
La [illegible] fille [illegible].

(1) Attirer.
(2) Blandir, flatter.
(3) Souquenille.
(4) Courant.

Une fontaine naïve
Avec doux bruit ondoyant
Avigouait sur la rive
D'herbe un tapis verdoyant...
  Quand Daphné suante et vaine,
Cherchant repos à sa peine,
Le ruisseau vint approcher,
Et dans la fraîche fontaine
Son âpre soif étancher.
  Là, prend d'un coudre (1) une branche,
S'agenouille et puis se penche,
Sa bouche ajustant sur l'eau ;
Et la soif à même étanche
Au clair coulant du ruisseau.
  Quand la soif elle eut éteinte,
Cuidant (2) être en lieu sans crainte
De tout dommage étranger,
Dormant elle fut contrainte
D'attendre là son danger.
  Son arc du long elle pose,
Son chef sur son bras repose ;
Son carquois sert d'oreiller.
Bientôt sa paupière close
Va doucement sommeiller...
  Ainsi dormait la nymphette
Sous la verdure fraîchette,
Quand Apollon, de son œil
Qui voit tout, ardent la guette
Soupirante un doux sommeil.
  Peu à peu il s'en approche :
Sur une voisine roche
Premier (3) il surattendit (4) ;
Puis la désirant, plus proche
Jusques au val descendit.
  Daphné par l'ombre feuillue
Il aperçoit étendue ;

(1) Ou coudrier.
(2) Pensant.
(3) D'abord.
(4) Il attendit.

Et sitôt qu'il l'aperçoit
Dans sa poitrine éperdue
D'amour la flèche reçoit.
  De plus en plus dans son âme
S'accroît l'amoureuse flamme
Qu'à peine il peut maîtriser,
Tant de grâces de sa dame
Viennent son cœur attiser...
  Aussitôt qu'elle l'advise
Se lève, à courir s'est mise,
Franchit ruisseaux et s'enfuit,
Gagne le bois. Son emprise (1)
Le dieu forcené poursuit.
  Il la suit, mais la chétive
Hâte sa course fuitive.
En vain Diane appelant
D'une clameur, las ! oisive
Contre un dieu si violent...
  « Nymphe, demeure (il lui [illegible]).
Demeure, tu n'es suivie
D'un qui te soit ennemi.
Hé ! demeure, je te prie ;
Ne me fuis, moi ton ami... »
  D'en dire bien plus il pense ;
Mais la nymphe, qui s'élance
Comme un chevreuil bondissant,
De loin son chasseur devance,
Halliers à bonds franchissant...
  Le vent qui contre elle donne
Dans sa vêture s'entonne,
Laquelle au fuitif mouvoir (2)
Les jarrets nus abandonne (3),
Sa chair blanche laissant voir.
  Cette gracieuse fuite
Encourageait à la suite (4)
Le jeune dieu chaleureux,

(1) Entreprise.
(2) Au mouvement de la fuite de la course.
(3) Pour *découvre*.
(4) A la *poursuite*

Hâtant sa course conduite
Sous l'éperon amoureux...
Quand sa force fut faillie
Soudain la nymphe blêmie
(Tournant les yeux vers les flots
De son père) à voix demie
Hors de soi tire ces mots :
« O père, ô aide moi, père !
Ma beauté qui trop sut plaire,
O terre, en m'endommageant,
Ou dans toi viens la retraire,
Ou la perds en me changeant. »
A peine de sa prière
S'achevait la voix dernière,
Que ses membres alourdis,
De roideur non coutumière
Daphné sentit engourdis...
Ses bras en branches s'étendent,
Ses doigts en rameaux se fendent,
Ses blonds cheveux séparés
En des feuilles vertes pendent
Et ne sont plus si dorés.
Elle est laurier. Le dieu baise
Les rameaux, et son mesaise,
La vaine écorce accollant,
Pour lors comme il peut apaise,
Avec deuil ainsi parlant...
« Toujours, laurier, ta feuillée
Ma perruque environnée
De sa branche honorera,
Et ma harpe entortillée
Et ma trousse parera.
« Tu seras de la victoire
Et la couronne et la gloire,
Quand le vainqueur pour guerdon (1)
De solennelle mémoire
Recevra ta feuille en don.
« La brigade Pieride
Des sœurs, dont je suis le guide,

(1) Récompense.

Qui tes rameaux aimera,
De la source Pégaside
Les eaux encourtinera (1) ;
« Et qui de ta branche verte
N'aura la tête couverte,
Voulant boire de leur eau,
Ne trouvera pas ouverte
La sente au divin ruisseau... »

L'HIPPOCRÈNE

VERS BAÏFINS (2)

. . . .

Muse, reine d'Elicon, fille de mémoire, ô déesse,
O des poètes l'appui, favorise ma hardiesse.
Je veux donner aux Français un vers de plus libre accor-
[dance.
Pour le joindre au luth sonné d'une moins contrainte
[cadence.
Fais qu'il oigne (3) doucement des oyants (4) les pleines
[oreilles,
Dedans dégouttant flatteur un miel doucereux à mer-
[veilles.
Je veux d'un nouveau sentier m'ouvrir l'honorable passage
Pour aller sur votre mont m'ombroyer (5) sous votre b-
Et ma soif désaltérer en votre fontaine divine [ocage
Qui sourdit du mont cavé dessous la corne Pégasine...

. . . .

(1) Ombragera.

(2) Nous reproduisons ce court fragment, afin que l'on puisse juger de l'essai de Baïf qui voulait donner à la poésie un mètre nouveau de quinze syllabes, formé de deux hémistiches, l'un de sept, l'autre de huit syllabes.

(3) Caresse.

(4) C'est-à-dire de ceux qui écoutent.

(5) Me mettre à l'ombre.

LES MUSES

(Fragments)

. . . .

O bien heureux qui d'une main certaine
Des Muses sœurs la belle coche (1) mène !
Le nom de lui, ni de ceux qu'il conduit
Ne souffrira la sommeilleuse nuit !
Vertu n'est pas la vertu, dont la gloire
Vive ne luit en durable mémoire.
Autant vaudrait n'avoir fait jamais rien
S'il n'en est bruit quand on a fait le bien.
Cette vertu qu'on ne voit apparente,
D'oisiveté de bien peu différente,
Naissante meurt, si le poète saint
Pour tout jamais sa mémoire n'empreint...
Quel bâtiment, quelle masse assurée
D'œuvre coûteux égale la durée
D'un monument dont l'ouvrier des neuf sœurs
Sait maçonner les fondements plus seurs ? (2)
Et quoi plus beau pourrait échoir à l'homme
Grand de tout bien qu'avoir qui le renomme
Et qui d'un bruit aux hommes épandu
Chante partout son renom entendu.
Ce bien seul reste aux Atrides de Troye,
Troye la grande, après dix ans leur proie,
Et tout le bien par Priam détenu
Après leur mort à rien est devenu.
Mais les beaux chants qu'en a sonnés Homère
Vivent encor, restés pour le salaire
Et seul guerdon (3) de mille maux divers,
Que les Grégeois souffrirent dix hivers.
O père saint, ne soit dit que je passe
Ta sainteté sans qu'honneur je lui fasse.
Je te salue, éternel guerdonneur (4)

---

(1) Char.
(2) Plus sûrs.
(3) Récompense.
(4) Bienfaiteur.

Des pieux guerriers : par toi leur bel honneur
Fleurit encor, et non fané par l'âge
De jour en jour fleurira davantage :
Et des vieux ans les siècles révérés
Tes chants rendront toujours plus avérés.
Je te salue, ô lumière divine,
Qui, luisant clair, tous poètes illumine ;
O vif surgeon (1), qui par mille ruisseaux
Tous écrivains abreuves de tes eaux !
  Quand Alexandre allait par la Phrygie,
Menant son ost (2) contre le roi d'Asie,
On lui montra le sépulcre d'Achil.
« O jouvenceau trop heureux (ce dit-il),
O valeureuse, ains (3) heureuse jeunesse,
Que d'avoir eu de ta noble prouesse
Un tel chanteur ! » Ce disant, de ses yeux
Il larmoya, noblement envieux...
  Mais nul Auguste en ce malheureux âge,
Nul Mécénas ne nous donne courage
D'employer bien la grâce et les beaux dons,
O belles sœurs, que de vous nous avons.
Ronsard oisif son Francus abandonne :
Ronsard, combien que tout chacun lui donne
L'honneur premier qu'il a bien mérité,
Ne sent encor la libéralité
D'aucun Auguste. Et que fait de Jodelle
L'esprit divin, pour l'âme qui excelle
En lui si rare ? O Jodelle, tu n'as
Pour t'animer aucun bon Mécénas,
Qui dignement ta vertu récompense
Pour lui bâtir un œuvre d'excellence
Contre la mort, tel que saurais choisir ;
Mais, ô pitié ! l'on te laisse moisir.
Quant est de moi, ô misérable Muse,
Si quelquefois à tes dons je m'amuse,
C'est seulement pour tromper les ennuis
De la fortune où trop pauvre je suis ;

(1) Source.
(2) Armée.
(3) Mais.

Et je veux bien que l'âge à venir sache,
Bien que vos dons, ô Muses, je ne cache,
Que nul seigneur qui en ait le moyen
Jusques ici ne m'a fait aucun bien.
Mais soit qu'un jour la largesse je sente
D'un grand seigneur, soit que jamais absente
Ne soit de moi la triste pauvreté,
Tant que vivrai comme je l'ai été
Je serai vôtre, et vos merveilles grandes
Me raviront entre vos gaies bandes :
Toujours partout avec vous je serai
Et de vos dons je m'accompagnerai
Toujours partout, et lairrai (1) témoignage
Que j'ai vécu en ce malheureux âge.
Mais guidez-moi, mais venez m'assurer,
Puisque sans vous rien ne peut pardurer (2)...

AMBASSADE DE VENUS

. . . .

Vers le soleil levant, en la terre odoreuse,
Dessous l'air plus serein du ciel mieux tempéré
Dans le plaisant pays de l'Arabie Heureuse,
Où rit tant que l'on dure un printemps modéré,
Une nation vit en plaisance amoureuse,
Qui toute à bien aimer a le cœur attiré :
Telle est leur aventure et telle l'ordonnance
De la dame qui prit en la mer sa naissance.

. . . .

Voyez, quand le soleil sur nos têtes remonte,
Et que tout le pays de verdure est couvert,
Si la vigne n'a rien où son pampre elle monte,
Pour dessus appuyer son beau cépage vert,
Ni du jardin ni d'elle on ne fait point de compte,
Et son ombre et son fruit toute sa grâce perd ;
Mais quand ou quelque treille ou quelque ormeau l'appuie,
Le soleil à vue d'œil la fait croître et la pluie.

(1) Je laisserai.
(2) Durer toujours.

La brebiette paît la verdure nouvelle,
Et voit pour son amour les béliers se heurter.
Dans le milieu des eaux le gai dauphin sautelle,
Qu'on voit humainement sa compagne accoster.
On voit le passereau dessus la passerelle
En une heure cent fois lassivement monter ;
Et vous prenez plaisir de rendre votre vie
Solitaire à l'écart de toute compagnie !
Que sert d'avoir à soi beaucoup de grands domaines,
Et lever des châteaux au ciel pour se loger ?
Que sert d'or monnayé tenir cent chambres pleines,
Et les tapis velus par la place ranger ?
Braver et s'orgueillir en richesses mondaines,
S'habiller de drap d'or, en or boire et manger,
Etre autant en beauté que le soleil parfaite,
Pour dedans son lit froid se morfondre seulette ?
Mais combien plus il sert avoir amis fidèles
Et leur communiquer ce qu'on a sur le cœur,
Et désirs et courroux, simplesses et cautelles (1),
La douleur, le plaisir, l'espérance et la peur :
Et par mille moyens de blandices (2) nouvelles
Convertir tout l'amer de la vie en douceur...

AMOUR VENGEUR

(Fragments) (3)

. . . .

Dames, oyez un conte lamentable
D'un pauvre amant et d'une impitoyable,
Qui, pour n'avoir voulu le secourir,
Sentit combien on doit craindre encourir
L'ire des dieux, en se montrant cruelles
Contre la foi des serviteurs fidèles.
De cet exemple, ô dames, apprenez
De faire grâce à ceux que vous gênez (4) :
Et n'irritez la divine vengeance,
Qui de bien près accompagne l'offense.

(1) Ruses.
(2) Flatteries.
(3) D'après Théocrite.
(4) Tourmentez.

Si vous savez quelqu'une de bon cœur,
Apprenez d'elle à fuir la rigueur.
Si d'autre part vous en savez quelqu'une
Qui contre Amour s'emplisse de rancune,
Remontrez-lui et la faites changer,
Lui racontant cet exemple étranger,
Afin qu'à voir cette aventure grande,
Chacune ait peur de forfaire, et s'amende,
M'en sachant gré : bienheureux est celui
Qui se fait sage à la perte d'autrui.

Au temps jadis, en un pays de Grèce,
Un jeune amant servit une maîtresse,
Bien accomplie en parfaite beauté,
Mais endurcie en toute cruauté.
De son amant elle était ennemie,
Et n'avait rien de douce courtoisie,
Ne connaissant Amour, quel dieu c'était,
Quel était l'arc qu'en ses mains il portait,
Ni comme grief (1) par les flèches qu'il tire
Aux cœurs humains il donne grand martyre ;
Mais de tous points dure en toute rigueur,
Ne lui montrait nul semblant de faveur,
N'en (2) doux parler, n'en douce contenance ;
Ne lui donnant d'amour nulle allégeance,
Non un clin d'œil, non un mot seulement,
Non de sa lèvre un petit branlement,
Non le laissant tant approcher qu'il touche
Tant soit petit à sa main de sa bouche,
Non lui laissant prendre un petit baiser
Qui peut d'amour le tourment apaiser.
Mais tout ainsi que la bête sauvage
Fuit le chasseur, se cachant au bocage,
Elle, farouche et pleine de soupçon,
Fuyait cet homme en la même façon.

Lui cependant cuidant (3) venger l'injure
Que lui faisait cette cruelle et dure

(1) Funeste.
(2) Elision, ni en.
(3) Pensant.

Par un courroux, chagrin et dépiteux,
Contre soi-même, hélas ! fut impiteux :
Car en un rien ses deux lèvres tant belles
Se vont sécher ; il roulait ses prunelles
Dedans deux yeux enfoncés, comme atteint
Jusqu'à la mort. Il perdit son beau teint ;
Une jaunisse environna sa face.
Mais cependant pour tout ceci l'audace
De sa cruelle en rien n'adoucissait,
Tant qu'à la fin ayant son âme outrée
De désespoir, il s'en vint où l'entrée
On lui avait refusé tant de fois,
Ne lui faisant qu'un visage de bois,
Et, devant l'huis maudit de sa meurtrière,
Il sanglota sa complainte dernière,
Et, larmoyant, donne un baiser dernier
A l'huis ingrat ; puis se met à crier :
« Ingrate, ingrate, ô inhumaine, ô dure,
D'une lionne ô fière nourriture,
Toute de fer, indigne d'amitié,
Puisque tu as en horreur la pitié.
Je suis venu devers toi pour te faire
Le dernier don d'un cordeau dont j'espère
Plus de confort que de toi : car l'ennui
Que j'ai par toi se guérira par lui.
Je ne veux plus dorénavant être
Tant importun, parlant à ta fenêtre ;
Mais je m'en vas où tu m'as condamné,
Au lieu d'exil que tu m'as ordonné,
Par le sentier qu'on dit qui achemine,
Là où se prend la seule médecine
Qui reste plus (1) aux amants langoureux,
Dedans le lac de l'oubli bienheureux.
Mais, las, j'ai peur (tant d'une amour extrême
Je brûle tout) que, bien qu'étant à même
J'eusse en buvant tout ce lac épuisé,
Mon chaud désir n'en soit point apaisé.
Je vas mourir ; par la mort désirée

(1) Encore.

Ma bouche ira bientôt être serrée ;
Je te dirai, devant que m'en aller :
« La rose est belle et soudain elle passe ;
Le lis est blanc et dure peu d'espace ;
La violette est bien belle au printemps,
Et se vieillit en un petit (1) de temps ;
La neige est blanche, et d'une douce pluie
En un moment s'écoule évanouie ;
Et ta beauté, belle parfaitement,
Ne pourra pas te durer longuement.
« Le temps viendra (si le destin te laisse
Jouir un temps de ta belle jeunesse),
Le temps viendra qu'âprement à ton tour
Tu languiras comme moi de l'amour.
Je vas mourir, et de ma mort cruelle
Tu n'entendras par autre la nouvelle.
Mort à ton huis ici tu me verras,
Et sur moi mort tes yeux tu souleras (2).
Puisqu'en vivant je n'ai pu si bien faire
Qu'en un seul point je t'aie pu complaire,
Quelque plaisir, je crois, je te ferai
Quand pour t'aimer tué je me serai.
Au moins, au moins, si mon trépas t'apporte
Quelque plaisir, si en ouvrant ta porte,
Pour ton amour si tu m'avises mort,
Que j'aie de toi ce dernier réconfort.
De ce cordeau dont tu me verras pendre
Délie-moi, aide (3) à me descendre.
Au moins des yeux répands-moi quelque pleur,
Quelque soupir tire-moi de ton cœur.
Si ta rigueur se peut faire tant molle,
Pers à moi sourd quelque douce parole,
Et donne-moi, pour ton deuil apaiser,
Et le premier et le dernier baiser.
Non, ne crains point qu'il me rende la vie,
Ne laisse pas d'en passer ton envie,

(1) En peu.
(2) Rassasieras.
(3) Aide, dissyllabe.

Et si tu as de moi quelque souci.
Sur mon tombeau fais écrire ceci :
« Amour tua celui qui se repose
Ici dessous ; une belle en fut cause,
Démesurée en grande cruauté
Comme l'amant le fut en loyauté. »
  Quand il eut dit, une pierre il amène
Au seuil de l'huis, et la dresse à grand'peine ;
Monta dessus, et la corde attacha
A un crampon que bien haut il ficha ;
D'un nœud coulant son gosier il enserre,
Puis de ses pieds il rejette la pierre,
Et se débat demeurant là pendu,
Tant qu'à la fin l'esprit il a rendu.
  Au bruit qu'il fit frappant contre la porte,
Comme la mort à sa jeunesse forte
Se débattait, un servant qui sortit
Vit ce méchef (1), et la dame avertit,
Qui venant là sans être en rien émue,
Eût bien le cœur de repaître sa vue
Du pauvre corps qui pour elle était mort,
Et ne montrait en avoir nul remords ;
Nulle douleur sa dure âme ne perce,
De ses yeux fiers une larme ne verse,
Un seul soupir ne tire de son cœur,
Tant la meurtrière (2) est pleine de rancœur (3).
Ce même jour cette femme inhumaine,
Qui ne devait bien loin traîner la peine
De son forfait, afin qu'il fût vengé,
Vint droit au dieu qu'elle avait outragé :
Car, en passant auprès d'une colonne
(Dessus laquelle, en beau marbre, Diane
Tenait la main de sa fille Vénus,
Qu'accompagnaient Plaisir et Désir nus),
Plaisir s'ébranle et chet sur la cruelle,
Et de son poids écrasant sa cervelle

(1) Malheur.
(2) [illegible]
(3) Inimitié.

La terrassa : la pauvre sous le coup
Perdit la vie et la voix tout à coup.
Riez, amants, puisque cette ennemie
De tout amour est justement punie ;
Filles, aimez, puisque pour n'aimer point
Une cruelle est traitée en ce point.

LES ROSES

. . . .

Au mois que tout est en vigueur,
Un jour que la blanche lumière
Peignait, comme elle est coutumière,
Soufflant la piquante fraîcheur
D'un petit vent qui devançait
Le char de l'aube ensafranée,
Et devancer nous avançait
Le chaud prochain de la journée,
L'un chemin puis l'autre prenant
Autour des planches compassées,
A travers les sentes dressées
Je m'en allai me promenant.
Au point du jour m'étant levé,
Afin que me regaillardisse
Dans un jardinet abreuvé
De mainte rigole fétisse (1),
Je vis la rosée tenir
Pendant sous les herbes penchantes,
Et sur les cimes verdissantes
Se concréer et contenir.
Je vis dessus les choux feuillus
Jouter les gouttes rondelettes,
Qui de l'eau tombant de là-sus
Se faisaient déjà grosselettes.
Je vis les rosiers s'éjouir
Cultivés d'une façon belle ;
Je vis sous la clarté nouvelle
Les fraîches fleurs s'épanouir ;

(1) Bien fait.

Des perles blanches qui pendaient
Aux raincelets (1) rosoyants (2) nées.
Leur mort du soleil attendaient
A ses premières rayonnées.
  Les voyant, vous eussiez douté
Si l'Aurore son teint colore
De ces fleurs, ou si de l'Aurore
Les fleurs leur teint ont emprunté.
Sur la belle étoile et la fleur
Vénus pour dame est ordonnée.
Une rosée, une couleur,
Et une même matinée.
  Peut-être qu'elles n'ont qu'un flair :
Nous sentons celui qui est prouche.
A notre sens l'autre ne touche.
Car il se perd là-haut dans l'air,
De la belle étoile et la fleur
Vénus, la Déesse commune,
Veut que l'odeur et la couleur
En l'une et l'autre soit tout une.
  Entre peu d'espace de temps
Les fleurons des roses naissantes
Diversement s'épanouissantes,
Par compas se vont départants (3) :
L'un de l'étroit bouton couvert
Se cache sous la verte feuille.
L'autre par le bout entr'ouvert
Pousse l'écarlate vermeille.
  Celui-ci plus au large met
La haute cime de sa pointe
Et l'ayant à demi déjointe
Découvre son pourprin sommet ;
Celui-là se désafublait
Le chef de sa tendre coiffure
Et déjà tout prêt il semblait
D'étaler sa belle feuillure.

(1) Petits rameaux.
(2) Couverts de rosée.
(3) Se vont partageant (ouvrant) par compas (régulièrement).

Bientôt après il a déclos
Du bouton riant l'excellence,
Décelant la drue semence
Du safran qu'il tenait enclos.
Lui qui tantôt resplendissant
Montrait toute sa chevelure,
Le voici pâle et flétrissant
Qui perd l'honneur de sa feuillure.

Je m'émerveillais en pensant
Comme l'âge (1) ainsi larronnesse
Ravit la fuitive (2) jeunesse
Des roses vieilles en naissant,
Quand voici l'incarnate fleur
Ainsi que j'en parle s'éveille ;
Et couverte de sa rougeur
La terre en éclate vermeille.

De toutes ces formes l'effet,
Et tant de soudaines nuances
Et telles diverses naissances
Un jour les fait et les défait.
O nature, nous nous plaignons
Que des fleurs la grâce est si brève
Et qu'aussitôt que les voyons
Un malheur tes dons nous enlève.

Autant qu'un jour est long, autant
L'âge des roses a durée ;
Quand leur jeunesse s'est montrée
Leur vieillesse accourt à l'instant.
Celle que l'étoile du jour
A ce matin a vu naissante,
Elle-même au soir de retour
A vu la même vieillissante.

Un seul bien ces fleurettes ont,
Combien qu'en peu de temps périssent,
Par succès (3) elles refleurissent
Et leur saison plus longue font.

(1) Ici féminin.
(2) Fugitive.
(3) En se succédant les unes aux autres.

Fille, viens la rose cueillir
Tandis que sa fleur est nouvelle :
Souviens-toi qu'il te faut vieillir
Et que tu flétriras comme elle.

L'HYMNE DE LA PAIX

(Fragments)

A la Reine de Navarre

. . . .

Je veux louer la Paix ; c'est la Paix que je chante.
La fille d'amitié dessus tous excellente...
Tout bien et tout plaisir par ses grâces fleurit :
Les arts sont en honneur, la vertu se nourrit,
Le vice est amorti. Lors, sans peu de dommage
De meurtre et de danger, le marchand fait voyage ;
Alors le laboureur au labeur prend plaisir
Quand le champ non ingrat répond à son désir.
L'ennemi fourrageur son bestial (1) n'emmène,
Et pillant ne ravit le doux fruit de sa peine :
Le vin est à qui fait des vignes la façon ;
Et qui fait la semaille enlève la moisson.
Et Cérès et Bacchus et Palés et Pomone
Font que parmi les champs grande planté (2) foisonne
De fruits et de bétail. Partout règne le jeu.
Et le gentil Amour chauffe tout de son feu.
Partout roulent les fruits du plein cor d'abondance.
Sous l'ombrage l'on voit s'égayer en la danse,
Trépignant pêle-mêle, et filles et garçons,
Tantôt au flageolet et tantôt aux chansons
Quand Saturne fut roi sous une saison telle,
La Paix avait son règne et le nom de querelle
Pour lors n'était connu, ni l'homicide fer
N'avait été tiré des abîmes d'enfer...

(1) Bétail, nous respectons l'orthographe de [illegible] à cause du nombre de syllabes.
(2) Au fig. abondance.

O la pitié de voir la flamme qui saccage
Dévorant sans merci les maisons d'un village !
De voir dans le faubourg le pauvre citoyen
Qui ne pardonne pas au logis qui est sien !
O la pitié de voir les mères désolées,
De leurs piteux enfants tendrement accolées,
S'en aller d'huis en huis leur vie quémander,
A qui bien peu devant l'on soulait (1) demander !
O la pitié de voir labourer une ville !
O la pitié de voir la campagne fertile
Faite un hideux désert ! O pitié, mais horreur
De voir l'exploit cruel d'une chaude fureur !
De voir en sens rassis un horrible carnage
De morts et demi-morts cacher un labourage,
Ouïr les tristes cris, voir hommes et chevaux
Pêle-mêle entassés, voir de sang les ruisseaux !
Et quel plaisir prends-tu, race frêle, chétive,
De te hâter la mort, qui jamais n'est tardive,
Sinon quand, te donnant mille maux ennuyeux,
Tu fais le vivre tel que le mourir vaut mieux ?...
Aveugle, ouvre les yeux ; regarde, misérable,
Que ta condition est pauvre et peu durable.
Où vont les plus grands rois et plus grands empereurs ?
Mais que sont aujourd'hui les plus grands conquéreurs,
Qui par force ont dompté, rangeant sous leur puissance
Les trois parts de la terre en serve obéissance ?
Ils ne sont plus que poudre et n'en reste sinon
(S'il nous en reste rien) que le son de leur nom,
Qu'ils ont voulu nommer la bonne renommée,
Qui n'est après la mort qu'une ombre de fumée.
Mais qui veut en ce monde un bon bruit acquérir
Qui soit loué de tous et ne puisse périr,
Guerdonne (2) la vertu, fasse punir le vice,
Maintienne le bon droit, exerce la justice,
Détourne du forfait les courages pervers
Leur proposant la peur de châtiments divers...
Que droiturier, prudent, libéral, débonnaire,

(1) L'on avait coutume de.
(2) Récompense.

Ne méfaisant à nul, tâche à tous de bien faire,
Rigoureux aux plus fiers, aux humbles grâcieux,
Qu'il ait toujours l'honneur de Dieu devant les yeux
(Qui sont œuvres de paix) : son renom et sa gloire
Seront dignes alors d'immortelle mémoire,
Et sera mieux famé que quand il aurait mis
En route (1) le pouvoir de cent rois ennemis...

AU ROI

Sire, si vous souvient de la bonne journée
Que le mois de février nous avait amenée
Lors premier commençant ; ô mon roi, vous diniez
Et dînant sobrement audience donniez.
Il vous plut de m'ouïr : « Sire, je vous rends compte
Du temps de votre absence, et du long vous raconte
Que c'est que nous faisions. » Je dis premier comment
En votre académie on œuvre incessamment
Pour, des Grecs et Latins imitant l'excellence,
De vers et chants réglés décorer votre France
Avecque votre nom ; et quand il vous plairait
Que vous oriez (2) l'essai qui vous contenterait.
Je dis qu'étant piqué de la faveur plaisante
Des Muses, plus d'un chant en votre honneur je chante,
Declarant le désir qui d'une douce ardeur
Brûle mon cœur dévot envers votre grandeur.
Je dis que j'essayai la grave tragédie
D'un style majestueux, la basse comédie
D'un parler simple et net ; là suivant Sophoclès,
Auteur grec qui chanta le décès d'Herculès ;
Ici donnant l'habit à la mode de France
Et le parler français aux joueurs de Térence,
Térence, auteur romain, que j'imite aujourd'hui
Et, comme il suit Menandre, en ma langue j'ensuis ;
Ce que j'ai fait m'étant commandé de le faire
Afin de contenter la reine votre mère,
Qui de sur tout m'enjoint fuir lassiveté

(1) Déroute.
(2) Condit. du verbe ouir.

En propos offensant sa chaste majesté.
Après je vous disais comment je renouvelle
Non seulement des vieux la gentillesse belle
Aux chansons et aux vers ; mais que je remettais
En usage leur danse ; et comme j'en étais
Encore en propos vous contant l'entreprise
D'un ballet que dressions, dont la démarche est mise
Selon que va marchant pas-à-pas la chanson
Et le parler suivi d'une propre façon,
Voici dessous la table une rumeur émue
De chiens s'entregrondant qui à coup se remue.
Vous levâtes soudain. Là finit mon propos
Des chiens interrompu. Vous, gaillard et dispos.
Avec le bâton, qu'entre les mains vous prîtes
Du maître qui servait, cesser à l'heure fîtes
Le gronder de ces chiens, qui sans plus rechigner
En repos et en paix vous laissèrent dîner.
« Sire, ce dis-j'en moi, tout à mon avantage
A l'honneur de mon roi je prends ce bon présage.
Les chiens s'entregrondants ce sont mes envieux,
Qui jettent devant vous des abois ennuyeux
A votre Majesté contre mon entreprise
Qu'en votre sauvegarde, ô bon prince, avez prise.
Le bâton avez pris ; le bâton vous prendrez
Et contre le malin la vertu défendrez.
Soudain les menaçant vous les avez fait taire ;
Aussi nos envieux (car vous le pouvez faire)
Ferez taire tout coi, quand les menacerez.
Ainsi imitateur d'Herculès vous serez
Qui tira des enfers le Cerbère à trois têtes.
Et qu'est-ce l'assemblage en un corps de trois bêtes
Sinon que l'Ignorance, et l'Envie et l'Erreur ?
Jette, vilain Cerbère, autre part ta fureur
Loin, bien loin de mon roi. Mais si en sa présence
Tu oses degorger contre mon innocence
Quelques malins abois, que puisses-tu sentir
Par sa bonté vers nous un juste repentir. »

AMOUR FUITIF (1)

(Fragments)

. . . .

Contre son fils un jour Vénus la belle
Se courrouça : s'enfuit d'avecques elle,
Et, tout dépit, vagabond se promène,
Seulet, sans garde, où son plaisir le mène.
Elle, durant le feu de sa colère,
N'en faisait cas, après, comme sa mère,
Le regretta d'un doux désir atteinte,
Qui de chercher son cher fils l'a contrainte.
Elle, courant de village en village,
Alla chercher son petit dieu volage.
Quelque chemin que Vénus puisse prendre
Rien de certain elle n'en peut entendre.
A la parfin (2), non du tout refroidie
De son courroux, à voix haute elle crie :
« Qui me dira de mon fuyard nouvelle
(C'est Cupidon que mon fuyard j'appelle)
Il recevra de Vénus pour sa peine,
Non un baiser seulement s'il l'amène,
Mais plus encor qu'un baiser amiable.
« Ce garçonnet est bien fort remarquable :
Tu le pourras entre vingt reconnaître.
Il n'est point blanc ; son teint tu verras être
Comme de feu ; ses yeux comme chandelles
Brillent autour d'ardentes étincelles :
D'autant qu'il a la parole bénine,
Dedans son cœur sa pensée est maline.
Il dit de l'un lors que de l'autre il pense ;
Ce n'est que miel le parler qu'il avance ;
Son cœur est fiel ; il est impitoyable,
Fier, dédaigneux, abuseur, variable,
Menteur, trompeur ; qui, lorsqu'il joue, brasse
Ses cruautés. Sa tête est frisotée
De beaux cheveux ; sa face est effrontée.

---

(1) Imité de Moschus.
(2) A la fin.

Il a les mains petites, et ne laisse
D'en frapper loin quelque part qu'il s'adresse :
Témoin sera que bien loin il en tire
Le roi Pluton, qui d'enfer a l'empire.
Son corps est nu, mais son âme, vêtue
De trahisons et fraude, n'est pas nue.
Comme un oiseau il vole, ayant des ailes,
De cœur en cœur des mâles et femelles.
Son arc petit, et petite est sa flèche,
Dessus l'arc prête à faire toujours brèche ;
L'arc est petit, mais il a grand'portée,
Car jusqu'au ciel la flèche en est portée.
Sa trousse d'or il a dessous l'aisselle,
Et dedans est mainte flèche cruelle,
Dont bien souvent il me blesse moi-même.
Tout, tout est plein d'une amertume extrême ;
Mais par surtout une torche qu'il porte,
Qui est petite et de sa flamme forte,
Ard (1) le soleil. Si tu peux me le prendre,
Viens sans merci garrotté me le rendre ;
Et si tu vois que de larmes il use,
Garde-toi bien, garde qu'il ne t'abuse ;
Et s'il te rit, amène et ne le laisse ;
Si te voulant baiser il te caresse,
Son baiser est dangereux, ne l'attouche :
C'est tout venin, ses lèvres et sa bouche ;
Et s'il te veut toutes ses armes rendre,
Te les rendant, garde bien de les prendre ;
N'y touche point : qui les touche, il s'allume
D'un feu cruel qui sans pitié consume. »

EPITHALAME

(*Avec coupures*)

A *Monsieur d'Asserac, Seigneur de la Feuillée.*

Asserac, à qui de la bouche
Peithon (2) fait le doux miel couler,

(1) Ardre.
(2) La Persuasion.

Qui par l'oreille glisse et touche
Les cœurs d'un grâcieux parler.
Tu auras (ce crois-je) à plaisir
Lire ton nom dedans mon livre.
Mais quel vers pouvais-je choisir
Plus digne pour t'y faire vivre,
Que ce chant dont fut honoré
Ton mariage bien heuré?
  Ne vous plaignez plus que la Lune
Mène trop lentement son cours,
Ni que la grand'clarté commune
Traîne comme à regret les jours.
Le jour que tant vous désirez,
Qui vous donnera jouissance,
Du bien pour qui vous soupiriez,
L'heureux jour de réjouissance.
Le voici venir l'heureux jour,
Qui n'est dédié qu'à l'amour.
  Amour est de ce jour le maître.
Et tout cela qui l'amour suit,
Tout le bon et beau qui peut être
Pour aider l'amoureux déduit :
Le jeu, la joie, le plaisir,
La paix, les grâces, la concorde.
Ce qui trouble le doux désir
Soit loin d'ici, loin la discorde.
La jalousie et la rancœur,
Loin tout souci, loin toute peur...
  Quoi? voici la sainte journée
Que désirez de si longtemps :
A voir votre grâce étonnée,
Encore n'êtes-vous pas contents ;
Vous avez le jour désiré,
Mais non cette nuit désirée ;
Ce jour sera tôt expiré,
Voici la nuit tant espérée :
Soyez prêts, amants bienheureux ;
Aimez-vous au choc amoureux...
  Pucelle, tu trembles comme
Et cette nuit, que tu soulais

Dire trop lente, est trop hâtive :
Tu crains le bien que tu voulais.
Ote cette honteuse peur,
Ote la honte dommageable,
Qui te fait prendre à contre cœur
Ce qui t'était plus agréable.
Vierge, en horreur le bien tu as
Qu'étant femme tu aimeras.

Sus, Amour, choisis dans ta trousse
Une sagette au fer doré,
Trempé de la trempe plus douce,
Toute de miel très épuré.
Le fût (1) soit d'un roseau trié
Entre les roseaux de Madère,
Droit, rondelet et délié,
A qui sa manne encor adhère ;
Je voudrais que les enpannons (2)
Fussent deux pannes de pigeons.

Cette flèche d'élite encoche
Sur le nerf de ton arc tendu.
Entèse (3) l'arc et la décoche.
J'ois, j'ois le son qu'il a rendu,
La flèche prompte j'ois voler :
Tranche le vent et le traverse ;
Elle siffle et sillonne l'air.
Deux cœurs d'un beau coup elle perce,
Deux cœurs de deux amants heureux
Autant aimés comme amoureux.

Vivez en concorde amiable,
Exercez-vous au jeu d'amour ;
Un baiser longuement durable
Soit l'approche de tel etour (4).
La prouesse de tes aïeux,
Rieux, en ce combat oublie,
Pour d'un courage grâcieux

(1) Le bois.
(2) Endroits où sont fichées les plumes.
(3) Ajuster, bander.
(4) Estour, combat.

Debeller (1) ta douce ennemie :
Tu l'auras la priant bien fort ;
Tu la vaincras d'un doux effort.
  Toi aussi, la belle épousée,
Ne sois trop rude à ton époux.
Souffre, si tu es avisée,
Qu'il te gagne en ce combat doux ;
Et, n'usant de toute rigueur,
En son endroit sois gracieuse :
Crois-moi, quand il sera vainqueur,
Tu seras la victorieuse.
Votre plus grand débat sera
Faire à qui plus s'entraimera.
  Piquez de si louable envie,
Menez ce débat bienheureux
Au dernier soupir de la vie,
Tous deux aimants comme amoureux.
Cueillez les vigoureuses fleurs
De votre gaillarde jeunesse ;
Joignez l'amitié de vos cœurs
Jusques à l'extrême vieillesse,
Et plus vos âges vieilliront
Plus vos amours rajeuniront.

A JAN POISSON GRIFIN

  Mon Grifin, non, ni toi ni moi
N'endurons le rongeard émoi
De ce qui pâlit le vulgaire :
Car bien autres joyaux, que ceux
Qui s'assoupissent paresseux,
Nos libres cœurs peuvent attraire.
  De notre heure nous tenir contents
Et plus rien n'aller souhaitants,
A fait que plus riches nous sommes
Que ceux qui tiennent sous leur main
L'empire grégois ou romain,
Seigneurs des terres et des hommes.

---

(1) Vaincre.

Bien que de soldats cent milliers,
Bien que vingt mille chevaliers
Autour remparent ta personne,
O grand empereur, si (1) n'es-tu
Libre ni franc, si ta vertu
A convoitise s'abandonne.
Elle est maîtresse de ton cœur.
Que vaut d'autrui être vainqueur
A qui n'est vainqueur de soi-même?
Des enfers le courroux des dieux
Ne poussa jamais en ces lieux
Un pire que ce monstre blême.
Convoitise, ô de quels travaux,
O de quels ennuis, de quels maux
Tu combles notre triste vie!
De la paix tu romps les ébats,
Et de toi naissent les débats,
Les rancœurs, les guerres, l'envie.
Par toi l'ingrat et traître fils
Hâte devant le jour préfix
La mort à son père ; et le père,
Méchamment avaricieux,
En son fils mort soule ses yeux ;
Et le frère meurtrit son frère.
Par toi la marâtre sans foi
Mêle le poison ; et par toi
L'hôte en son hôte ne s'asseure (2).
Par toi la veuve son mari,
La mère de son fils meurtri,
La trop hâtive mort depleure (3)
Par toi le soldat inhumain
Usant de violente main
Hontage la pucelle entière :
Tu fais que l'enfant innocent,
Hé! l'on va contre un mur froissant
Arraché du sein de sa mère

(1) Pourtant.
(2) S'assure.
(3) Déplore.

O qu'heureux est qui ne te suit.
O triste monstre ! Heureux qui fuit
Cette porte-peste chimère !
Puisse-t-elle en mes ennemis,
D'envie amaigris et blêmis,
Dégorger sa poison amère !
Mais que sert par mille dangers,
Dompteur des peuples étrangers,
Se bombancer en leurs richesses,
S'il faut aussi bien que tout nu
Comme tu es au jour venu,
Au pauvre égal, tes biens tu laisses !
Nous donc, Grifin, peu convoiteux
De ces grands palais somptueux,
Réparés de marbre et de cuivre,
Béants ne les admirerons,
Ains (1) sans rien plus désirerons
Autant qu'il nous suffise à vivre.
Et sur la rive retirés
Verrons de loin les flots irés (2)
S'élever au ciel par l'orage,
Les vents tempêter sur la mer,
La mer blanchissante écumer,
Nous à seurté (3) de grand naufrage.

A MONSIEUR DE MAURI

Mauri, ce célèbre Prométhée,
Avec la puissance arrêtée
Par le conseil de tous les dieux,
De tels mots [illegible] me poursuivre
Quand seras mort, te faut revivre :
Il est conclu dedans les cieux.
Et quand tu viendras à renaître,
Tu seras lequel voudras être,

(1) Mais.
(2) Furieux.
(3) Sûreté. Nous respectons l'orthographe à cause du nombre de syllabes.

Bouc, bélier, ou chat, ou chien,
Homme, ou cheval, ou autre bête ;
Choisis-la sans plus, et l'arrête,
Et, tel que tu voudras, reviens.
  Tu n'en pourras être délivre (1).
Car de rechef il te faut vivre :
C'est du destin la dure loi.
Choisis donc ce que tu veux être.
— Ma foi, je lui dirai : Mon maître,
Tout, pourvu qu'homme je ne sois.
  Car, de tous les animaux, l'homme
Est le plus misérable, comme
Tu l'entendras par mes raisons.
Plus injustement il se traite (2)
Que nulle bête à lui sujette,
Malheureux en toutes saisons.
  Le cheval le meilleur on pense
Avecque soin et diligence,
Plus tôt que celui qui moins vaut ;
On l'époussète, on le bouchonne ;
Avoine, foin, paille on lui donne,
Et jamais rien ne lui défaut
  Si fusses un bon chien de chasse,
D'un seigneur tu aurais la grâce,
Qui t'estimant t'honorerait
Plus qu'un autre qui serait pire ;
Et sachant ta valeur élire,
Hors du chenil te tirerait.
  Un coq, s'il a de l'excellence
De sa race ou de sa vaillance,
Est mieux qu'un lâche coq traité
Que l'on égorge ou que l'on donne :
Au bon la cour on abandonne,
Où l'orge à plein poing est jeté.
  Mais l'homme, tant bon qu'il puisse être,
Sage, vaillant, savant, adestre (3),

(1) Affranchi.

(2) Baïf écrit *trète*, et, au vers suivant, *sujète*, pour la rime.

(3) Adroit.

Pour cela n'est plus haut monté.
Car soudain sur lui court l'envie,
Et traînant sa maudite vie
Gît par sa vertu rebouté.
  Un flatteur devant tous se pousse,
Qui, traître de sa bouche douce
Pipe par un langage doux.
Le médisant après s'avance.
Un bon artisan de méchance (1)
Se fait rechercher entre tous.
  J'aime donc mieux, s'il faut revivre,
Etre âne, que d'avoir à vivre
Homme, dont la vertu n'a prix ;
Pour voir devant mes yeux le pire
Avoir tous les biens qu'il désire,
Et le meilleur vivre à mépris.

A JOACHIM TIBAUD DE COURVILLE (2)

  Bien que tout autre état mondain
Par faveurs ou par dons s'acquète (3),
Ou soit pour se coavrir la tête
D'un chapeau de riche écarlate,
Ou pour avoir dessus le sein
L'honneur du collier qui éclate,
On n'a point vu que le poète
Par ce moyen sa gloire achète.
  Mais, Tibaud, aussitôt qu'il naît
Il faut que d'une douce œillade
Des Muses la chaste brigade
L'enfant bien astré favorise ;
Dès l'heure désirant il n'est
De poursuivre une autre entreprise ;
Il ne veut accroître sa gloire
Par une sanglante victoire.

---

(1) Malheur.
(2) Qui fonda avec Baïf l'Académie de musique.
(3) Du verbe acquester : acquérir.

Il ne veut se voir en honneur,
Comme un magistrat qui préside
Tenant aux rudes lois la bride :
De mille arpents de labourage
Il ne veut être le seigneur :
Il ne pâlira sous l'orage,
Qui la mer vagueuse menace
Ni ne rira s'elle (1) est bonace.

La tromperesse ambition
Un vrai poète n'enveloppe,
Ni des traîtres soucis la troppe (2)
Qui l'homme convoiteux tenaille
Ne donte son affection ;
Ni aux richesses il ne bâille.
Ravi des Muses il prend peine
D'aller boire dans leur fontaine

Qui sourd sur la cime d'un mont ;
Et celui se trompe qui pense
Ravir sa riche récompense
Sans l'avoir devant desservie
Par noble sueur, comme font
Ceux qui, s'enflant sur nous d'envie,
Tâchent nous dérober la gloire
D'une tant pénible victoire.

Avec peine et sueur il faut
Grimper la montagne fâcheuse,
Apre, rude, roide, épineuse ;
Il faut froisser dix mille aspresses (3)
Devant que monté sur le haut
Tu sois reçu par les déesses :
Car qui n'a point dès son enfance
Leur faveur, de rien il n'avance.

Car bien qu'aucun (4) eût surpassé
Le plus périlleux du voyage
Forcé d'un obstiné courage,

---

(1) Si elle.
(2) Troupe.
(3) Au fig. âpretés.
(4) Quelqu'un.

S'elles (1) ne l'ont pris dès le lange.
D'elles il n'est point embrassé ;
Mais, repoussé loin sans louange
Du surjon divin de l'eau claire,
Dans l'eau trouble se désaltère.
  Du premier sourjon maint ruisseau
Par maint conduit d'en haut dérive,
Mais l'onde n'y coule si vive
Comme dans la première source ;
Ains (2) fangeuse roule son eau,
Qui, plus loin du chef prend sa course,
Tant plus s'en allant trouble et sale
Par le pendant du mont dévale.
  Tel de petit cœur paresseux
Regarde la haute montagne,
Et sans partir de la campagne
Boit de l'eau qui coule fangeuse,
Qui, effronté, se ment de ceux
Qui d'une peine courageuse
Ont osé jusqu'en haut atteindre
Et leur soif dans l'eau vive éteindre.
  Tel de cœur en chemin se met
Qui soudain recreu (3) du voyage
A mi-chemin rompt son courage
Et boit dans le ruisseau moins sale,
Mais en vain si sur le sommet
A longs traits soiveux il n'avale
De cette source clair-coulante,
Où l'onde pure est bouillonnante.
  Au pied des lauriers vigoureux
Qui sur la liqueur argentine
Voûtent une verte courtine,
Couvrant les eaux d'un frais ombrage,
Heureux, ô mille fois heureux
A qui les sœurs font l'avantage
De lui déclore leur fontaine
Qui adoucit toute leur peine.

---

(1) Si elles.
(2) Mais bien plutôt.
(3) Fatigué, épuisé.

Depuis partout le monde en l'air
Il est porté dessus les ailes
Des doctes Muses immortelles ;
Et parmi la bouche des hommes
Se sent bien renommé voler ;
Et parmi nous, qui mortels sommes,
Renouvelle, toujours présente,
Sa mémoire à jamais vivante.

Il faut aussi que notre nom,
Tibaud, toujours vive et revive
Malgré la Parque, qui chétive
En vain présentera sa darde (1)
Contre notre noble renom,
Si des sœurs la bande mignarde
Donna faveur à notre enfance
Dès notre première naissance.

Sus, vainqueurs, la Parque domptons,
Déchassons de nous la paresse,
Et, piquez de prompte allégresse,
Tirons au haut de la montagne.
Au lieu plus élevé montons,
Afin qu'en la basse campagne,
De là, pleins de gaie assurance,
Sous nous dédaignons l'ignorance.

A MONSEIGNEUR DE VILLEQUIER

O Villequier, aux affaires adroit,
Juge des vers, quand aucun demandroit
De mes écrits le premier que jamais
Je mis au jour, le vienne lire, mais,
Marquant le temps, excuse le bas âge
Où j'étais lors et louera le courage :
Quand jeune encor et sans barbe au menton
(Lors désireux d'acquérir un beau nom),
Me hasardai sous Henri, prince humain
(Au deuxième an qu'il tint le sceptre en main),

(1) Son dard.

Par mes labeurs à me faire connaître.
Vingt et trois ans continus j'ai fait croître
De mes travaux d'an en an le monceau,
Où j'employai de mes jours le plus beau,
Mon doux printemps, puis, après, mon été,
Sans recueillir nul loyer mérité.
Mais le roi Charle et sa mère très bonne
Feront porter du fruit à mon automne,
Ou le vaillant et sage duc d'Anjou
Me tirera du misérable joug
De pauvreté. Gentil duc d'Alençon
Tu me donras (1) d'une gaie chanson
Digne argument, alors que ma fortune
Vous aiderez de faveur opportune.
Et l'attendant à tous je ferai voir
Que je n'aurai délaissé mon devoir ;
Car paresseux je n'ai perdu mes ans,
Ni je ne cache aux seigneurs mes présents :
Honneur à moi, pour eux reproche et honte
Si le moi pauvre, ils ne font autre compte.

LE RAVISSEMENT D'EUROPE

(*Fragments*) (2)

. . . .
. . . . L'aube au rosin atour
Les cieux voisins bigarrait alentour,
Les parsemant de safran et de roses ;
Et le soleil, ses barrières décloses,
Mit sous le joug ses chevaux soufflefeux,
Enflammant l'air de ses épars cheveux.
Lors se levant la pucelle s'apprête,
Nue en chemise, afin que rien n'arrête
Son partement (3), quand sa pudique bande
Frappa son huis, qui déjà la demande.
La bande était de douze damoiselles,
L'élite et fleur d'entre mille pucelles

(1) Donneras.
(2) Imité de Moschus.
(3) Départ. (L.)

Des environs, toutes de haut lignage,
De mêmes ans et de même courage.
Avecques soi toujours la belle Europe
Souloit mener cette gentille trope,
Fut pour chasser par les monts caverneux,
Ou se baigner aux fleuves aréneux,
Fut pour cueillir par les vertes prairies
Le bel émail des herbettes fleuries.
Ja (1) tu tenais, Europe, à la fenêtre
Pour te peigner l'ivoire dans ta dextre,
Lorsque voici des filles la brigade
Aux crins noués, en simple vertugade (2),
Portant chacune un panier en ses doigts,
En te peignant accourre (3) tu les vois.
Mais tant te tient de jouer le désir,
Qu'à peine adonc (4) tu te donnes loisir,
Ni d'agencer ta blonde chevelure,
Ni d'aviser à ta riche vêture ;
Ains (5) tu troussas en un nœud simplement
Tes crins épars, et pour habillement
Sur toi tu mis une cotte de soie
Rayée d'or, qui luisamment ondoie
Parmi l'éclat d'un serien (6) satin.
Puis, te chaussant, un bienfaitis (7) patin,
A rubans d'or à ta jambe lié,
Hâtivement tu prends à chaque pié.
D'un ceinturon à doubles chaînons d'or
Dessus les flancs tu te ceignais encor,
Quand les voici : tu leur ouvres ta porte.
Les bien veignant (8) la première en la sorte :
« Bonjour mes sœurs, bonjour mon cher souci.
Las ! que sans vous il m'ennuyait ici

(1) Déjà.
(2) Jupon.
(3) Accourant.
(4) Alors.
(5) Mais au contraire.
(6) Soyeux.
(7) Bien fait.
(8) Accueillant.

Vous attendant. Compagnes partons ores (1)
Que la fraîcheur est rousoyante (2) encores,
Ores que l'air n'est encore cuisant
Sous le rayon du soleil doux luisant,
Or que sa flamme épargne les campagnes
Dardant ses rais aux cîmes des montagnes.
Mais allons donc, allons, ma chère trope,
Suivez les pas de votre chère Europe. »
Ainsi disant, en sa main elle prit
Un panier d'or, ouvré de grand esprit
Et grand façon, en qui se montrait l'œuvre
Et l'art parfait de Vulcain le dieu feuvre (3)...
Ce paneret chargeait la main d'Europe
Quand elle saute au milieu de sa trope,
Et, se mêlant parmi elles, s'avoie
Par un sentier qui dans les prés convoie,
Où de coutume elles souloyent s'ébattre,
Au bruit du flot qui la côte vient battre...
Or aussitôt qu'elles furent entrées
Où commençait le tapis de ces prés,
On les eût vu à l'envi se pencher
Pour les honneurs des herbes détrancher
D'ongles pillards, marchantes à chef bas,
Comme aux moissons la marche pas à pas
Ce peuple oisif, par qui sont ramassés
Les blonds épis hors des gerbes laissés,
Qui en glanant évitent pauvreté,
Parmi les champs, au plus chaud de l'été.
Ainsi étaient par ces filles baissées
A qui mieux mieux toutes fleurs amassées.
Sans nulle épargne on y serre les lis,
Les bassinets, l'œillet, et le narcis,
Et le safran : le tin, la marjolaine,
Le serpolet, s'arrachant de la plaine.
Tandis (4) la vierge au milieu du troupeau,

---

(1) Tandis.
(2) Humide de rosée.
(3) Fevre, forgeron.
(4) Cependant.

Tenant en main de roses un houpeau (1),
Ores courbées avait basse la tête,
Les mains aux fleurs, ores elles s'arrête,
Encourageant ses compagnes hâtives,
Courbes en bas à la prée attentives ;
Là tout lui sied, ou soit qu'elle se baisse,
Ou soit encor que haute elle se dresse.
Mais tu ne dois, pauvre, tu ne dois pas
Longtemps aux prés jouir de tels ébats ;
Or que tu as ta bande et le loisir,
Or soule-toi, soule-toi de plaisir :
Voici venir Jupiter qui t'apprête
Bien d'autres jeux et bien une autre fête.
Ce dieu tonnant revenait de Cyrènes,
D'une hécatombe à lui faite aux arènes
Du vieil Ammon, par l'air prenant la voie
Pour retourner à son temple de Troie...
Comme il la vit, aussitôt fut épris
Du feu cuisant du brandon de Cypris,
Qui seule peut sous sa maîtresse dextre
Dompter des dieux et le père et le maître...
Voulant tromper une nice (2) pucelle,
Il se déguise et sous un bœuf se cèle :
Non sous un bœuf qui à penible haleine
D'un coutre aigu va sillonnant la plaine,
Ni sous celui qui des vaches mari
Pour un troupeau dans l'étable est nourri.
Son poil luisant eût bien de sa blancheur
Eteint le teint de la plus blanche fleur ;
De son front lé (3) deux cors étincelaient,
Deux cors orins, qui l'or même excellaient.
Son blanc fanon, et, plus que neige blancs,
D'étoiles d'or étaient semés ses flancs...
Quand déjà près les vierges l'aperçurent
Loin du troupeau de frayeur ne s'émurent ;
Ains (4) son doux flair les attire et convie

(1) Houppe, bouquet.
(2) Novice.
(3) Large.
(4) Mais bien plutôt.

Et sa douceur donne à toutes envie
En l'abordant de plus près l'approcher
Et ce taureau tant aimable toucher.
  Mais il s'arréte aux jambes de sa belle,
Qui, à son dam ne lui étant rebelle,
De son amant enhardie s'approuche
Lui essuyant l'écume de la bouche,
Non pas écume, ainçois (1) une ambroisie
Passant la gomme au mont Liban choisie.
Sa douce haleine éteint, ravit et emble (2)
L'odeur des fleurs de tous les prés ensemble :
De ses naseaux le safran chet menu
Tel qu'on l'eût dit de Cilice venu...
  « O chères sœurs, mais onques vîtes-vous
Un autre bœuf, ou plus bel ou plus doux ?
Mais, je vous pri', voyez un peu sa grâce
Et la douceur qui se montre en sa face.
Apprivoisé, son échine il nous tend :
Voyez, voyez, il semble qu'il attend
Qu'une de nous dessus le dos lui monte.
Qu'attendez-vous ? Montons, brigade prompte,
Car de façon c'est un homme à le voir,
Si de parler il avait le pouvoir.
Non ne craignez qu'il vous fasse un faux pas ;
Avez-vous peur qu'il vous renverse à bas ?
Compagnes, sus, aidez-moi à monter,
Je le veux bien la première dompter. »
  Ces mots finis, sur le dos elle monte
De ce taureau, non sachant qu'elle dompte
Le dos courbé sous soi premièrement
D'un qui la doit dompter bien autrement :
Et qui, chargeant en croupe son désir,
Sur pieds se lève, et marchant à loisir
Va, va toujours jusqu'à ce qu'il arrive,
Portant sa proie, à la marine rive.
Et dès qu'il fut sur le rivage, il entre
Dedans la mer jusqu'à mouiller son ventre ;
Puis perd la terre et va tant qu'à la fin

---

(1) Mais bien plutôt.
(2) Dérobe.

L'eau le porta nouant (1) comme un dauphin.
Elle, pleurant, criait à ses compagnes,
Qui la suivaient à travers les campagnes :
Et ses bras nus devers elle tendait ;
Mais leur secours en vain elle attendait...
Europe, étant dessus le bœuf assise,
D'une des mains une corne tient prise ;
D'une craignant les flots de la marine,
Elle troussait sa vêture pourprine.
Dessus son dos dans un guimpe (2) de toile
Le vent s'entonne ainsi qu'en une voile,
Dont la roideur d'une haleine assez forte
Sur le taureau la pucelle supporte.
Incontinent les fleurettes qui furent
En son panier dans la marine churent,
Et rien si fort elle ne regrettait,
Telle simplesse (3) en la pucelle était.
Quand le bœuf l'eut du rivage distraite
En haute mer d'une si longue traite
Qu'elle n'eût su choisir nulle montagne
Ni bord aucun que la marine bagne (4),
Quand l'air en haut se voyait seulement,
En bas la mer partout également,
Lors la craintive au taureau dit ainsi...
« O laisse-moi ! moi, comble de misère,
Qui vas quittant pays, et père et mère,
Et tous amis, pour ce bœuf qui me mène
D'un train nouveau par le moite domaine.
Roi de la mer, ô grand prince Neptune,
Aide-moi, dieu, et guide ma fortune
Sous ta faveur, par qui vraiment j'espère
Bien achever ce voyage prospère.
Car sur ce bœuf ces ondes je ne passe
Sans le secours d'une divine grâce. »
Ainsi, dit-elle, et les pleurs, qui coulèrent
De ses doux yeux, par ses joues roulèrent

(1) Nageant.
(2) Guimpe est féminin.
(3) Simplicité.
(4) Baigne.

Dedans son sein : quand le bœuf adultère,
Meu (1) de ses pleurs, plus longtemps ne sut taire
Ce qu'il était, ains (2) lui dit : « Prends courage,
Ne crains, ne crains des flots marins l'orage,
Tendre pucelle ; autre chose je suis
Que je ne semble, autre chose je puis
Qu'un bœuf meuglant, dont la forme j'ai prise
Pour ton amour dedans mon cœur éprise,
Qui m'a forcé de vêtir cette face
Et de passer de tant de mers l'espace,
Moi Jupiter, moi le père des dieux,
Moi le seigneur sous qui branlent les cieux,
Pour apaiser de ma flamme secrète
La chaude ardeur en cette île de Crète,
Ma nourricière : ici faut que tu ailles,
Ici seront tes saintes épousailles,
Ici de moi tu auras des enfants
Rois sur la terre, en gloire triomphants. »
  Ainsi dit-il ; et tout comme il disait,
D'ordre arrêté par après, se faisait.
Il vient à bord, et dans Crète venu
Le taureau feint n'a longtemps retenu ;
Ains sa figure au rivage a reprise,
Puis accomplit son amour entreprise :
Et dénouant le viergeal demiceint
Qu'Europe avait pour l'heure encore ceint,
Ensemble fit et femme et mère celle
Qui jusqu'alors avait été pucelle.

AU CHEVALIER BONET

  Bien que plusieurs larges campagnes,
Bien que maintes hautes montagnes
Et longues traverses de mer,
Bonet, aujourd'hui nous séparent,
Mon cœur entier elles n'égarent
Du vrai devoir de bien aimer :

(1) Ému.
(2) Mais.

Car je retiens le mot du sage,
Que je mets souvent en usage
(Et vers toi ne soit pas omis) :
Aie des amis souvenance
En absence autant qu'en présence ;
C'est le devoir de vrais amis.

En cette souvenance douce
Je discours et je me courrouce
Des fadaises du genre humain,
Qui pour un vain honneur acquerre (1)
Ou pour du bien, vagabond, erre
Ne sachant s'il vivra demain.

Encore pour un temps j'excuse
Le jeune homme nouveau sans ruse,
Qui ne peut chez lui s'amuser,
Mais voit des hommes les manières,
Mœurs et façons particulières,
Pour se façonner et ruser.

Epoint de si louable envie
M'advint une fois en ma vie
Les monts des Alpes repasser,
Pour voir Venise ma naissance.
Une fois déjà dès l'enfance
On me les avait fait passer.

Mais, fils de Français, je me vante
Français, et la France je chante
Que j'honore pour mon pays.
Autres que nos princes ne prise
Pour seigneurs ; autre foi n'ai prise
Pour tenir que la foi du lis.

Doncque, moi Français, je repasse
Les monts, que l'éternelle glace
Et la neige couvre l'été.
Passé, de là je considère
Tout tant que j'y vois fait ou faire,
Par bonne curiosité.

Je n'y vois rien que des campagnes,
Torrents, rivières et montagnes,

(1) Pour acquérir.

Coteaux, rochers, bois, vignes, eaux,
Prés, friches, pâtis, pâturages,
Bourgades, villes et villages,
Châteaux, bordes et des hameaux ;
J'y vois qu'on laboure la terre :
On sème blés, puis on les serre ;
On met la vendange au pressoir.
On trafique, on plaide, on témogne (1) ;
L'un perd, l'autre gagne ; on besogne.
Le matin y est et le soir.
Le soleil de jour y éclaire ;
De nuit, pourvu qu'elle soit claire,
La lune avec les astres luit.
Il y pleut et grêle, il y tonne,
Il y neige. L'été, l'automne,
L'hiver, le printemps, s'entresuit.
J'y vois les humains enfants naître,
Et puis garçons je les vois croître (2) ;
Et d'autres hommes devenus
Qui à divers métiers s'adonnent.
J'en vois de barbus qui grisonnent,
Et d'autres déjà tous chenus.
Et bien, ne verrai-je autre chose ?
Ce dis-je en moi-même ; et propose
Là plus longtemps ne séjourner.
Mes désirs contents je ramasse,
Et soudain les monts je repasse
Pour en ma France retourner.
Puisque, sans bouger de ma terre,
Sans que dans mille périls, j'erre,
J'y vois tout ce qu'on voit ailleurs,
Où ne sont que fontaines plus saines,
Ni de vents plus saines haleines,
Ni chère, ni pain, ni vin meilleurs,
Que me sert changer de contrée,
Que me sert d'avoir l'âme outrée
Pour mille vains et sots désirs.

(1) Témoigne.
(2) Se prononçait *crêtre*.

Pour se perdre loin à la quête
De la chose qui près et prête
Nous offre l'aise des plaisirs?...

A SON LIVRE

Rimes, sortez de la poussière,
Et vous découvrez en lumière
En beau papier bien imprimé,
Qui naguère en brouillas tracées
Gisiez dans l'ordure laissées,
Faites un gros livre estimé.
Tu veux donque sortir, mon livre?
Que pusses-tu longtemps vivre
De quelque bon ange conduit!
J'ai peur de ton outrecuidance,
Qui va te mettre en évidence
En temps qui aux Muses ne duit (1).
J'ouis canons, tambours et trompettes,
Escarmouches, assauts, défaites.
Les fleuves vont le sang coulant.
Rien que guerre, famine, peste.
Ce qui d'elles échappé reste,
Le sac et gast (2) le va foulant...
Que vois-tu que rage et tuerie?
Vois-tu la meurtrière furie
Qui hoche (3) ses cheveux épars,
Sa bave venimeuse crache,
Les serpents de son chef arrache,
Et les épand de toutes parts?
Les pauvres Muses, dédaignées
Cherchent retraites éloignées
En quelque désert écarté,
Tant que la barbare fumière (4),
Qui cache la bonne lumière,
Refuie devant la clarté.

(1) Ne convient.
(2) Ruine, dévastation.
(3) Secoue.
(4) Fumée.

Plus prompt à sortir devais être,
Ou plus rétif encore à naître
En quelque âge moins vicieux.
Mais souvent entre les épines,
Et parmi les ronces malines
Sortent fleurons délicieux...

Les uns diront que tu es rude;
D'autres, que tu sens plus l'étude
Que la cour, tant tu es divers.
Laisse-toi blâmer et reprendre
A qui ne voudra point apprendre
De la lecture de tes vers.

Tel louera ce que moins je prise;
Et tel, ce que plus j'autorise,
En se moquant méprisera.
Jupiter ou pleuve ou ne pleuve,
Toujours quelque fâcheux se treuve (1)
Qui du temps se douleusera (2).

Dis que je suis du bon Lazare
Fils naturel, qui ne m'égare
De la trace de sa vertu,
Afin qu'autant qu'on me retranche
D'une part, à mon âme franche
Se rende l'honneur qui est dû.

Dis que pauvreté ni l'envie
N'ont su tant abattre ma vie
Que mon los ne soit apparu;
Et que volant d'assez haute aile
Pour trouver la gloire immortelle
Devant les grands j'ai comparu.

Pour un qui, mené d'ignorance
Ou d'une maline méchance (3),
Voulut amoindrir mon renom,
Dix savants et francs de rancune
Ont dite ingrate ma fortune
Qui ne répondait à mon nom.

---

(1) Trouve.
(2) Se plaindra.
(3) Baïf entend ici *méchanceté*

J'eus les membres grêles, allègres,
Forts assez, bien qu'ils fussent maigres,
Pour gaillard et sain me porter,
De hauteur moyenne et non basse.
Dieu m'a fait souvent de sa grâce
Valeureux le mal supporter.

J'eus large front, chauve le faîte,
L'œil tané creusé dans la tête,
Assez vif, non guère fendu ;
Le nez de longueur mesurée ;
La face vive et colorée,
Le poil châtain droit étendu.

Dis-leur que je fus débonnaire,
Souvent pensif, parfois colère ;
Mais soudain il n'y paraissait.
Oust (1) dans Paris vit le carnage ;
Le février d'avant, mon âge
L'an quarantième accomplissait.

L'aspect de Mercure et Saturne
Me firent prompt et taciturne,
Inventif et laborieux.
Des Jumeaux la douce influence,
Au ciel montant sur ma naissance,
Des Muses m'ont fait curieux.

Vénus d'un regard aimable,
Avec Jupiter favorable,
D'amour m'apprirent les ébats,
Et sur le tard m'ont fait connaître
Aux grands et devant eux paraître,
M'empêchant d'avoir le cœur bas.

Mon livre, n'oublie pas à dire
A quiconque te viendra lire
Que n'ai fourvoyé de la foi ;
Dis que jamais dans ma cervelle
N'entra religion nouvelle
Pour ôter celle de mon roi.

Dis que cherchant d'orner la France
Je pris de Cour vile accointance,

(1) Aout. La Saint-Barthélemy qui eut lieu le 24 août 1572.

Maître de l'art de bien chanter,
Qui me fit, pour l'art de musique
Réformer à la mode antique,
Les vers mesurés inventer.
Et si quelqu'un autre se vante
D'avoir pris le premier la sante (1),
Sans mentir nous nous vanterons,
Devançant leur tardive course,
Que nous, des Muses en la source,
Les premiers nous désaltérerons.

LES AMOURS

AMOURS DE MÉLINE (2)

. . . .

Maîtresse, d'où te prend cette cruelle envie
D[illegible] servant de son plus grand soulas (3)?
Quel plaisir reçois-tu de ravir de mes bras
Le seul soutènement de ma chétive vie?
Me sera donc ainsi cette image ravie
En qui je reconnais l'ombre de ces beaux las,
Esquels si finement mon âme tu mêlas,
Qu'elle t'est pour jamais prisonnière asservie?
Belle, si toutefois tu as si grand désir
Que je ne jouisse plus de l'ombre de ta face,
La voilà, je la rends; fais-en à ton plaisir.
Ce portrait aussi bien corrompre se pourra.
J[illegible] mon cœur, et ne crains qu'il s'[illegible]
Car tant que je vivrai, vif il y demourra (4).

---

(1) Le sentier.
(2) Maîtresse [illegible]
(3) Plaisir.
(4) Demeurera.

⁂

Donc je n'aurai de bien une seule heure?
Deuil dessus deuil toujours me surviendra?
Toujours malheur sur malheur me prendra,
Désespéré de fortune meilleure?
O mal certain, ô plaisance mal seure! (1)
Jusques à quand tel destin me tiendra?
Jamais, jamais le moment ne viendra
Que délivré de tant d'ennuis je meure.
Quel triste signe à ma nativité
Me désastra de tant d'adversité,
D'un regard trouble influant sa puissance?
Quelle Ciothon ma vie devidant,
Et quel génie à tel sort me guidant,
Sous astre tel dressèrent ma naissance?

⁂

De mon cruel vainqueur Vénus la douce mère
Voyant un jour l'orgueil de ta rare beauté,
Si rare que le prix tu lui eusses ôté
De la fatale pomme aux Troyens tant amère,
Te dit: « O mon mignon, que veux-tu qu'on espère?
C'est fait de notre honneur, si cette cruauté
D'une fille nous brave! adieu la royauté
Sous qui fléchit des dieux et le maître et le père.
— Las! quel arc ou quel trait (dit Amour soupirant)
Ai-je pour m'en aider contre celle tirant
Qui sans arc, sans carquois et sans flèche me laisse.
Mon arc est son sourcil, et mon carquois ses yeux,
Ses œillades mes traits: des hommes et des dieux
Avecques ma dépouille elle se fait maîtresse. »

⁂

Puissé-je, anneau, revêtir ta figure
A mon souhait! petit anneau, qui dois
De ta rondeur enceindre l'un des doigts
Qui dans mon cœur se font aigre pointure.

(1) Sûre.

Si dans ton sein, Méline d'aventure
Mettait sa main, coulé je glisserais
Roulant en bas, tant qu'au val je serais,
D'où fin j'espère aux peines que j'endure.
Lors ta rondeur je ne voudrais garder ;
A peine alors pourrais-je retarder
L'ardent désir qui si fort me consomme (1) ;
Car je voudrais ma forme revêtir,
Faisant très bien à ma dame sentir,
Que d'un anneau je me serais fait homme.

***

O douce peinture aimable,
Peinture toute pitoyable,
Qui me ris promettant le bien
Vers qui tout autre ne m'est rien ;
O seul confort à ma détresse,
Mais pourquoi ma fière maîtresse,
Las ! douce et fière, mais pourquoi
Ne me rit-elle comme toi,
D'un ris plein de miséricorde,
Lorsque devant toi je recorde
Une harangue de pitié,
Pour adoucir sa mauvaistié ?
O plût à Dieu que devant elle,
Assuré, je la fisse telle
Comme à toi je la fais ici,
Pour gagner le don de merci !
Quoi que tu sois peinture morte,
Toutefois ma plainte est si forte,
Que tu me sembles t'en douloir (2)
Et consentir à mon vouloir.
Mais devant elle faut (3) ma langue
Au premier mot de sa harangue :
Tel est son œil éblouissant
Qui, hors de moi me ravissant,

(1) Consume.
(2) Chagriner.
(3) Me fait défaut.

Tant que plus ma langue s'essaye,
Plus engourdie elle bégaye,
Sans qu'elle ait le pouvoir
De faire pour moi son devoir...
  Heureux sois-tu, et sois heureuse
La docte main industrieuse
Qui te peignit de ces couleurs,
O doux confort de mes douleurs,
Jamais ne soit que tu ne vives,
Portrait, et les couleurs naïves
De qui mon Denisot t'a peint
Sans que l'âge t'ôte le teint.
Vous vivrez et Baïf se vante
Que cette chanson qu'il vous chante
Ni sa Méline ne mourra,
Tant qu'Amour armé demourra (1)
L'Arc au poing, sous le bras la trousse,
Et tant que la flamme aigre-douce,
Que brandit la gaie Cypris,
Chauffera les jeunes esprits.

***

  O doux accords, ô résonance douce,
Qui répondait au toucher de tes doigts;
O chanson douce, à qui tu accordois
Tant gentiment les fredons de ton pouce;
  O charme doux, qui tout ennui repousse,
Charme puissant d'une alléchante voix
Par qui mon âme entière tu pouvois
Me dérober d'une caute (2) secousse;
  Qui ja déjà, toute pleine d'émoi,
Se promenait au bord de mon oreille,
Par là tâchant se départir de moi:
  Ce qu'elle eût fait, sinon que tu cessas,
Et du corail de ta bouche vermeille
La mienne blême à l'heure tu pressas.

---

(1) Demeurera.
(2) Rusée.

*
* *

Dans ce corail, la bouche de madame,
De rare odeur l'air voisin parfumant,
Vénus riante a mis prodiguement
Ce qu'elle avait dedans Cypre de bâme (1).
Dedans cet œil Amour a mis sa flamme,
Flamme, qui vient mes forces consumant,
De qui le feu tout gent (2) cœur allumant,
Des plus glacés le morne esprit enflamme.
Amour ourdit ce rêt éparpillé,
Or, du fuseau de ces trois grâces pillé,
Pour me le tendre aux temples de la belle :
De ces coraux la douceur m'appata,
Cet œil m'éprit (3) et ce rêt m'arrêta,
Pris et brûlé par leur douce cautelle (4).

*
* *

Haute beauté dans une humble pucelle,
Un beau parler plein de grave douceur,
Sous blonds cheveux un avant chenu (5) cœur,
Un chaste sein où l'amour se recèle ;
En corps mortel une grâce immortelle,
En douceur fière une douce rigueur,
En sage esprit une gaie vigueur,
En âme simple une sage cautele (6) ;
En deux beaux yeux mouveaux de mes ennuis
Deux beaux soleils qui font luire les nuits
Et font sentir aux plus transis leur flamme.
Sont les larrons (et point je ne m'en deulx) (7)
Qui, me guettant au passage amoureux,
Au dépourvu me volèrent mon âme.

---

(1) Baume.
(2) Gentil.
(3) C'est-à-dire me rendit amoureux.
(4) Ruse.
(5) C'est-à-dire sage avant le temps.
(6) Prudence.
(7) Pour *deulx*, je m'en afflige.

***

Mets-moi dessus la mer d'où le soleil se lève,
Ou près du bord de l'onde où sa flamme s'éteint ;
Mets-moi au pays froid, où sa chaleur n'atteint,
Ou sur les sablons cuits que son chaud rayon grève ;

Mets-moi en long ennui, mets-moi en joie brève,
En franche liberté, en servage contraint ;
Soit que libre je sois, ou prisonnier rétreint (1),
En assurance, ou doute, ou en guerre ou en trêve ;

Mets-moi au pied plus bas ou sur les hauts sommets
Des monts plus élevés, ô Méline, et me mets
En une triste nuit ou en gaie lumière ;

Mets-moi dessus le ciel, dessous terre mets-moi,
Je serai toujours même, et ma dernière foi
Se trouvera toujours pareille à la première.

***

Quand le pilot (2) voit le nord luire ès cieux,
La calme mer ronfler sous la carène,
Un doux zéphyr souffler la voile pleine,
Il vogue, enflant son cœur audacieux.

Le même aussi, quand le ciel pluvieux
Des vents félons meut l'orageuse haleine,
Qui bat les flancs de sa nef incertaine,
Humble, tapit (3) sous la merci des dieux.

Amour ainsi d'une assurance fière
Haussa mon cœur, tandis que la lumière
De tes doux yeux me pouvait éclairer ;

Las ! aujourd'hui que je te perds de vue
Quelle âme vit d'amour plus éperdue
Quand fors la mort ne puis rien espérer ?

(1) Retenu.
(2) Pilote.
(3) Il se tapit

A PIERRE DE RONSARD

Moi qui d'un vers enflé les changements divers
Des royaumes brouillés, sur la française scène,
Voulais dire, ô Ronsard, or ne puis-je qu'à peine
Ramper peu courageux par ces bien humbles vers.

Amour si grièvèment est venu me blesser,
Brisant d'un grand dépit ma hautaine entreprise,
Comme quand il contraint la main de flamme éprise
Du père des dieux soudain son tonnerre laisser...

Ores ce petit dieu, qu'en mon cœur je reçois,
Contre qui ne défend écu ni double maille,
Que son trait acéré dans la poitrine n'aille,
Ne me lâchant à rien, me traîne tout à soi.

Et si ne me permet de chanter nullement,
Ni la piteuse fin des vaillants Priamides,
Ni le sang de Myrtil souillant les Pelopides,
Ni du père à ses fils le triste aveuglement.

Las ! Méline me tient dans un étroit lien,
Que ni les charmes forts de la voix Circienne
Ni les jus pressurés par une Atracienne (1)
Ne pourraient dénouer, tant Amour me fait sien !

Les autres décriront les guerres et combats
Des hardis demi-dieux, en ayant ouï dire
Sans en avoir rien vu ; mais je dis sur ma lyre
De m'amie et de moi les éprouvés débats.

Bien qu'Homère ait chanté le camp d'Agamemnon,
Et Virgile l'erreur du fils dévot d'Anchise,
Apolloyne Jason, pour ce moins on ne prise
Ceux qui ont ennobli de leur flamme le nom.

Saphon encore vit, et Phaon son souci ;
Horace a jusque ici fait bruire sa Lalage,
Délie par Tibulle est maîtresse de l'âge ;
Et Méline, je crois, ne mourra pas aussi.

---

(1) Thessalienne.

***

. . . .

Méline, blanche garcette.
Cette charmure doucette
Le lait et le lis efface :
Et cette vermeille face,
Comme ivoire en pourpre teint,
La rose incarnate éteint.
Montre ton beau front d'albâtre,
Ton beau front que j'idolâtre ;
Montre, mignarde inhumaine,
Tes sourcis de noir ébène ;
Montre tes yeux étoilés
De deux cieux tant bien voilés...
Çà, tes épaules polies,
Çà, tes coudes, que tu plies,
Lorsque tu formes ton geste
D'un maintien plus que céleste ;
Çà, des mains l'ivoire blanc
Qui m'ôta le cœur du flanc...
Tends-moi, tends-moi tôt, Méline,
Tends ta bouche coraline ;
Baise-moi en colombelle :
Mon sang tu susses, rebelle ;
Tes baisers pleins de langueur
Me percent jusques au cœur !...
De toi mille plaisirs partent,
De ton sein mille s'écartent :
Cache cette blancheur, cache,
Qui vif ainsi me déhache (1).
Ha ! mauvaise, tu as tort
De me laisser demi-mort !
Baise-moi tôt et resserre
Tout ce qui me fait la guerre,
Ces beautés qui trop fleurissent,
Qui hors de moi me ravissent.
Las ! pour être trop heureux,
(Quel heur ?) je suis langoureux !

(1) Au fig., me coupe en morceaux.

Si le plaisir, non la peine,
Bien près de la mort me mène,
Si, t'ayant aimable et douce,
Tels sanglots des flancs je pousse,
Et si, par être content
A souhait, j'endure tant ;
Que ferais-je, misérable,
Si tu m'étais mal traitable,
Si tu repoussais arrière
Mon service et ma prière ?
Que ferais-je, puisque l'heur
Me donne tant de douleur ?

***

Vivons, mignarde, vivons,
Et suivons
Les ébats qu'Amour nous donne,
Sans que des vieux rechignés,
Renfrognés,
Le sot babil nous étonne ;

Les jours qui viennent et vont
Se refont,
Le soleil mort se relève :
Mais une trop longue nuit,
Las ! nous suit
Après une clarté brève.

Tandis que nous la voyons,
Employons
Ce doux vivre, ô ma Méline :
Çà donc, mignonne, viens t'en,
Et me tends
Ta bouchette coraline...

***

Ma petite Cythérée,
La seule image sacrée
A moi dévot idolâtre,
Assis-toi sur mes genoux :

Au jeu des baisers, folâtre,
Comme hier remettons-nous.
  Vois, vois, du temps la carrière
Jamais ne tourner arrière;
Vois, après l'enfance, comme
La jeunesse ores nous tient;
De près la suit l'âge d'homme,
Et puis la vieillesse vient.
  Usons de cette verdure
Cependant qu'elle nous dure;
Trop, hélas! l'hiver est proche!
Employons ce beau printemps,
Et gardons-nous de reproche
D'avoir fait perte de temps...

***

  Trois et quatre fois heureux,
Méline, les amoureux,
Qu'Amour d'une couple (1) lie,
Qui ne se lâchera pas
Non à l'heure du trépas
Quand tout autre bien s'oublie.
  Lors s'oublie tout désir,
Non pas l'amoureux plaisir.
Les flammes bien allumées
En deux cœurs non vicieux,
Par tout le lac oublieux
Ne se verront consumées.
  Dans les champs Elysiens
Sont les amants anciens
A même mille amourettes;
Parmi les prés verdelets
Les dames des chapelets (2)
Leur vont tissant de fleurettes.
  De tortis (3) environnés
Et de chapeaux (4) couronnés

(1) Lien, chaîne.
(2) Diminutif de chapeaux.
(3) Guirlandes.
(4) Couronnes.

Avec elles couronnées,
Main en main s'entretenant,
Et deux-à-deux se menant
Sans soin passent les journées.
  Les uns dansent aux chansons,
Les autres aux plaisants sons
Des luths joints aux épinettes,
Les autres lassés du bal
S'écartent dedans un val
Avecques leurs mignonnettes.
  Sous les myrtes ombrageux
Ils sont demenant leurs jeux
En toute joie assouvie :
Là, morts, nous serons ainsi,
Puisqu'à ces jeux dès ici
Nous employons notre vie.

***

. . . .

  La rose durant l'aurore
De son vermillon honore
Ses raincelets (1) verdoyants :
Sitôt que sur la fleurette
Le soleil du midi jette
Ses chauds rayons flamboyants,
  La pauvrette languissante
Plaint sa gloire périssante,
Triste, penchant à côté :
Tout le bouton en peu d'heure
Sans chevelure demeure
Nu de son honneur ôté.
  Ainsi fleurit la jeunesse.
Mais quand la courbe vieillesse
Nous prendra (quelle douleur !),
De la claire et belle face.
Que la laide ride trace.
Mourra la vive couleur... :

---
(1) Petits rinceaux.

Quand les neiges de la tête
Ne permettront qu'on s'arrête
Aux mignardises d'amour ;
Que les ébats on oublie
De la jeunesse jolie ;
Que le soin règne à son tour.
Doux évantoir (1) de la flamme
Qui est éprise en mon âme,
De tout chagrin moquons-nous :
Jouons, folâtrons, mignonne ;
Suivons la princesse bonne
De qui les jeux sont si doux.
Devant que de la vieillesse
La trop sévère sagesse
Rompe nos doux passe-temps,
Comme nous faisons, ma vie,
Cueillons la rose épanie
De notre fleuri printemps.

***

Ma petite mignonnette,
Mélinette,
Gaie prison de mon cœur,
C'est ton ris, c'est ta minette
Sadinette,
Qui me jette en telle ardeur.
Et ta grâce et ta valeur,
En chaleur
Me font transir ainsi blême,
Lorsque je pâme et je meur,
Sans douleur
Etant ravi de moi-même...

---

(1) Eventail.

AMOURS DE FRANCINE

Afin que pour jamais une marque demeure,
A l'âge qui viendra, comme vôtre je suis,
Je vous fais vœu du peu, mais du tout que je puis,
De peur que la mémoire avec nous ne s'en meure.

Je vous donne de moi la part qui est meilleure :
C'est l'esprit et la voix, qui, menés et conduits
Sous le flambeau d'Amour, des éternelles nuits
Sauveront votre nom paravant que je meure.

Et, si assez à temps je n'ai pas commencé
De m'employer pour vous, puisque la destinée,
Qui vous cachait à moi, m'en a désavancé (1) :

Je ferai, comme fait le dévot pèlerin,
Qui s'étant levé tard, pour faire sa journée,
Regagne à se hâter le temps et le chemin.

***

Un jour, quand de l'hiver l'ennuyeuse froidure
S'attiédit, faisant place au printemps gracieux,
Lorsque tout rit aux champs, et que les prés joyeux
Peignent de belles fleurs leur riante verdure ;

Près du Clain tortueux, sous une roche obscure,
Un doux somme ferma d'un doux lien mes yeux.
Voici en mon dormant une clarté des cieux
Venir l'ombre enflammer d'une lumière pure.

Voici venir des cieux, sous l'escorte d'Amour,
Neuf nymphes qu'on eût dit être toutes jumelles :
En rond auprès de moi elles firent un tour.

Quand l'une, me tendant de myrte un vert chapeau (2),
Me dit : « Chante d'amour d'autres chansons nouvelles,
Et tu pourras monter à notre saint coupeau (3). »

---

(1) Empêché.
(2) Couronne.
(3) Sommet ou coteau.

***

Ni la mer tant de flots à son bord ne conduit,
Ni de neige si dru ne se blanchit la terre,
Ni tant de fruits l'automne aux arbres ne desserre,
Ni tant de pleurs au pré le printemps ne produit.
Ni de tant de flambeaux la nuit claire ne luit,
Ni de tant de fourmis la fourmilière n'erre,
Ni la mer en ses eaux tant de poissons n'enserre,
Ni tel nombre d'oiseaux traversant l'air ne fuit :
Ni l'hiver paresseux ne flétrit tant de feuilles,
Ni le thym ne nourrit en Hyble tant d'abeilles,
Ni tant de sablon n'est en Libie épandu
Comme pour toi, Francine, et de pensers je pense,
Et je souffre d'ennuis et de soupirs j'élance,
Et je répands de pleurs, ton amant éperdu.

***

O ma belle ennemie, et pourquoi tellement
Vous armez-vous d'orgueil contre moi, dédaigneuse,
Contre moi qui parlant de façon gracieuse,
Autant comme je puis, m'offre à vous humblement ?
O si mon déconfort et mon cruel tourment,
Madame, tant soit peu vous peut rendre joyeuse,
La peine ni la mort ne m'est point ennuyeuse :
Car pour l'amour de vous je m'aime seulement.
Mais si par le labeur de mes œuvres, ma vie,
Maîtresse, vous peut bien quelque honneur apporter,
D'elle vous chaille (1) un peu qu'elle ne soit ravie.
Autrement cette histoire à votre nom vouée,
Si mon peu de loisir vous me venez ôter,
Mourrait entre mes mains devant que d'être née.

***

Si ce n'est pas Amour, que sent donques mon cœur ?
Si c'est Amour aussi, pour Dieu, quelque chose est-ce ?

(1) Du verbe chaloir, soucier.

S'elle (1) est bonne, comment nous met-elle en détresse ?
Si mauvaise, qui fait si douce sa rigueur ?
 Si j'ars (2) de mon bon gré, d'où me vient tout ce pleur ?
Si malgré moi, que sert que je pleure sans cesse ?
O mal plein de plaisir ! ô bien plein de tristesse !
O joie douloureuse ! ô joyeuse douleur !
 O vive mort, comment peux-tu tant sur mon âme,
Si je n'y consens point ? mais si je m'y consens,
Me plaignant à grand tort, à grand tort je m'en blâme.
 Amour bon et mauvais, bon gré mal gré je souffre.
Heureux et malheureux et bien mal je sens ;
Je me plains de servir où moi-même je m'ouffre (3).



 Rossignol amoureux, qui dans cette ramée,
Ore (4) haut, ore bas, atrempant (5) ton chanter,
Possible comme moi essayes d'enchanter
Le gentil feu qu'allume en toi ta mieux aimée ;
 S'il y a quelque amour dans ton cœur allumée
Qui cause ta chanson, viens ici te jeter
Dans mon giron, afin que nous puissions flatter
La pareille douleur de notre âme enflammée.
 Rossignol, si tu l'es, aussi suis-je amoureux.
C'est un soulas bien grand entre deux malheureux
De pouvoir en commun leurs douleurs s'entredire.
 Mais, oiseau, nos malheurs (je crois) ne sont égaux,
Car tu dois recevoir la fin de tes travaux,
Moi, je n'espère rien qu'à jamais un martyre.



 Toujours si près ta douceur suit ton ire,
Ton ire suit de si près ta douceur,
Que je ne sais lequel m'est le plus seur (6)
Ou d'être en joie ou me voir en martyre.

(1) Si elle.
(2) Je brûle.
(3) Je m'offre.
(4) Tantôt...
(5) Accorder.
(6) Pour sûr.

Si j'ai du bien, en ce bien je soupire,
Craignant bientôt ta voisine rigueur ;
Si j'ai du mal, j'espère ta faveur
Qui doit flatter le mal qui me martyre.
Si j'ai du bien je n'en jouis en rien,
Ayant le mal de craindre pour ce bien
Le mal prochain qu'il faudra que j'endure.
En mon amour, le mal j'aime donc mieux,
Puis en mon mal je me flatte, joyeux
Du bien qui vient après la peine dure.

***

Las ! ni pour moi les zéphyrs ne ventellent,
Las ! ni pour moi ne gazouillent les eaux ;
Ni pour moi, las ! maintenant les oiseaux
Se dégoisant plaisamment ne querellent ;
Ce n'est pour moi que les prés renouvellent :
Ni de verdeur pour moi les arbrisseaux
Ne parent pas leurs fleurissants rameaux ;
Aux champs pour moi les chevreaux ne sautèlent :
Ni le berger de ses gaies chansons
Sur son flageol ne réveille les sons,
Pour moi, chétif, que nul plaisir ne flatte.
Mais sans avoir confort de mes douleurs
J'use ma vie en cris, soupirs et pleurs,
Fait serviteur d'une maîtresse ingrate.

***

Songe heureux et divin, trompeur de ma tristesse,
O que je te regrette ! ô que je m'éveillai,
Hélas ! à grand regret, lorsque je dessillai
Mes yeux, qu'un mol sommeil d'un si doux voile presse.
J'enserrai bras à bras, nu à nu, ma maîtresse,
Ma jambe avec sa jambe heureux j'entortillai,
Sa bouche avec ma bouche à souhait je mouillai,
Cueillant la douce fleur de sa tendre jeunesse.
O plaisir tout divin ! ô regret ennuyeux !
O gracieux sommeil ! ô réveil envieux !
O si quelqu'un des dieux des amants se soucie,

Dieux, que ne fîtes-vous, ou ce songe durer
Autant comme ma vie, ou non plus demeurer
Que ce doux songe court ma misérable vie !

***

Bellay, d'Anjou l'honneur, ains (1) de toute la France,
A qui tout l'Helicon s'étale tout ouvert ;
Si en vers amoureux tu nous as découvert
Quelque flamme d'amour d'une claire apparence ;
Si d'Olive (2) le nom mettant en évidence,
Des branches d'olivier ton front tu as couvert,
Osant le faire égal au laurier toujours vert,
Ne dédaigne écouter ces soupirs que j'élance.
Ne dédaigne œillader ces vers, que sur le Clain
Amour me fait écrire en l'honneur de Francine :
Et, si quelque pitié touche ton cœur humain
Sur les bords ou du Tibre ou de l'eau, dont l'humeur
Première m'abreuva, fais que ta voix divine
Les nymphes d'Italie émeuve en ma faveur.

***

Mon Dieu, que c'est une plaisante peine,
Que se pencher sous le joug amoureux !
Mon Dieu, que c'est un tourment bien heureux,
Que de languir sous une dame humaine !
O que l'amant son vivre heureux démène
Heureusement, qui du miel doucereux
(Ayant été tout un jour langoureux)
D'un doux baiser comble sa bouche pleine !
Je le sais bien, ce soir d'une faveur
Ma dame douce a guéri la langueur
Où tout le jour m'avait tenu sa grâce.
Il faut peiner d'un languissant désir
Pour mieux gouter tant savoureux plaisir :
Qui sait le bien qui par le mal ne passe ?

---

(1) Mais aussi.

(2) C'est le nom poétique de la maîtresse idéale chantée par du Bellay.

***

Ma dame en un jardin amassait des fleurettes,
Pour en faire un bouquet, et, tapi sous les fleurs,
Amour elle trouva, qui versant tièdes pleurs
Seulet contre Vénus poussait plaintes aigrettes.
« Ma mère, tu te dis mère des amourettes,
Mais la mère plutôt tu es de tous malheurs,
Quand chagrine toujours tu remets tes douleurs
Sur moi qui n'en puis més (1) et que si mal tu traites »,
Ce disait Cupidon, de Vénus se plaignant,
Quand de ses belles mains Francine l'empoignant
Le nicha dans son sein. Amour dedans se joue,
Et s'écrie en ces mots : « Ma mère tu n'es plus,
C'est Francine qui l'est ; cherche, belle Vénus,
Cherche un autre que moi qui ton enfant s'avoue. »

***

Sophistes, vous mentez, qui dites que l'amour
Est une passion dedans une âme oisive ;
Sophistes, vous mentez ; car est-il rien qui vive
Plus franc d'oisiveté, par tout ce bas séjour,
Que l'esprit d'un amant, qui, veillant nuit et jour,
N'évite nul travail, de tout repos se prive,
Vogue par mille mers, jamais ne vient à rive,
Mille périls divers essaie tour à tour ?
Au contraire dans moi, qui oisif voulais vivre,
Amour, depuis qu'il m'a commandé de le suivre,
Réveille mes esprits paresseux paravant ;
Depuis éclaircissant de sa luisante flamme
La sommeilleuse nuit, où languissait mon âme,
Mille gentils pensers me fait mettre en avant.

***

En quels rochers pierreux, en quelle forêt grande,
En quel bois écarté, en quel lointain rivage,
En quel antre d'effroi, en quel pays sauvage,
Pour me sauver d'Amour faut-il que je me rende.

---

(1) Qui n'en puis plus.

Où plus cet œil ses traits dans mon cœur ne débande (1),
Où plus ces belles mains n'en fassent un pillage,
Où plus je ne sois point (2) de l'amoureuse rage,
Où plus mort ou merci en vain je ne demande?
Hélas! si par la mort toute douleur se passe,
Ame, que tardes-tu te mettre hors de peine?
Que ne vas-tu chercher en la mort quelque grâce?
Que vaudrait de fuir au pays plus étrange?
Qui fuit au loin son mal et quant et soi (3) le mène,
Il change de pays, mais point il ne se change.

***

Comme le papillon, par une clarté belle
Doucement convié à voler dans le feu,
Virevolte à l'entour de la beauté deceu (4),
Tant de fois qu'à la fin il meurt sur la chandelle;
Et bien qu'il ait senti la brûlure cuisante,
Si (5) ne laisse-t-il pas d'y revoler toujours,
Cuidant vaincre à la fin par maints et maints retours
L'ardeur, pour y jouir de la beauté plaisante.
Mais le pauvret y va par tant et tant de fois
Qu'il y demeure pris jusqu'à perdre sa vie.
Cruelle belle, ainsi défaire tu me dois!
Ainsi me promettant jouir de ta beauté,
Mon amour envers toi sera tant poursuivie,
Qu'enfin j'y sentirai ta seule cruauté.

***

Croissez, heureux œillets, que ma maîtresse arrose
De sa belle main blanche à cette heure du jour
Que le soleil lassé, mettant fin à son tour,
S'en va chez l'Océan, où la nuit il repose.
Croissez, heureux œillets, et votre fleur déclose
Heureux épanouissez, afin d'être l'atour

(1) Décoche.
(2) Du verbe poindre.
(3) C'est-à-dire avec soi.
(4) De celui-ci (du feu).
(5) Pourtant.

De son sein, des Amours le trop chaste séjour,
Ains (1) la douce prison où ma vie est enclose.
Ah ! si le chaud midi vous ternit votre fleur,
Au soir sa douce main vous rend votre vigueur :
Mais sa main fière, à moi, ma force m'a ravie.
De votre heur, beaux œillets, je ne suis pas jaloux :
Mais au moins montrez-lui qu'elle peut comme à vous
Me remettre en vigueur ma languissante vie.

***

O pas en vain perdus ! ô espérances vaines !
O trop puissant désir ! ô par trop faible cœur !
O trop flatteuse amour ! ô trop âpre langueur ! [taines !
O mes yeux, non plus yeux, mais de pleurs deux fon-
O soulas peu certains, tristesses trop certaines !
O pour si claire foi trop aveugle rigueur !
O grâces, ô beautés, dont la belle vigueur
En vigueur entretient toujours fraîches mes peines !
O souhaits, ô soupirs, ô pensers, ô regrets !
O prés, campagnes, eaux, ô roches, ô forêts !
O déesses, ô dieux de la terre et de l'onde !
O ciel, ô terre, ô mer ! ô dieu qui luis le jour,
Déesse qui la nuit ! voyez-vous autre amour
Qui fasse qu'en amant tant de tristesse abonde ?

***

Au heureux, heureux mois, et jour et soir heureux,
Quand Francine me dit : « Doncques tu ne t'asseures (2)
De mon amour, Baïf ? Toujours donc tu demeures
De mon affection douteux et désireux ?
Baïf, tu seras bien incrédule amoureux
Si tu ne le connais par des preuves bien seures (3) :
Et faudra que bientôt ou je meure ou tu meures,
Ou tu ne seras plus vainement langoureux. »
Que peut faire espérer promesse si gentille ?
Nouvelle ne fut onc plus agréable à roi,
Ou de gain de bataille ou de prise de ville.

(1) Mais bien plutôt.
(2) Tu ne t'assures, c'est-à-dire tu n'es pas certain.
(3) Sûres.

Comme par ce propos plein de bonne assurance
Ce message à souhait je reçus dedans moi,
Croyant l'heureux repos de ma longue espérance.

* * *

Mêmes, tandis qu'au ciel tu fiches ton esprit,
Des astres remarquant le cours et la puissance,
Sur les bords de ma Seine, à rien, las ! je ne pense
Ici dessus le Clain, qu'à celle qui m'y prit.

De tout ce qu'elle fait le penser me nourrit :
Ici premièrement j'eus d'elle connaissance :
Là je l'ouïs parler ; ici elle me tance :
Elle m'œillade ici, là elle me sourit ;

Gaie ici je la vis, là je la vis pensive ;
Ici elle chantait, là elle fut assise ;
Ici elle dansa, là elle fit un tour ;

Là elle s'enfuit d'une course lascive :
Ici je lui contai l'amour qu'elle m'attise.
Mêmes, ainsi pensif je passe nuit et jour.

* * *

Francine, j'ai juré d'être à jamais à toi ;
J'ai juré par mes yeux, par mon cœur, par mon âme,
Qui languissent pour toi dans l'amoureuse flamme,
Et par tous les ennuis qu'ils souffrent de leur foi.

Mais tu t'en ris, mauvaise, et le deuil j'en reçois ;
Mauvaise, tu t'en ris, te disant être dame (1)
De tout ce qu'ai juré, et tu me donnes blâme
D'avoir en vain juré ce qui n'est pas à moi.

Au moins, Francine, au moins, si miens je ne puis dire
Ni mon cœur, ni mes yeux, ni mon âme, ni moi,
Puissé-je dire mien mon amoureux martyre !

Au moins mes pleurs soient miens, mes soupirs, ma tristesse,
Pour te jurer par eux, d'inviolable foi,
Jamais ne te changer pour une autre maîtresse.

(1) Maîtresse.

⁂

Ainsi donc va le monde, ô étoiles cruelles !
Ainsi dedans le ciel commande la justice !
Tel décret maintient donc la céleste police !
Tel est le beau destin des choses éternelles !
Ainsi donc la fortune aux âmes les moins belles
Qui fuient la vertu se montre plus propice !
A celles qui bien loin se bannissent du vices
Elle apprête toujours mille peines nouvelles.
Et ne devrait-on pas de cette beauté rare
Et de ce bel esprit la divine excellence
Voir sur toute autre dame en honneur élevée ?
Mais le Destin l'empêche, et le monde barbare
Le souffre et le permet ! Ah ! siècle d'ignorance !
Ah ! des hommes pervers, ah ! raison dépravée !



Las ! que c'est un grand mal qu'aimer d'amitié vraie,
Et se voir éloigné d'un long département (1)
De celle qu'un amant aime parfaitement :
O qu'il cache en son cœur une cuisante plaie !
Hélas ! à mon grand mal cette douleur j'essaye.
A ma grand' perte, hélas ! j'éprouve ce tourment !
Et si (2) je ne veux pas chercher aucunement
De faire par moyen que ce doux mal je n'aie.
O qu'il est malaisé, depuis qu'on a ployé
Dessous le joug d'Amour, de pouvoir s'en défaire !
O qu'on y a le col étroitement lié !
Mais ô le doux travail quand deux, d'un même cœur,
Desous le joug d'Amour, heureux, se peuvent plaire !
Puissions-nous essayer cette douce langueur !



Paris, mère du peuple, ô Paris sans pareille,
Mamelle de la France, ô ma nourrice chère,
Des Muses le séjour, et que dois-je faire
Pour bien te saluer des villes la merveille ?

(1) Absence.
(2) Pourtant.

Nulle cité du monde à toi ne s'appareille.
Mais, comme le soleil sur les astres éclaire,
Tu luis sur les cités de la terre étrangère :
L'étranger qui te voit tout ravi s'émerveille.

O quel plaisir ce m'est après neuf lunes pleines
Te revoir aujourd'hui ! Plût à Dieu, ville aimée,
N'avoir jamais changé au Clain ta chère Seine !

Tel venin ne fût pas coulé dans mes veines,
Telle flamme en mon cœur ne se fût allumée.
Mais, las ! je ne languisse en si plaisante peine !

*
* *

— Mon Dieu, quel vent si chaud m'halène (1) le visage ?
— Nous sommes les Soupirs d'un qu'esclave tu tiens.
— Qu'entends-je ? ô douce voix, d'où est-ce que tu viens ?
— De Baïf, ton amant, nous portons un message.
— Que fait-il ? que veut-il ? — Il vit en ton servage,
Et veut ravoir de toi son cœur que tu retiens.
— Son cœur qu'il m'a donné ? — Mais, si tu t'en souviens,
Tu promis de lui faire un plus grand avantage.
— Et qui l'a meu sitôt de revouloir son cœur ?
— Outre ce que sans cœur il ne pourrait plus être,
Son cœur s'est plaint à lui que tu lui tiens rigueur.
— Ne l'ai-je pas toujours tenu comme le mien ?
Comment pourrais-je mieux lui donner à connaître ?
Amenez-lui mon cœur pour otage du sien.

*
* *

Doux dédain, douce paix qu'un doux courroux amène,
Doux regard, doux maintien, doux parler, beauté douce,
Doux trait, que dans mon cœur Amour doucement pousse,
Douceur du doux baiser de l'amour toute pleine.

Ame, défâche-toi, cesse ta plainte vaine
Et plus contre ton heur, folle, ne te courrouce ;
Mais remercie Amour qui choisit dans sa trousse
Le trait, qui d'un doux feu te tient en douce peine.

---

1 Évente.

Peut-être un jour quelqu'un piqué de douce envie
En soupirant dira : « Qu'en une douce flamme
D'une très douce amour cet homme usa sa vie !
— O beauté, seul honneur de la race mortelle,
(Dira l'autre) pourquoi du temps de cette dame
Ne naquis-je ou pourquoi du mien ne naquit-elle ? »

⁂

O ma belle rebelle,
Las ! que tu m'es cruelle !
Ou quand d'un doux souris,
Larron de mes esprits,
Ou quand d'une parole
Mignardetement molle,
Ou quand d'un regard d'yeux
Fièrement gracieux,
Ou quand d'un petit geste,
Tout divin, tout céleste,
En amoureuse ardeur
Tu plonges tout mon cœur.
O ma belle rebelle,
Las ! que tu m'es cruelle !
Quand la cuisante ardeur
Qui me brûle le cœur
Fait que je te demande
A sa brûlure grande
Un rafraîchissement
D'un baiser seulement !
O ma belle rebelle,
Las ! que tu m'es cruelle !
Quand d'un petit baiser
Tu ne veux m'apaiser :
Mais par tes fines ruses
Toujours tu m'en refuses,
Au lieu d'allégement
Accroissant mon tourment.
Me puissé-je un jour, dure,
Venger de ton injure !
Mon petit maître Amour
Te puisse outrer un jour !

Et pour moi langoureuse
Il te fasse amoureuse,
Comme il m'a fait langoureux
Pour toi fait amoureux !
Alors par ma vengeance
Tu auras connaissance
Quel mal fait, du baiser
Un amant refuser.
Et si je te le donne,
Ma farouche mignonne,
Quand plus fort le désir
S'en viendrait te saisir,
Lors après ma vengeance
Tu auras connaissance
Quel bien c'est, du baiser
L'amant ne refuser.

*
* *

Après les vents, après le triste orage,
Après l'hiver, qui de ravines d'eaux
Avait noyé des bœufs le labourage,
Voici venir les ventelets nouveaux
Du beau printemps ; déjà dedans leur rive
Se vont serrer les éclaircis ruisseaux.
Mon Dieu, pour moi cette saison n'arrive.
Le triste hiver dure toujours pour moi,
Si bien Amour de mon printemps me prive !
Bien que tout rit, rien de gai je ne vois ;
Bien que de pleurs le ciel serein s'essuie,
Donner la fin à mes pleurs je ne dois.
Sans fin mes yeux versent leur triste pluie ;
Et quand chacun se montre plus joyeux,
C'est quand plus fort plus triste je m'ennuie.
Sous la fraîcheur des bois délicieux,
Vénus la gaie, et les Grâces compagnes,
Et ses Amours font un bal gracieux.
Les Satyreaux, aguetants des montagnes,
Courent après ; le gentil pastoureau
De son flageol éjouit les campagnes.

Dans les bosquets sur le vert arbrisseau
On oit chanter en son caquet sauvage
Et plaindre Ityl le Daulien oiseau.
Le ciel en rit, la prée et le bocage ;
Et semble encor la naïade en ses flots
Trépignotant (1) danser au doux ramage.
Mes chants plus gais ce sont tristes sanglots,
Et mon bal c'est de mille pas la perte,
Tous mes plaisirs mille espoirs vains et sots.
Le triste noir, c'est ma couleur plus verte ;
D'infinis maux je sens le renouveau,
Des biens je perds toute fleur entr'ouverte.
Rien de printemps je n'ai, sinon le beau,
(Ains (2) mon hiver et printemps de madame)
Dont je reçois toujours hiver nouveau.
Doux son printemps, mais brûlante est la flamme
Du chaud hiver, qui me transit le cœur,
Par contrefort me martyrant mon âme.
A ta beauté du printemps la vigueur
Je parangonne (3) ; et les fleurs à tes grâces,
A la saison de ton âge la fleur.
Mais en beauté le printemps tu surpasses :
A sa douceur cède ta cruauté ;
Ta cruauté de douceur tu effaces,
Quand m'attirant de douce privauté
Tu me contrains de te sentir rebelle,
Et t'éprouver contre ma loyauté
Par ton refus ingratement cruelle.

***

Viens ça, viens, friandelette,
Viens qu'en ébas amoureux,
Ce beau printemps vigoureux,
Ma belle Francinelette,
Nous passions libres de soin,
« Loin des peines importunes,

(1) Diminutif de trépigner.
(2) Mais bien plutôt.
(3) Je compare.

« Qui volontiers ne sont loin
« Des plus hautaines fortunes. »
  Il n'est rien, qui ne convie
A suivre la gaité,
A toute joliveté,
A toute joyeuse vie.
Il n'est rien qui à l'amour
Par exemple ne nous somme :
Il ne faut perdre un seul jour,
Qu'en amour on ne consomme.
  Vois, le ciel rit à la terre
Sérénant l'air d'un beau jour.
Vois, la terre fait l'amour
Au ciel, et de soi desserre
De son trésor le plus beau,
Pour douaire de son noçage
Etalent le renouveau
De son odoureux fleurage.
  Les fruitiers de fleurs blanchissent,
Les prés se peignent de fleurs,
Et de flairantes (1) odeurs
Tout l'air embaumé remplissent.
O les bruyants ruisselets,
Qui clair-coulants trépignotent ;
O les chantres oiselets
Qui doucettement grignotent.
  Vois, les oiseaux s'aparient,
Et du nectar amoureux
Enivrés (les bienheureux)
Leurs amours dans les bois bruient.
Vois sur cet arbre à desir
Ces tourtourelles mignardes
S'entrebaisoter tremblardes...
  Vois, tant leur amour est forte,
Comme se voulant mêler
El' se tachent engouler,
Tâchant se faire de la sorte
De deux une seulement.

(1) Fleurantes.

Vois, comme d'un doux murmure
El' se flatent doucement
Parmi si douce engoulure.

Vois, Francine, vois, mignarde,
Ces vignes qui les ormeaux
Lacent de pampreux rameaux ;
Vois, m'amie, vois, regarde
Le lierre surrampant,
Qui de sa tortisse chaîne
Embrasse alentour grimpant
Le tige aimé de ce chêne.

Quoi ? mignonne, toute chose
D'amour les dons sentira,
Toute chose en jouira,
Et notre amour se repose ?
Quoi ? folle, devant nos yeux
Verrons-nous que tout s'ébatte,
Sans que leur jeu gracieux
A même plaisir nous flatte ?

Qu'à plaisir tout se délie
Devant nos yeux, et que nous
Voyant leur plaisir tant doux
Crevions de jalouse envie,
Sans qu'employer nous osions
Le temps que la mort nous laisse,
Oisifs, sans que nous usions
Des dons de notre jeunesse ?

***

BAÏF

Tandis que d'espérance
Mon cœur se nourrissait
Et de la douce avance
De l'amour jouissait,
Vraiment nul amoureux
N'avait plus d'heur que moi
Qui vivais plus heureux
Que le plus riche roi.

FRANCINE

Tandis que ta Francine
Etait ton seul souci
Et qu'un autre plus digne
Elle n'aimait aussi,
Nos amoureux ébats
J'estimai plus grand heur
Qu'une reine n'a pas
En sa riche grandeur.

BAIF

Mais depuis que je cesse
D'aimer et d'être aimé,
Depuis que ma maîtresse
Ne m'a plus estimé,
Et que je suis fuitif
Du lien amoureux,
Plus que le plus chétif
Je languis malheureux.

FRANCINE

Depuis que d'être aimée
Et d'aimer j'ai cessé,
Et comme une fumée
Ton amour s'est passé,
Et fuitive je suis
Du lien poursuivi,
Plus que dire ne puis
Malheureuse je vis.

BAIF

Quoi! si l'ardeur première
Se rallumait en nous,
Si l'amour coutumière
Nous brûlait d'un feu doux :
Quand Francine étendrait
Ses bras pour me ravoir,
Qu'est-ce qui me gardrait (1)
Sous elle me revoir ?

---

(1) Garderait.

FRANCINE

Quoi? si l'éteinte flamme
Dans nous se rallumait,
Si son âme et mon âme
Un feu même enflammait,
Quand Baïf voudrait bien
Se redonner à moi,
Qui romprait le lien
De notre ferme foi?

BAÏF

Bien que tu sois plus dure
Qu'une roche à m'aimer,
Bien que tu sois moins sûre
Que l'inconstante mer,
Si ne pourrais-je pas
D'une autre m'enflammer :
Jusques à mon trépas,
Si voudrais-je t'aimer.

FRANCINE

Bien que la girouette
Si volage ne soit
Que ton âme sujette
A tout ce qu'elle voit,
Bien que ton cœur n'est rien
De constance dans soi,
Si m'aimerais-je bien
Vive et morte avec toi...

***

Où volez-vous, abeilletes,
Baisant ces fleurs vermeilletes?
Pourquoi vous amusez-vous
A cueillir votre miel doux
Parmi tant de fleurs écloses,
Parmi ce thym et ces roses,
Parmi ces lis épanouis
Et parmi ce doux anis?

Accourez toutes, abeilles,
Dessus ces lèvres vermeilies
Où foisonne tout cela
Que vous cherchez çà et là.
Ici milie fleurs écloses,
Ici le thym et les roses,
Ici les lis épanouis,
Et ici le doux ams
Dessus ces lèvres vermeilles,
Si vous y venez, abeilles,
Suavement d'un doux flair (1)
Çà et là parfument l'air.
  Mais si vous venez, abeilles,
Dessus ces lèvres vermeilles,
Ne m'empêchez de ce bien,
Blondes, qui de droit est mien.
Permettez-moi qu'à mon aise
Toujours ces lèvres je baise,
Si je veux prendre le droit
Qui est mien en cet endroit.
Et ne sucez, abeilletes,
De ces lèvres vermeilletes
Toute la douce fraîcheur,
De peur d'en faner la fleur,
Et de peur que de m'amie,
Sèche, la bouche blêmie
Je ne trouve en la baisant ;
Et qu'un guerdon (2) déplaisant
De vous l'avoir découverte
(Las ! c'est trop grande perte
Peu secret et peu jaloux)
Je ne reçoive de vous.
  Hé, ne piquez, abeilletes,
Ces levreletes douilletes
De vos piquants ; car elle a
D'autres piquants que ceux-là :
Dans ses yeux elle les garde ;
De ses yeux elle les darde.

(1) Odeur.
(2) Récompense.

Hé, vos aiguillons serrez,
Si par ses fleurs vous errez :
Les siens piquent d'autre sorte ;
Leur plaie la mort apporte.
Vous mourrez (bien je le sais)
Si vous en faites l'essai.
  Volez doncques, abeilletes,
Par ces lèvres vermeilletes,
Mais volez-y bellement,
Mais cueillez-y doucement
La doucelete rosée
Qui de ces fleurs composée
Du miel qui s'en confira
Vos ruchettes emplira.

***

(*Fragments*)

  Francine, en gaie mignardise,
Çà, banquetons d'une cerise,
Dont le banquet ne quitte (1) pas
A nul des anciens repas ;
Ni au festin qu'à Marc Antoine
Fit dresser l'amoureuse roine,
Ni à ceux que Crasse apprêtait,
  Ni à ceux dont Lucul traitait
Ceux qu'il conviait à sa table.
Le nôtre soit moins admirable
En excessiveté de frais,
En perte de coûteux apprêts.
Quittons-leur en magnificence,
En richesse, en grosse dépense ;
Mais, ma douceur, il ne faut point
De plaisir leur quitter un point.
Ça donc, en gaie mignardise
Banquetons de notre cerise,
Mêlant maint amoureux caquet
Parmi notre plaisant banquet.
Il ne faut point pour la confire

(1) Ne cède.

D'ailleurs mille douceurs élire :
Le baiser la sauce sera
A laquelle on la mangera...

***

Ma Francine, il est temps de te montrer au jour ;
Ma mignonne, il ne faut faire plus long séjour
En l'oubli paresseux : il est temps que ta gloire
Commence de gagner une belle mémoire.
Il faut tout maintenant que l'on sache combien
Je me sens bien heureux d'être plus tien que mien,
Et que de ce beau feu, que je cèle dans l'âme,
Devant les yeux de tous luise la belle flamme.
Francine, je sais bien que tous ceux qui verront
Les vers que je t'écris ne les approuveront ;
Aussi n'ai-je entrepris de me peiner de faire
Un ouvrage qui peut ensemble satisfaire
A mille jugements : s'y plaise qui voudra,
Ou s'y déplaise, ainsi qu'un chacun l'entendra.
M'amie, il ne m'en chaut : tel en pourra médire
Duquel on médira s'il entreprend d'écrire.
Le pis que l'on dira c'est que je suis de ceux
Qui à se repolir sont un peu paresseux
Et que mes rudes vers n'ont été sur l'enclume
Remis assez de fois : aussi ma faible plume
Je crains de trop ermer (1), et je crains d'effacer
Et reffacer ma rime et de la retracer :
Et pour n'en mentir point mes ongles je ne ronge
Pour ragencer un vers que cent fois je resonge.
Mais bien que je ne puisse être si diligent
Qu'est un qui plus soigneux son style va rangeant
Je ne le veux blâmer, mais grandement j'estime
L'écrivain qui polit et repolit sa rime.
Si est-ce que je crois que le feu gracieux
Qu'Amour dans mon esprit alluma de tes yeux
A bien telle vertu que promettre je t'ose
Quelque honneur à venir des vers que je compose.

---

(1) Ereinter.

AMOURS DIVERSES

Amour déjà cessait de me faire la guerre :
Et les feux de Méline et de Francine éteints
Relâchaient mes esprits plus libres et plus sains ;
Et de ma liberté j'allais reprendre l'erre.
Mais en cette saison que le ciel et la terre
S'entre-vont caressant d'un doux désir atteints,
Madeleine je vis. Las ! Amour, que je crains
Que ton feu ne me brûle et ton las (1) ne m'enserre.
Quand je vis ses beaux yeux, je dis : « C'est ma Méline »,
Tant ils semblaient (2) aux siens ; quand sa bouche je vis
Et son ris qui me prit, je dis : « C'est ma Francine ».
Ainsi voyant Méline et Francine en vous, belle,
Ne faut s'émerveiller si vous m'avez ravi
Et si Amour au double en moi se renouvelle.

***

O douce voix des pensers messagère !
O quel pouvoir tes gracieux accents
Ont dessus moi ! ils ravissent mes sens :
L'âme me laisse et s'enfuit étrangère.
Rien de si doux l'avète (3) ménagère
Ne recueillit des timiers (4) fleurissants ;
Rien tant sucré ne nous sont fournissants
Les doux tuyaux des cannes de Madère.
O douce voix, qu'on cesse de vanter
Du viel Orphé le merveilleux chanter,
Qu'on taise encor la meurtrière Sirène ;
Puis qu'en mourant de grand aise ravi
Pour remourir, en plaisir je revis
Par toi, voix douce, angélique, sereine.

---

(1) Lien.
(2) Ressemblaient.
(3) Abeille.
(4) Thyms.

*
* *

Gentil jardin, vert et fleuri parterre,
Que Madelon (or (1) pensant à part soi,
Ores chantant) pille d'un si beau doigt,
Qu'il ferait honte aux roses qu'elle serre,
  Dites-moi, fleurs (ainsi jamais la terre
Sous vous ne sèche), ô belles, dites-moi,
En vous cueillant s'elle (2) pense à ma foi.
Plaint-elle point la douleur qui m'enserre?
  Dit-elle point, humaine : « Plût à Dieu
Que mon amant arrivât en ce lieu!
De trop souffrir et de vivre il se lasse! »
  Le dise ou non, d'ici je n'en ois rien;
Mais elle fait de toi, je le sais bien,
Un paradis où tout bonheur s'amasse.

*
* *

  L'amoureux est chasseur, l'amour est une chasse :
L'un est après ses chiens et ne songe autre chose :
L'autre après ses pensers sans relâche compose :
A la pluie et au vent et l'un et l'autre chasse.
  Plutôt que se saouler l'un et l'autre se lasse :
Le chasseur est au guet, l'amoureux ne repose :
L'un et l'autre une prise à la fin se propose,
Et souvent tout leur temps à la quête se passe.
  Diane chasseresse au veneur donne aide,
Et Vénus flatteresse à l'amoureux préside.
Diane porte l'arc, Vénus aussi le porte.
  Ils diffèrent d'un point : le chasseur est le maître
De la prise qu'il fait; l'amoureux le pense être,
Mais sa prise toujours demeure la plus forte.

*
* *

  Ah! Ronsard, mon ami, que je suis amoureux!
Ou soit que le soleil descende chez son hôte

(1) Or, ores, tantôt.
(2) Si elle.

Ou que l'aube venant les ténèbres nous ôte.
Outré (1) de passions, je pâme langoureux.
O si, quand ta Cassandre en ton cœur désireux
Alluma ce beau feu sous ta senestre côte (2)
Qui remplit ton saint Loir de l'un à l'autre côte (3)
Et qui par l'univers sema ton los heureux ;
O si quelque remède, ô si quelque allégeance
Tu as jamais trouvée à ton gentil tourment.
Fais part à ton ami de ton expérience. ,
Non, ne me guéris pas : trop me plaît mon martyre.
Quoi ? martyre, mais bien plein de contentement,
Pour si douce beauté que tout mon cœur désire.

***

Hier, cueillant cette rose en automne fleurie.
Je mis devant mes yeux notre été qui s'enfuit.
Et l'automne prochain et l'hiver qui le suit,
Et la fin trop voisine à notre chère vie.
La voyant aujourd'hui languissante et flétrie.
Un regret du passé à pleurer me conduit.
La raison que le deuil pour un temps a séduite
Juge que cet exemple à plaisir nous convie.
Belles, que vous et moi serons bien à reprendre.
Hé ! si le bien présent nous dédaignons de prendre
Tant que voyant le jour ici nous demeurons.
Las ! hélas ! chaque hiver les ronces effeuillissent.
Puis de feuille nouvelle au printemps reverdissent.
Mais sans revivre plus (4) une fois nous mourons !

***

Puisque notre âge est de si peu de terme
Qu'il se finit souvent quand il commence,
Puisque l'Amour est de telle inconstance
Qu'il est moins sûr quand il semble plus ferme ;

(1) Surchargé.
(2) C'est-à-dire sous ta côte gauche, dans ton cœur.
(3) Coteau.
(4) Jamais.

Que voulez-vous plus longuement attendre
A recevoir le bien qui se présente
De notre foi déjà si véhémente
Qu'elle ne peut davantage s'étendre ?
Or caressons gaiement l'aventure
Qui s'offre à nous d'une amour assurée :
Qui peut jouir, il est fol s'il endure.
L'occasion est de peu de durée :
Qui ne l'empoigne et qui ne s'en assure,
Elle est après (mais en vain) désirée.

*
* *

Que Vénus m'est contraire et favorable,
En m'adressant mignonne si traitable,
Mais, las ! trop jeune d'ans.
Elle veut bien à mon désir complaire,
Et n'y saurait encore satisfaire,
Par la faute du temps.

Que plût aux dieux que cinq de mes années
Se pussent perdre et lui être données !
Je serais trop heureux.
Car elle aurait ensemble le courage
Et le moyen, et bien convenant l'âge
Au plaisir amoureux.

Où maintenant nous ne pouvons que prendre
Les vains baisers, sans en devoir attendre
Qu'un désir plus cruel ;
Lors nous pourrons au plaisir de la bouche
Joindre le bien qu'ont ceux que Vénus touche
D'un vouloir mutuel.

Ah ! je crains fort quand tu seras plus meure (1)
D'âge et de corps, que tes parents aleure (2)
Te soient plus rigoureux.
Ah ! je crains fort que par eux renfermée
Dans la maison en vain tu sois aimée
De moi trop malheureux.

(1) Mûre.
(2) Alors.

Ah ! j'ai grand'peur que quand l'âge parfaite
Au jeu d'amour plus propre t'aura faite
Tu changes ce bon cœur.
Et si je viens devant toi comparaître
Que lors feignant de ne plus me connaître
Tu me tiennes rigueur.

Mais tu n'as point (ou ta beauté m'abuse)
L'esprit bien né à faire telle ruse,
Feignant de m'oublier.
Et la douceur de cette face belle
Découvre à l'œil ta bonté naturelle,
Qui ne doit varier.

Or attendant que l'âge te mûrisse
Afin qu'un jour plus heureux je jouisse
Du désiré plaisir,
Par les baisers vengeons-nous de la perte
Que nous faisons pour ton âge trop verte
Qui nuit à mon désir.

Sus, baise-moi, ô mon âme, ô ma vie,
Cent mille fois : encore mon envie
Ne s'en passera pas.
En attendant plus heureuses années
Faisons couler les plaisantes journées
En ces petits ébats.

***

O le cruel enfant d'une mère bénine,
Douce mère d'un fils rempli de mauvaistié !
O amour, ô Vénus, ô si quelque pitié
Des hommes peut toucher la nature divine,

Ne me guerroyez plus. Las ! Méline et Francine
Durant mes ans meilleurs m'ont assez guerroyé :
L'âge qu'à vous servir j'ai si bien employé
D'avoir quelque repos désormais serait digne.

Que veux-tu faire, Amour, de cet arc et ces flèches ?
En mille et mille endroits mon cœur est entamé :
Le veux-tu battre encore dedans ses vieilles brèches ?

Mais avec ton flambeau que penses tu prétendre,
O Vénus, sur mon cœur en poudre consumé,
Si tu n'as entrepris de brûler une cendre?

***

Belle, lorsque je te vois,
Mon esprit et mon émoi
Tout soudain s'enfuit de moi :
En la sorte je m'oublie,
Je ne vois que toi, ma vie.
Belle, si je ne te vois,
Mon esprit et mon émoi
Tout soudain recourt à moi :
Tant ton amour me soucie,
Je ne vois que toi, ma vie.

***

Cinq cents baisers donne-moi, je te prie,
Et non un moins, Catherine m'amie,
S'il en fallait (1) un seul baiser d'autant
(J'en ai juré) je ne serais content.
Je ne veux point des baisers qu'à son père
Donne la fille ou la sœur à son frère :
Je veux de ceux que la femme au mari,
L'amie donne à son plus favori.
Tous les plaisirs de plus longue durée
Me sont trop courts : le long baiser m'agrée.
J'aime surtout de baiser à loisir
Pour ne goûter un trop soudain plaisir.
Je ne veux point baiser, Catherinette,
D'une déesse une image muette :
Je ne veux pas une image accoler
Qui ne se bouge et ne saurait parler.
Mais en faisant notre amour je désire
Que dans ma bouche une darde on me tire,
Tant qu'on pourra, et non point à demi,
Ou je dirai qu'un autre est ton ami.

(1) Manquait.

Je veux parmi que fassions à la guise
Des doux pigeons cent jeux de mignardise ;
Je veux parmi cet amoureux déduit (1)
Qu'en folâtrant nous fassions un doux bruit.

Ces doux baisers, ces jeux que je demande
Nous donneront une douceur si grande
Qu'il n'y aura si exquise liqueur,
Sucre ni miel, qui touche tant au cœur.

Si ces baisers tu me donnes, ma vie,
Et si parmi tu souffres que manie
Ton rond tétin, il n'y a si grand roi
Que je ne veuille abandonner pour toi.

***

Qui eût pensé qu'Amour vainqueur
Eût pu rassujettir mon cœur
Aux lois d'une nouvelle amie ?
Quand je faisais profession
De garder mon affection
En liberté toute ma vie ?

Celle qui me tient asservi
M'ayant à moi-même ravi
Par ne sais quoi que ne puis dire
N'a grand avoir ni grand beauté,
Encore moins de loyauté,
Et si (2) tient de moi tout l'empire.

Mes amis voyant ma fureur
Souvent me prêchent mon erreur
Pour détourner ma fantaisie,
M'accusant de m'être amusé
Pour me voir enfin abusé
D'une que j'ai trop mal choisie.

Ah, mes amis, où sont vos yeux ?
Pourquoi est-ce que je vois mieux
Cela que ne pouvez connaître ?
Si comme moi le connaissiez

(1) Plaisir, ébat.
(2) Et pourtant.

J'aurais grand peur que vous fussiez
Aussi navré (1) que je puis être.
  Possible vous avez raison,
Mais il n'est aujourd'hui saison
De m'en faire la remontrance :
Je me plais trop en mon abus.
Tant plus vous me blâmez, tant plus
Amour prend sur moi de puissance.
  Ma mignonne que j'aime tant,
Qui me viens l'esprit enchantant,
De qui l'amour si fort me donte (2),
Puisque tu es mon seul désir
Fais-moi goûter tant de plaisir
Qu'il efface toute ma honte.



Le croiras-tu, Belleau, quand on te le dira,
Que je me sois remis sous le joug amoureux ?
Mais il y a bien plus, car je suis tant heureux
Que de pareil labeur on ne m'éconduira.
  A porter ce doux joug ma belle m'aidera.
Nous sommes d'un amour elle et moi langoureux :
D'être son bien-aimé si je suis désireux
D'être ma bien-aimée elle demandera.
  Il est vrai qu'un Vilain blême de jalousie,
Plus veillant qu'un Argus, contraint notre désir
Et garde (3) que menons en bonheur notre vie.
  Mais puisque nos deux cœurs sont points (4) d'une sagette,
Malgré lui nous viendrons à l'amoureux plaisir,
Qui d'autant est plus doux que plus cher on l'achète.



Jamais longueur de temps, ni lointaine distance
Ni grâce ni beauté d'une autre ne feront

(1) Blessé.
(2) Dompte.
(3) Empêche.
(4) Percés [illegible]

Que te puisse oublier : mon amour durera
Tant que mon cœur fera dans mon corps demeurance.

Puisque tu me promets la pareille constance,
Tout le plus grand débat d'entre nous, ce sera
De surmonter (1) l'un l'autre à qui plus s'aimera,
Pour mieux entretenir notre sainte alliance.

Il faut jurant la foi d'une amour mutuelle,
Moi de t'être loyal, toi de m'être fidèle,
Que l'un et l'autre cœur soit d'un trait entamé.

Je ne varierai pas ; mais, belle, je te prie,
Pour faire une amitié parfaite, ne varie :
Car je ne puis aimer si je ne suis aimé.

***

(Fragments)

As-tu de savoir envie
Quelle vie
Je puis demener (2) sans toi ?
Si le temps qu'au deuil j'emploie,
Loin de joie,
Appeler vie je dois !...

Sans toi m'est une journée
Une année ;
Sans toi le ris m'est douleur ;
Sans toi la lumière obscure ;
La verdure
Sans toi m'est noire couleur...

Parmi l'ennui que je souffre,
Rien ne s'ouffre (3)
Qui me martyrise tant
Comme si parfois je pense
Que l'absence,
M'amour, te travaille autant...

---

(1) De nous surpasser.
(2) Mener.
(3) S'offre.

O si l'heureuse journée
Retournée
Pour nous revoir peut venir,
De tant de peines souffertes,
Et de pertes
Eteignons le souvenir.

Déjà me semble
Que tant je tremble,
Que je frissonne de plaisir ;
Que je t'embrasse,
Que face à face
Je pâme dompté du plaisir.

Ton sein je touche,
Tantôt la bouche,
Tantôt je te baise les yeux ;
Las de délices
Et de blandices (1)
Nous devisons à qui mieux mieux...

Aimons-nous, belle,
D'un cœur fidèle,
En malheur et prospérité :
Au feu l'épreuve
De l'or se treuve (2),
De l'amour en adversité.

***

Toi, mignonne hirondelle,
Voyagère annuelle,
L'été ton nid tu fais
Et tout l'hiver tu es
Invisible, et t'enfuis
Au Nil ou à Memphis.
Las, mais Amour sans cesse
Son nid dans mon cœur dresse !
Un amour s'emplume or.

(1) Flatteries.
(2) Trouve.

Un autre est œuf encor,
L'autre est jà mi-éclos ;
Et, toujours sans repos,
Des petits qui pipient
Béants dedans moi crient.
Par les amours grandets
Les petits amourets
Sont nourris ; et, nourris,
Soudain font de petits
Une nouvelle engeance.
Et quoi ? Quand la puissance
De nombrer n'a ma voix
Tant d'amours à la fois.



(*Fragments*)

. . . .

Amour, tu n'es qu'une passion folle
D'une âme de loisir ;
Qui sans raison la transporte et l'affole
D'un excessif désir,
Qui vient sans peine
Prompte et soudaine ;
Qui ne s'apaise
Qu'à grand malaise
Par mille ennuis pour un frêle plaisir...

De notre temps une grande princesse (1),
Des rares en beauté,
(Qui ne le sait ?) a senti ta rudesse
En toute cruauté :
Sa renommée
Est diffamée ;
Fuitive elle erre
Hors de sa terre,
Déteste, hait, maudit sa royauté,

(1) Marie Stuart.

Criant partout : « Las ! que ne suis-je née
Fille d'un laboureur ?
J'eusse vécu des grand's cours éloignée,
Et de si cher honneur.
Aise, contente,
Ferme, constante,
Je demeurasse
Heureuse et basse,
Franche d'espoir, de crainte et de malheur. »

Tu méritais fortune plus heureuse
Pour ta grande bonté,
Reine, qui fus des vertus amoureuse,
Franche de volonté.
Mais le ciel brise
Toute entreprise :
La raison vaine
De l'âme humaine
Au bien et mal a souvent mécompté...

* * *

Fragments

. . . .

Flambeau de nos amourettes
Et nos douceurs plus secrètes
O le fidèle témoin !
Beau flambeau, tu pris le soin
De nous prêter ta lumière
En cette nuit la première
Que je vis madame à nu.
Belle nuit, si cher tenu
Ne me soit de nulle année
Jour, qui vaille en sa journée
Avec son plus beau soleil
D'être fait à toi pareil :
Ni ne soit en nulle année
Un soleil d'une journée
Qui me soit, tant soit-il beau,
Si cher que tu m'es, flambeau,

Quand tu m'as fait un service
Qu'avec ta clarté je visse
Tant à clair les membres nus
De ma mignarde Vénus...
A l'heure entre nous promise,
J'allai nus pieds en chemise,
Plein du brasier amoureux,
Dedans le lieu bienheureux,
Je dis l'heureuse chambrette
Où dormait ma Melinette,
Par une nuit de l'été,
En son lit tant souhaité...
Sur le flanc droit mi-couchée,
Elle a la tête penchée
Dessus son bras replié ;
Son bras rond et délié
Touche d'une main rosine
La couverture voisine.
O comme je fus ravi
Quand son visage je vis !...
Lors retenant mon haleine
Tout bellement je mis peine
De découvrir tout cela
De beau que le drap cela...
Mais paravant je m'approuche (1)
Pour le baiser de ma bouche :
Et faire tant je n'ai pu
Que lors je n'aie rompu
Le doux somme de Méline,
Qui à son réveil, bénine,
Flambeau, ne refusa pas
De me prendre entre ses bras.
Et lors combien de délices
Et de jeux et de blandices (2).
Et combien de doux ébats
Nous fîmes aux doux combats
De la douce mignardise

(1) Je m'approche.
(2) Flatteries, caresses.

Qui nos tendres cœurs attise !
Tu le sais, heureux flambeau,
Bénin, amoureux et beau,
Qui de tes flammes secrètes
Luisis à nos amourettes,
Flambeau, témoin bienheureux
De nos secrets amoureux.

⁂

(*Fragments*)

Te terai-je, litelet,
Lit mollet, lit doucelet,
O nid de mes amourettes !
Te terai-je aux chansonnettes
Que je chante redisant
Des amours le jeu plaisant ?
Toi, litelet, où j'oublie
Tout le malheur de ma vie,
Quand à même mille ébats
J'ai m'amie entre mes bras ?
Mais te pourrai-je bien taire,
Lit, que je voudrais bien faire
(Si je pouvais) d'un vers beau
Luire au ciel astre nouveau ?
Que n'en ai-je la puissance !
O que n'ai-je connaissance
Des feux qui luisent aux cieux !
Sur toi seraient envieux
L'Autel, le Char et la Lyre.
Tel lieu j'oserais t'élire ;
Voire perdraient leur renom
Les beaux cheveux que Conon
Fit luire en flammes nouvelles
Enrichis d'étoiles belles.
Bien que, petit litelet,
Lit mollet, lit doucelet,
Ta simplette courtine
Ne soit de toile argentine,

D'un drap d'or ou d'un veloux (1),
Ouvré dessus et dessous
De diverses broderies,
Récamé (2) de pierreries ;
Bien que riche tu ne sois
Comme sont les lits des rois ;
Bien qu'un empereur de Rome
Sur toi ne prenne le somme :
Si ne faut-il, litelet,
Lit mollet, lit doucelet,
Si ne faut-il (si ma rime
Peut bien donner quelque estime)
Que moins estimé tu sois
Que ne sont les lits des rois,
Ou s'un (3) empereur de Rome
Dessus toi prenait le somme.
Puisque donques, litelet,
Lit mollet, lit doucelet,
Puisqu'en toi tant de délices,
Tant d'amoureuses blandices (4),
J'ai de l'amoureux déduit (5)
Recueilli toute la nuit ;
Puisque moi et ma mignonne
Qu'un même amour époinçonne (6)
Avons cueilli toute nuit
De notre amour le doux fruit.
Sous la voûte parfumée
Moi tenant ma mieux aimée,
Dessous ton ciel parfumé
Elle ayant son mieux aimé ;
Lors avec ma Cythérée
Entre mes bras enserrée
Je faisais en mille tours
Mille essais de nos amours :

(1) Velours.
(2) Brodé.
(3) Si un.
(4) Caresses.
(5) Plaisir.
(6) Aiguillonne.

Or mettant la cuisse mienne
Sur la sienne, ores (1) la sienne
Sur la mienne remettant ;
Ores moy la pincetant,
Ores osant bien la mordre,
Ores m'ébattant à tordre
En chaînons entrelacés
Ses beaux cheveux délacés,
Et par folâtre manière
Sur ma gorge prisonnière
Tout autour me les ceignant,
Je mignardais me plaisant...
  O lit, qui sait mieux que toi
Les jeux que je ramentoy (2)
De nos joies plus secrètes,
O nid de nos amourettes !
Lit, qui doucement tremblant
Sous nos plaisirs, fais semblant
D'avoir quelque jouissance
De notre heureuse plaisance,
Quand d'un doux cri babillard
Tu geins sous nous frétillard
Si nous mouvons, et sur l'heure,
Si nous demeurons, demeure
Ton babil ainsi que nous
S'accroissant d'un branle doux,
Dont tu règles la cadence
Avec nous d'une accordance.
Tu es mignon, litelet,
Lit mollet, lit doucelet.....

(1) Or, ores, tantôt.
(2) Dont je me souviens.

LES JEUX

EGLOGUES

AU ROI

Fragments)

. . . .

Charle, bien que je vienne avec ma musette,
Vêtu en villageois, dans le poing la houlette,
Affublé d'un chapeau, la souquenille au dos,
Des guêtres sur la jambe et chaussé de sabots,
Ta bonté pour cela ne laissera de prendre
En bonne part mon offre et sans me faire attendre
(Possible) tu voudras me départir de quoi
Je puisse m'adonner aux Muses à requoi (1),
Prince, ce que je veux n'est guère grande chose
Pour ta grandeur, qui fait que tout honteux je n'ose
Te demander si peu : ce peu qui ne t'est rien,
S'il te plaît l'octroyer, me ferait un grand bien.
Je ne veux cent troupeaux en divers pâturages,
Je ne souhaite point mille gras labourages,
Ni des coteaux de vigne où cueillir mille muids.
Plus que ce qu'il me faut désirer je ne puis.
Je veux tant seulement pour un petit ménage
Une maison petite ; un petit pâturage
Pour un petit troupeau ; avec un petit clos
Un petit champ fertil pour en vivre à repos...
O si je puis un jour avoir ma maisonnette
En des champs qui soient miens ; si, comme je souhaite,
Par toi j'ai tant de bien, en l'aise où je serai,
O les belles chansons qu'à repos je ferai !
Alors j'oserai bien, ainsi que fit Titire,
D'une moins faible voix plus haut sujet élire

(1) En toute liberté.

Après ces pastoureaux. Lors je dirai des cieux
Les tourments certains, et qui cache à nos yeux
La lune défaillante et qui la montre entière
Et qui fait apparoir (1) comme sa lumière.
Œuvres de la nature admirable en ses faits
De qui j'entreprendrai rechercher les effets...
Or s'il te plaît chasser la pauvreté chétive,
Qui retient les efforts de mon âme craintive,
Mon humble Muse alors brave s'enhardira
Et d'un plus grave son tes louanges dira.
Quand le repos heureux convenable à produire
Des fruits de plus grand prix me laissera déduire
Des vers à mon loisir polis soigneusement
Afin de contenter ton gentil jugement.
Alors j'invoquerai Apollon pour m'apprendre
Un chemin non frayé par où j'aille entreprendre
Un œuvre tout nouveau dont je te chanterai :
Apollon à mon aide alors j'invoquerai.
Soit qu'il s'aille baignant dans la belle eau de Xante,
Soit qu'il prenne le frais en la forêt plaisante
Dont Parnasse est vêtu : l'ombre il délaissera,
Si Charle il m'oit nommer, le fleuve il quittera...

LES SORCIÈRES

(Fragment)

. . . .

Il était nuit et les ailes du somme
Flattaient déjà toute bête et tout homme
Faisant cligner les astres par les cieux,
Non des amants les misérables yeux.
Nus pieds adonc (2) et toute détressée
Martine s'est aux charmes adressée.
Entre ses bras trois fois elle cracha,
Entre ses dents trois mots elle mâcha :
Et son rouet, qui par trois fois séjourne
Entre ses mains, par trois fois elle tourne

(1) Apparaître.
(2) Alors.

Puis tout à coup et d'une même fois
Elle reprend son rouet et sa voix.

MARTINE

Flammes du ciel qui suivez la charrette
De la nuit brune, ô vous bande secrète,
Les dieux des bois, ô vous nocturnes dieux,
O sous qui sont tous les terrestres lieux,
Tes âpres lois les Tartares écoutent,
Mêmes les chiens te craignent et redoutent
Quand des enfers sur la terre tu sors
Te promenant par les tombes des morts,
O Proserpine, ô reine aux trois visages,
Des mots divins tu montres les usages,
Des jus espreins tu guides les effets :
Rends, s'il te plaît, rends mes charmes parfaits,
Afin qu'en rien ne cède ta Martine
Soit à Médée ou soit à Mélusine,
Si je retiens mon Gilet de retour.
Tourne, rouet, tourne d'un roide tour.
Tout se tait ore, ores les eaux se taisent,
Le bois se tait, les zéphirs s'apaisent,
Tout s'assoupit sous la muette nuit :
Mais mon ennui, qui sans repos me suit,
Ne se tait pas au dedans de mon âme,
La tempêtant d'une félonne flamme,
Qui tout mon cœur enveloppe alentour...
Tourne, rouet, tourne d'un roide tour.
Gilet me brûle et sur Gilet j'enflamme
Ce laurier-ci : comme dedans la flamme
Il a craqué tout à coup allumé,
Et tout à coup je l'ai vu consumé,
Et n'a laissé tant soit peu de sa cendre ;
En poudre ainsi Gilet puisse descendre
Etant repris du feu de mon amour.
Tourne, rouet, tourne d'un roide tour.
Ça cet oiseau, ça ce panier, Toinette ;
Attache étroit cette bergeronette :
De trois rubans en trois nœuds soient liés
De trois couleurs ses ailes et ses pieds.

Lace-les fort et murmure en voix basse :
« Ce las d'amour contre Gilet je lasse (1). »
Contre Gilet lace ce las d'amour...
Tourne, rouet, tourne d'un roide tour.
  Prends cette aiguille et poin (2) cette imagette,
Et dis : « Je tiens l'amoureuse sagette (3)
Contre Gilet, de qui je poin le cœur,
Le meurtrissant d'amoureuse langueur. »
Gilet ainsi d'une pointure (4) pire
Reçoive au cœur ce qu'on fait à la cire,
Navré (5) pour moi de la flèche d'amour.
Tourne, rouet, tourne d'un roide tour.
  Porte dehors cette poudre, serrée
Là où s'était une mule vautrée,
Et jette-la (mais ne te tourne pas)
Par sus ta tête en l'eau qui coule à bas.
Ne bouge, non ; oy comme j'éternue
(Ce vienne à bien) : n'est-ce point la venue
De mon ami ? le dois-je croire ? ou bien
Ainsi amants font grand'chose de rien ?
Mais qui serait à cette heure par voie ?
Harpaut en vain du seuil de l'huis n'aboie :
Gilet revient bienheurer (6) mon amour.
Cesse, rouet, cesse ton roide tour.
  Ces charmes faits la sorcière Martine
Arrête là son rouet. Et Maupine,
De l'autre part, qui d'un saut s'élança
Nu chef, nus bras, ses charmes commença...

MAUPINE.

  O ciel, ô terre, ô mer, je brûle toute,
Toute d'amour en larmes je m'égoutte :
J'aime Nicot, Nicot ne m'aime point,
Et pour l'aimer je languis en ce point.
  De ce Nicot la fière amour me dompte,

---

(1) Nous respectons l'orthographe pour la rime.
(2) Pique.
(3) Flèche.
(4) Piqûre.
(5) Blessé.
(6) Rendre heureux.

Mais le félon de mon mal ne tient compte,
Qui ja (1) neuf jours, ingrat, passer a pu
Sans qu'une fois seulement je l'ai' vu.
Serait-ce point autre amour qui le lie,
Et qui fait qu'ore (2) en la sorte il m'oublie ?
Je le saurai, telles drogues je sais
Dans ce panier, pour en faire l'essai ;
Ten-le-moi tôt, que j'y prenne, Michelle,
Le frais pavot une feuille nouvelle :
Rien ne défaut que les mots à ceci.
Charmes, charmez mon amoureux souci.

Ah, laisse-moi ! je suis, je suis perdue !
Dessus mon poing cette feuille étendue,
Las ! sous ma main frappante n'a dit mot.
(Quoi, tu t'en ris, ô méchante ?) Nicot,
A ce que vois, m'a donques délaissée ?
Donc il a mis en autre sa pensée ?
Mais pense-t-il en demeurer ainsi !...
Charmes, charmez mon amoureux souci.

Tel soit Nicot, quel (3) pour la biche aimée
Le cerf en rut, et la forêt ramée
Et la rivière et monts et plains (4) courant,
Sans reposer, forcené se mourant,
D'un feu caché se détruit et n'a cure
S'amenuisant ni d'eau ni de pâture :
Mais furieux, sans repos, sans repas,
Suit jour et nuit sa biche pas à pas :
Tel soit Nicot, et, par telle folie,
Mis hors du sens et le vivre il oublie
Et le dormir, de mon amour transi.
Charmes, charmez mon amoureux souci.

Prends ces deux cœurs d'un pair de tourterelles,
Qui s'entr'aimant l'une à l'autre fidèles,
Voyant ce jour en un couple vivaient,
Et d'arbre en arbre ensemble se suivaient :
Tant que l'un vit l'autre vivant demeure

(1) Déjà.
(2) Maintenant.
(3) Tel que.
(4) Plaines.

Sans divorcer ; mais aussitôt que l'heure
A l'un avient, l'autre ici ne veut pas
De son confort survivre le trépas.
Ainsi Nicot m'aimant d'amour naïve,
Ferme, loyal, moi vivant, ici vive,
Et moi mourant, ne puisse vivre ici.
Charmes, charmez mon amoureux souci.
  Ne puisse y vivre, ains (1) désire la mort.
Ces cœurs, Michelle, enfile et lace fort
De ce cheveu, disant : « Deux cœurs je presse
De deux amants d'une amoureuse lesse. »
Son cœur au mien accouplé soit ainsi...
Charmes, charmez mon amoureux souci.
  Mais folle moi, qui le temps et la peine
Ensemble perds d'une entreprise vaine,
Tâchant mouvoir un fier cœur, non de chair,
Ainçois (2), je crois, d'imployable rocher ;
Quand ma chanson, qui les astres arrête,
Retient les flots, accoise (3) la tempête,
Sur ce félon de fer n'a le pouvoir
Pour à pitié de mon mal l'émouvoir.
La nuit s'en va : avecque la nuit brune
Dans l'Océan s'en va plonger la lune.
L'aube déjà déchassant l'obscurté (4)
L'air éclairci reblanchit de clarté :
Le jour revient, non pas Nicot encore.
Contre le feu, las ! qui mon cœur dévore
Ni jus ni mots ne peuvent rien aussi.
Charmes cessez, et cesse mon souci.

LES PASTOUREAUX

([illegible])

Sur les rives du Clain, deux pasteurs (5), qui brûloient de l'amour des deux sœurs, un jour se rencontrèrent.

---

(1) Mais.
(2) Mais bien plutôt.
(3) Apaise.
(4) Obscurité.
(5) Jacques Tahureau [illegible]

Chacun aimait la sienne et bien diversement
Chacun en est traité : l'un n'avait que tourment
Sans pouvoir échauffer le cœur de sa cruelle :
L'autre tenait la sienne en flamme mutuelle
Recevant tout plaisir.....
Et s'ayant décelé l'un l'autre leur amour,
Sur les rives du Clain ils s'assirent un jour
A l'ombre d'un peuplier ; et sonnant leurs musettes,
Là Jaquin et Toinet dirent ces chansonnettes,
Chacun de son amour découvrant le souci.
Et commençant premier, Jaquin chanta ceci :

JAQUIN

Marion, ma douceur, plus fraîche que la rose,
Plus blanche que du lis la fleur de frais éclose,
Plus douce que le miel, pourrai-je plus tenir
De nos gentils ébats le plaisant souvenir ?
Ni les baisers lascifs des tourtres (1) frétillardes
N'approchent des baisers de nos bouches mignardes ;
Ni du lierre ami les forts embrassements
N'égalent de nos bras les doux enlacements.
Je n'aime sans parti (2) : si j'aime bien ma belle,
Ma belle m'aime bien et ne m'est point rebelle.
Nymphes, vous le savez (qui doit le savoir mieux ?),
Car vous aimez toujours les plus sauvages lieux ;
Et vous l'avez pu voir par les lieux plus sauvages
Seulette me chercher. Vous, les obscurs ombrages
Des bois les plus touffus, vous, antres les plus creux,
Vous savez bien aussi nos plaisirs amoureux.
Combien de fois lassé du jeu des amourettes
M'a-t-elle en son giron plein de fraîches fleurettes
Fait reposer la tête, et, pauvre pastoureau,
A la merci des loups j'oubliai mon troupeau !
O, là, combien de fois, jurant les aimer mieux
Qu'elle n'aimait les siens, elle a sucé mes yeux !
Ainsi jadis Vénus d'amour humaine éprise
En son divin giron mignardait son Anchise !...

(1) Tourterelles.
(2) Sans partage.

TOINET

Francine sans pitié, plus que la mer cruelle,
Plus qu'une jeune poutre (1) et farouche et cruelle,
Plus dure qu'une roche, Amour incessamment
Croîtra-t-il ta rigueur avecque mon tourment ?
L'autre jour dans un bois comme tout triste j'erre,
Un grand chêne je vis embrassé de lierre,
Et deux tourtres dedans se baiser à l'envi :
Vu le deuil que j'en eus comme (2) est-ce que je vis ?
Las ! j'aime sans parti ; las ! j'aime une cruelle,
Ma cruelle me hait et m'est toujours rebelle.
Nymphes, vous le savez (qui doit le savoir mieux ?),
Car vous aimez toujours les plus sauvages lieux
Et vous m'avez pu voir par les lieux plus sauvages
Seul m'en aller plaignant. Vous, les obscurs ombrages
Des bois les plus touffus, vous, antres les plus creux,
Vous savez bien aussi mon tourment amoureux,
Combien de fois cherchant vos paisibles retraites,
Lorsque je découvrais mes douleurs plus secrètes,
M'avez-vous ouï plaindre, et, pauvre pastoureau,
A la merci des loups j'oubliai mon troupeau !
Las ! ô combien de fois quand près d'elle je passe
Je la vois détourner de moi sa fière face !
Las ! ô combien de fois la cuidant (3) approcher,
Je la vois des deux mains ses oreilles boucher !
Las ! en tel point me met sa rigueur imployable
Que j'espère la mort plus qu'elle secourable :
Voyez comment je suis malheureux amoureux,
Puisque la seule mort me rendrait bienheureux...

DAMET

(Coupures.)

Muses, quel triste chant est-ce que vous ouïtes
Dégorger à Damet ? car seules vous le vîtes
Quand du haut d'un rocher sa chaîne il maudissait,
Lorsque d'un plein dépit son labeur il laissait :

(1) Jument.
(2) Comment.
(3) Pensant.

« Il faut donques, dit-il, qu'un autre de ma peine
Recueille tout le fruit? il faut donc que ma plaine
Nourrisse un avolé (1)? il faut qu'un étranger
Le clos que j'ai planté s'en vienne vendanger?
Que tout devienne en friche et que rien ne rapporte!
Périsse par les champs toute semence morte,
Sans feuilles soient les bois, les fontaines sans eaux,
Les vignes sans raisins, sans fruits les arbrisseaux! »
Damet redit encor: « Sillons, chargez vos raies,
En lieu de bon froment, d'avoines et d'ivraies!
Les prés se jaunissant meurent brûlés du chaud;
Devant que d'être mûrs les fruits tombent d'en haut;
Sans grappes soient les ceps, aux ruisseaux l'humeur [faille (2),
La verdeur faille aux bois! Ah! il faut donc que j'aille,
Chassé de mon pays, d'autres terres chercher!
Ah! mon bien de mes mains on me vient arracher!
Pour qui aurai-je donc tant de vignes plantées?
Pour qui aurai-je donc tant de greffes entées?
Un autre sans travail mon clos vendangera?
Un autre sans travail tous mes fruits mangera? »
Après il redoubla: « Cessez, les doux zéphyres,
Cessez, frais ventelets, et soufflez, tous les pires,
Et tout l'air infectez; envenimez les eaux,
Empoisonnez les fruits, empestez les troupeaux!
Rien ne soit par les champs ni plaisant aux oreilles,
Ni agréable aux yeux! Plus les roses vermeilles
Ne naissent au printemps; plus de doucette voix
Des mignots oisillons ne résonnent les bois!
Corbeaux et chats-huants y tiennent leurs parties!
Champs et prés soient couverts de ronces et d'orties!
Par les champs désolés tout soit en toute part
Et horrible à ouïr et hideux au regard!
« Tout soit en feu partout! ô forêt la plus belle
Des plus belles forêts, en la saison nouvelle
La nouvelle verdeur de tes souples rameaux
Tu ne secouras plus oyant mes chalumeaux;
Les petits ventelets ton verdoyant ombrage

(1) Un étranger, un intrus.
(2) Faillir, faire défaut, manquer.

Ne rafraîchiront plus, quand la mutine rage
Des vents plus tempêteux te déracinera,
Quand la flamme du ciel ton bois ruinera.
Ta belle ombre cherra ; et toi encor plus belle,
Forêt que j'aime tant, tu cherras avec elle.
De ton maître ancien, ô bois jadis aimé,
Par ces vœux ennemis tu cherras enflammé.
Tout soit en feu partout ! Du ciel l'ardente foudre
Devalant sur ton chef, forêt, te fasse poudre !
Du pied jusqu'au sommet toute cendre sois-tu !
Rien que cendre ne soit tout ton bois abattu !
Lors parmi l'âpre flamme en tes branches éprises
Souffle violemment le vent sifflant de bise !
De nuages éveux (1) le marin ténébreux,
L'automne de noirs brouillards couvre le ciel ombreux !
Jusqu'aux vignes des bois vienne du feu la rage ;
Tous les ceps ras à ras de la terre il saccage !
Que les feux par les vents à la ronde épandus
Saccagent tous les blés dans les champs étendus !
Que des arbres le feu vienne aux épis descendre
Tant qu'il dégâte tout ! Que tout soit mis en cendre :
Ma herse et ma charrue et leur joug et mes bœufs,
Et ma loge et mon toit ! C'est la fin de mes vœux !...
« O pauvres champs maudits, pauvre terre maudite,
Banni, nécessiteux, pour jamais je vous quitte.
Champs jadis tant aimés, bois, fontaines, adieu !
Vous ne me verrez plus demeurer en ce lieu.
Car je m'en vais bien loin plus outre qu'Eridane,
Ou sur les bords du Tibre, ou bien jusqu'à la Tane,
Chercher mon aventure : et là je demeurrai,
Je vivrai là bien loin, là bien loin je mourrai. »

(1) Pleins d'eau.

LES PASSE-TEMPS

A SA MUSE

Afin que les saucisses,
Les boudins, les épices,
Les câpres, les pruneaux,
D'accoutrements nouveaux
N'ayant faute, sus, Muse,
Qu'on me gâte, qu'on m'use
Mille et mille milliers
De rames de papiers,
Quoi que dire l'on t'ose
Que rien je ne compose,
En mon oisif séjour,
Qui vaille voir le jour ;
Quoi que les vieux sévères
Contrefaisant les pères
Ne veuillent approuver
Ce que je puis trouver.
Perds, Muse, toute honte,
Sus, Muse, ne tiens compte
Des propos assottés
De ces vieux radotez (1).
Te donnent-ils salaire,
Que tu doives leur plaire ?
C'est assez, tu te plais
En cela que tu fais.
Oubli leur moquerie,
De douce tromperie
En tes vers te flattant,
Que tu vas ragrattant
Sur tes papiers, aux heures
Que le moins tu labeures (2),
Donnant à ce plaisir
Le moins de ton loisir.

---

(1) Radoteurs.
(2) Travailles.

Puisqu'il te plaît compose
Tous les jours quelque chose,
Gâte force papiers.
Et si ces bons gorriers (1)
S'en fâchent, n'aie crainte
De répondre à leur plainte,
Puisqu'ils plaignent mon bien
Sans qu'il leur coûte rien,
Que mien est le dommage,
Ains (2) mon grand avantage :
Car le temps qu'il faudroit
Passer en autre endroit,
Ou tenant la raquette,
Ou jouant la reinette,
Ou les dés maniant,
Et là Dieu reniant,
Sans que rien pis je fasse,
A ce jeu je le passe
Et ne perds que le temps
En ces doux passe-temps.

AU ROI

ÉTRENNE

Sire, comme les rois sont les mignons des dieux,
Aussi sont des grands rois les tout divins poètes
Qui du vouloir divin sont les saints interprètes
Et qui chantent l'honneur des rois victorieux.
Si des dieux, gardiens des princes glorieux
Implorez la faveur, vous, grand roi que vous êtes,
Moi, poète petit, faisant comme vous faites,
J'implore de mon roi le secours gracieux.
Ainsi vole toujours devant vous la Victoire,
Les rebelles domptant ; ainsi l'heureuse Gloire
De vous et de vos chefs couronne les beaux faits.
O mon prince, ô mon roi, ne rejetez arrière
Cet extrême recours de mon humble prière.
Ainsi les dieux amis vous donnent vos souhaits.

---

(1) Superbes, orgueilleux.
(2) Mais bien plutôt.

DU PRINTEMPS

La froidure paresseuse
De l'hiver a fait son temps :
Voici la saison joyeuse
Du délicieux printemps.
La terre est d'herbes ornée,
L'herbe de fleurettes l'est ;
La feuillure retournée
Fait ombre dans la forêt.
De grand matin la pucelle
Va devancer la chaleur
Pour de la rose nouvelle
Cueillir l'odorante fleur ;
Pour avoir meilleure grâce,
Soit qu'elle en pare son sein,
Soit que présent elle en fasse
A son ami de sa main ;
Qui de sa main l'ayant eue
Pour souvenance d'amour,
Ne la perdra point de vue,
La baisant cent fois le jour.
Mais oyez dans le bocage
Le flageolet du berger,
Qui agace le ramage
Du rossignol bocager.
Voyez l'onde claire et pure
Se crêper dans les ruisseaux ;
Dedans voyez la verdure
De ces voisins arbrisseaux.
La mer est calme et bonasse :
Le ciel est serein et clair ;
La nef jusqu'aux Indes passe ;
Un bon vent la fait voler.
Les ménagères avètes (1)
Font çà et là un doux bruit,
Voletant par les fleurettes
Pour cueillir ce qui leur duit (2) ;

(1) Abeilles.
(2) Convient.

En leur ruche elles amassent
Des meilleures fleurs la fleur :
C'est afin qu'elles en fassent
Du miel la douce liqueur.)
Tout résonne des voix nettes
De toutes races d'oiseaux :
Par les champs des alouettes,
Des cygnes dessus les eaux ;
Aux maisons les hirondelles,
Les rossignols dans les bois,
En gaies chansons nouvelles
Exercent leurs belles voix.
Doncques la douleur et l'aise
De l'amour je chanterai,
Comme sa flamme ou mauvaise
Ou bonne je sentirai.
Et si le chanter m'agrée.
N'est-ce pas avec raison,
Puisqu'ainsi tout se recrée
Avec la gaie saison ?

DE SON AMOUR

Je n'aime ni la pucelle
(Ele est trop verte) ni celle
Qui est par trop vieille aussi.
Celle qui est mon souci
C'est la femme déjà meure (1).
La mûre est toujours meilleure :
Le raisin que je choisis
Ne soit ni vert ni moisi.

AMOUR DÉROBANT LE MIEL

Le larron Amour
Dérobait un jour
Le miel aux ruchettes
Des blondes avettes,

(1) Mûre.

Qui leurs piquants droits
En ses tendres doigts
Aigrement fichèrent.
Ses doigts s'en enflèrent ;
A ses mains l'enfant
Grande douleur sent,
Dépit, s'en courrouce :
La terre repousse,
Et d'un léger saut
Il s'élance en haut,
Et vole à sa mère,
L'orine (1) Cytère,
Avec triste pleur
Montrer sa douleur
Et faire sa plainte :
« Vois, dit-il, l'atteinte
Qu'une mouche fait ;
Vois combien meffait (2)
Une bestelette
Qui si maigrelette
Fait un si grand mal.
— De même il t'en prend
(Vénus lui vint dire
Se prenant à rire) ;
Bien qu'enfantelet
Tu sois mingrelet,
Tu ne vaux pas mieux :
Vois quelle blessure
Tu fais qu'on endure
En terre et aux cieux. »

A MONSIEUR DE L'AUBESPINE
SECRÉTAIRE D'ÉTAT

Aubepin florissant de fleurs blanches et nettes,
D'honneur et de vertu, si des Muses l'oiseau,
Le mignon rossignol, au mois du renouveau
Sur la branche assuré redit ses chansonnettes :

(1) Blonde.
(2) Fait mal, est nuisible.

Me soit permis à moi! le moindre des poètes
Que les neuf doctes sœurs abreuvent de leur eau.
Or (1) que l'an recommence un voyage nouveau,
Me couvrir ombragé de tes saintes branchettes.
Là du ciel la faveur sa sainte manne pleuvera (2).
Là soufflera zéphir qui doucettement vente,
Là tout chantr'oisillon tes honneurs chantera.
De ton tige sacré loin tout orage soit !
Le serpent venimeux près ton arbre ne hante,
Qui la Muse et les siens amiable reçoit.

VŒU

Cette broche et cette lardoire,
Et cette lèchefrite noire,
Ces couteaux et cette culier,
Cet éventoir, ce creux mortier,
Ce pilon à double caboche (3)
Ce coquemar (4), ce havet (5) croche,
Ces tenailles et ce trépié,
Et ces landiers (6) à double pié,
Ces hatiers (7), ces pale (8) et tourtière,
Ces deux poeles, dont l'une entière,
L'autre est trouée, et ce friquet,
Ce fourgon, ce jumeau chenet,
Cette gratuse (9), et ces boursettes
Aux épices, et ces pincettes,
Cette grille et ce chauderon,
O Vulcain, des dieux forgeron,
Gillet cuisinier te dédie,
Pour plus mener ce train de vie

(1) Maintenant.
(2) Fera pleuvoir.
(3) A double tête.
(4) Chaudière.
(5) Crochet.
(6) Gros chenets de cuisine.
(7) Grands chenets faits pour supporter des broches.
(8) Cuillère.
(9) Rape.

Ne se sentant assez dispos,
Mais voulant passer à repos
Ce qui lui reste à vivre encore :
Et pour ce de ce vœu t'honore,
Te merciant du peu de bien
Qu'il s'est acquis par ton moyen ;
Et te supplie qu'il te plaise
L'en faire jouir à son aise,
Comme en travail par ton moyen
Il s'est acquis ce peu de bien.

A SOI-MÊME

Baïf, si tu veux savoir
Quel avoir
Pourrait bien heureux te rendre
En ce douteux vivre ci,
Oy ceci,
Et tu pourras apprendre.

O chétif, cette heure, hélas !
Tu n'as pas !
Hé, ta fortune est trop dure !
Mais ce qu'on ne peut changer
Est léger,
Si constamment on l'endure.

Un bien tout acquis trouver,
N'éprouver
Pour l'avoir aucune peine ;
Un champ ne trompant ton vœu ;
D'un bon feu
Ta maison toujours sereine ;

N'avoir que faire aux palais
Ni aux plaids ;
Loin de cour, l'esprit tranquille,
Les membres gaillards et forts,
En un corps
Bien sain, dispos et agile :

Caute simplesse (1) entre gens
        Se rangeant
Sous une amitié sortable ;
Un vivre passable et coy
        A requoy (2) ;
Sans desguisure (3) la table ;

Passer gaiement les nuits
        Hors d'ennuis ;
Toutefois n'être pas ivre ;
Un lit qui ne te déçoit,
        Mais qui soit
Chaste, de noises délivre (4) ;

Etre content de ton bien,
        Et plus rien
Ne désirer ni prétendre ;
Sans souhait, sans crainte aussi,
        Hors souci
Ton heure dernière attendre.

GAILLARDISE

(Coupure)

  Du Turc ni de l'empire
Le soin ne me martyre ;
Des grands biens le souci
Ne me ravit aussi :
Envie en nulle sorte
Aux grandeurs je ne porte,
Ni aux pompeux arrois (5)
Des plus superbes rois...
  Bien fol est qui prend cure
De la chose future :
Qui sait le lendemain ?

---

(1) Sage simplicité.
(2) Paisiblement.
(3) Sans apprêts.
(4) Délivré, exempt.
(5) Équipages.

Sus, d'une ouvrière main,
Fais-moi, Vulcain, sur l'heure,
Non une dure armeure (1)
D'un éclatant acier,
Non un large bouclier,
Non pas un cimeterre :
Qu'ai-je affaire à la guerre?
Plutôt creuse forgeant
Une tasse d'argent,
Et me fais autour d'elle,
Non la guerre cruelle
Des meurtres outrageux,
Non les vents orageux,
Ni sur la mer chenue
Une effroyable nue,
Ni les mâts éclatés
Par les flots écartés ;
Mais des vignes rampantes
Mais des grappes riantes,
Mais Bacchus couronné
De pampre, environné
De maint cornu satyre,
Qui le lourd âne tire,
Sur qui Silen monté
Se panchette à côté.
M'Amour y soit gravée
En argent élevée,
Et la belle Vénus
Et ses mignons tous nus.

DÉJA LE DOUX PRINTEMPS...

Dejà le doux printemps nourrit et nous redonne
Après le rude hiver une gaie saison ;
Le soleil chaleureux émeut la fleurison
Des fruitiers promettant un plantureux automne ;
Naïade fait de fleurs mainte belle couronne.
Procne étant de retour maçonne sa maison :

(1) Armure.

Laissons, Gritin, laissons le concile (1) et faisons
Un voyage à Mantoue, à Vincence et Vérone.
Je frétille d'aller, je désire de voir
Les villes d'Italie et veut ramentevoir (2)
Les marques des Romains, jadis rois de la terre.
A Dieu, Trente pierreuse, à Dieu les monts chenus,
Qui environ cinq mois nous avez retenus,
Quand la France bouillait d'une félonne guerre.

AUBADE DE MAI

Mère d'Amour, Vénus la belle,
Que n'as-tu mis en ta tutelle
Du beau mai le mois vigoureux ?
Si l'avril a pris ton cœur tendre,
Au moins ton fils Amour dût prendre
Du doux mai le temps amoureux.
Mai, qui non-seulement devance
Avril en douceur et plaisance,
Mais qui seul encore vaut mieux
Que tout le reste que l'an dure,
Gâté de chaud ou de froidure,
Tant tu es doux et gracieux :
Mai, le plus beau mois de l'année,
Montre la tête couronnée
D'un printemps d'odorantes fleurs ;
Mène ta bande d'allégresse,
Le Ris, le Jeu et la Jeunesse ;
Chasse le soin et les douleurs.
Bien qu'Avril de Venus se loue,
Qui le célèbre et qui l'avoue,
Si le surpasses-tu d'autant
Que le bouton clos de la rose
Est moindre que la rose éclose
Qui sa fleur au soleil étend ;
D'autant que la frêle espérance
Est moindre que la jouissance

(1) Le concile de Trente.
(2) Rappeler le souvenir.

Entre deux amants bien appris ;
D'autant que ma dame surpasse,
Parfaite en toute bonne grâce,
Les beautés de plus rare prix.

LA ROSE

Durant cette saison belle
Du renouveau gracieux,
Lorsque tout se renouvelle
Plein d'amour délicieux,
Ni par la peinte prairie,
Ni sur la haie fleurie,
Ni dans le plus beau jardin,
Je ne vois fleur si exquise
Que plus qu'elle je ne prise,
La rose au parfum divin.
Mais la blanche ne m'agrée,
Blême de morte pâleur,
Ni la rouge colorée
D'une sanglante couleur :
L'une de blêmeur malade
Et l'autre de senteur fade,
Ne plaît au nez ni à l'œil.
Toutes les autres surpasse
Celle qui vive compasse (1)
De ces deux un teint vermeil.
La rose incarnate est celle
Où je prends plus de plaisir :
Mais combien qu'elle (2) soit telle
Si la veux-je bien (3) choisir.
Car l'une prise en une heure,
Et l'autre en l'autre est meilleure
Au choix de notre raison.
Toute chose naît, défine (4),

(1) Compose.
(2) Bien qu'elle.
(3) Pourtant, je la veux bien.
(4) Déperit.

Tantôt croît et puis décline
Selon sa propre saison.
Je ne forcerai la rose
Qui cache, dans le giron
D'un bouton étroit enclose,
La beauté de son fleuron.
Quelque impatient la cueille
Devant que la fleur vermeille
Montre son trésor ouvert ;
Mon désir ne me transporte
Si fort que celle que j'emporte
Qui ne sent rien que le vert.

VŒU

Moi, Perrin, et ma Lucette,
Lucette et moi, son Perrin,
Prins d'amoureuse sagette (1)
Dessous un pareil destin ;
Nous deux qu'un amour assemble,
O déesse des amours,
Te vouons ce lis ensemble
Et ce vif passe-velours.
Comme la fleur immortelle (2)
De ce vif passe-velours,
Notre amour perpétuelle
Vive fleurisse toujours.
Ainsi que l'autre fleur blanche
Luit en sa nette couleur,
Notre amitié pure et franche
Blanchisse dans notre cœur.
Ainsi que ces deux fleurettes,
Jointes d'un étroit lien,
Vénus de ses amourettes
Joigne mon cœur et le sien.

---

(1) Flèche.
(2) Amarante.

D'UNE JEUNE FUYARDE

Petite pouliche farouche,
Mais pourquoi de tes yeux pervers
M'aguignant (1) ainsi de travers,
Ne souffres-tu que je te touche?
Comme une génisse qui mouche
Tu sautelles par les prés verts :
Tu te perds ensemble et me perds
Ne voulant point que je t'approuche.
Ne m'estimes-tu qu'une souche?
Crois-tu que je ne sache rien?
Si fait, si fait : je m'entends bien
A mettre le mors en la bouche.
Je sais comme c'est que l'on dresse
La cavale qu'il faut choyer,
La domptant sans la rudoyer ;
J'en sais la façon et l'adresse.
Je sais manier à passades,
A saut, à courbettes, à bond,
A toutes mains, en long, en rond,
Et ne craindrai point tes ruades.
Arrête, pouliche farouche,
Modère ta course et ton cœur :
Apprends si je suis bon piqueur,
Et prends le mors dedans la bouche.

ÉPITAPHE D'ANDRÉ NAUGER

Non tous, Nauger, non tous nous ne mourons
Non, non, la mort n'emploie sa puissance
Sur nous, Nauger, qui avons l'assurance
Des vers par qui vivants nous demeurons.
Tu vis encor quand nous remémorons
Tes chants bien faits : et toi, qui de la France
Eus le tombeau, de Venise naissance,
Mort, mieux que vif, vivants nous t'honorons.

---

(1) Me guignant, me regardant.

Ronsard, et moi Baïf, qui ta mémoire
Solennisons, ce laurier, ce lierre,
Ces fleurs, ce miel, ce lait, ce vin nouveau.
Ronsard soigneux de ta vivante gloire,
Moi ton Baïf, né de la même terre,
Avec nos pleurs, donnons à ton tombeau.

DU CONTENTEMENT

Qu'un autre se travaille affamé de richesse
Afin que par monceaux les pièces d'or il trie ;
Qu'un autre usant ses ans en vaine idolâtrie
Des seigneurs, dieux du monde, au talon fasse presse :
Mais qu'une pauvreté supportable me laisse
En paisible loisir couler ma douce vie ;
Et toujours un bon feu dans le foyer me rie,
Et jamais le bon vin en ma cave ne cesse ;
Et que le doux lien d'une maîtresse chère
Des plus fâcheuses nuits la longueur accourcisse,
Et des plus troubles jours sereine la lumière.
Ainsi, content de peu, sans qu'on me vît ni plaindre
De la nécessité, ni louer l'avarice,
La mort je ne voudrais ni souhaiter ni craindre.

AU SIEUR DE FAVELLES

SECRÉTAIRE DE MONSEIGNEUR LE DUC

Favelles, je me plains de quoi l'humaine race
De vivre par deux fois n'a du ciel la faveur
Afin que la première achevant en erreur,
En la vie seconde il fuie tel disgrâce.
Nous vivons incertains : notre âge coule et passe
Que nous doutons encore du bien et de l'honneur.
Qui nous paît ? C'est l'espoir de quelque faux bonheur
Mais davant qu'il avienne il faut que l'on trépasse.
O toi, que j'ai connu droit, ouvert, sans feintise,
Qui rejettes au loin la fausse convoitise,
Bien appris de donner à tout son juste prix,

Autant qu'avons vécu je souhaite d'années,
Si pouvons l'obtenir des bonnes destinées,
Pour tenir le chemin que nous avons appris.

ÉPITAPHE DE RABELAIS

O Pluton, Rabelais reçois,
Afin que toi, qui es le roi
De ceux qui ne rient jamais
Tu aies un rieur désormais.

DES BIZARRES LISEURS

Pour avoir la faveur, quel sujet dois-je élire ?
D'aller chantant de Dieu serait trop dangereux ;
On me dira mondain si je fais l'amoureux ;
Chacun se piquera si j'écris la satire.
Des tragiques mechefs on n'ose plus écrire
Pour n'offenser les grands, qui les sentent sur eux ;
Les devis pastoraux et les rustiques jeux
Sont frivoles sujets qu'on ne daignerait lire.
La comédie aussi ne se peut recevoir
En langage français : mais dites, pour n'avoir
La disgrâce d'aucun, qu'est-ce que je dois faire ?
Si d'écrire aujourd'hui tu ne pouvais tenir,
N'entreprenant d'atteindre où tu ne peux venir,
Je te conseillerais en ami de te taire.

UN FAIT RICHE EN VIEILLESSE

Tandis que j'étais en jeunesse,
Je fus pauvre et je n'avais rien ;
Et maintenant sur ma vieillesse
Je suis riche et j'ai trop de bien.
O vrai Dieu, en tous deux combien
Suis malheureux ! Quand je pouvais
Jouir des biens je n'en avois ;
Et quand je n'ai plus la puissance
Ni l'âge pour la jouissance,
Riche, mais en vain, je me vois.

POUR LA REINE DE NAVARRE

Vous qui au mois d'avril, quand tout se renouvelle,
Dans un préau riant ou parterre fleuri,
Choisissez un fleuron des Heures favori,
Voyez-vous une fleur plus que cette fleur belle ?
Vous qui sur l'Océan tenez route nouvelle
A la terre qui prend nouveau nom d'Amery,
Ou vers le bord indoys, vîtes-vous onc cheri
Un plus beau parangon que cette perle belle ?
Au printemps je la vis de roses entourée,
Comme un bouton de rose entre les autres fleurs,
Et la plus belle rose en était réparée
En été je la vis de perles décorée :
Les perles de dépit se fondirent en pleurs.
C'est la perle et la fleur des princes honorée.

A JACQUES PELETIER

Mais d'où vient cela, je te prie,
Peletier, que durant sa vie
Le poète mieux accompli
Ne se voit jamais anobli,
Et bien peu souvent se voit lire,
Quelque beau vers qu'il puisse écrire ;
Et que toujours on prise mieux
Que les plus jeunes les plus vieux,
Bien que des jeunes l'écriture
Ait plus exquise polissure,
Encor que les vers plus âgés
Traînent les flots plus enfangés.
Peletier, est-ce que l'envie
Accompagne l'humaine vie,
Qui aussitôt sa rage éteint
Que la vie a son but atteint ?
N'est-ce point qu'à regret on laisse
Ce qu'on aime dès la jeunesse,
Et qu'on ne peut mettre en oubli
Ni délaisser son premier pli

Son âge se moquait d'Homère ;
On lisait Enne (1) le vieux père,
Que (2) Rome avait Maron vivant.
Jamais comme l'âge suivant
On n'a vu que le présent âge
Donnât l'honneur et l'avantage
A qui, le méritant, vivait,
Aussi grand que le mort l'avait.

Mais quoi que ce soit, petit livre,
Pour moi ne te hâte de vivre :
Je ne suis pressé d'avoir nom
Puisque tant coûte le renom.

LES MIMES

ENSEIGNEMENTS et PROVERBES

(*Coupures*)

Vraie foi de terre est bannie,
Mensonge les esprits manie :
Tout abus règne autorisé.
Pour bonne loi passe le vice ;
Sans balance va la justice ;
Honneur et droit est méprisé.

C'est être fol que d'être sage
Selon raison contre l'usage.
Ceux qui m'entendent m'entendront.

(1) Ennius.
(2) Quand.

O fils de Dieu vérité même,
Maints se vantent de ton saint chrême
Qui loin ni près ne s'en oindront...
Ah ! tous ceux-là, Seigneur, qui disent :
« Seigneur ! Seigneur ! » qui autorisent
Sous ton nom leur impiété,
Ne sont pas tiens ; mais ils se jouent
De ton nom, quand de toi s'avouent,
Palliant leur méchanceté.
  Dressant une maligne école.
Ils font une vaine parole
De ta vraie et droite raison.
Et la corrompent à leur guise,
En font trafic et marchandise
Par barat (1), feintise et traison (2).
  Toi qui es doux et pitoyable,
Te font un tyran effroyable,
Inhumain, cruel et sanglant.
Toi qui es la même innocence,
Le roi de paix et de clémence,
Te font outrageur violant.
  Toi qui es ami de droiture,
Te font le dieu de forfaiture.
Toi qui es sourgeon (3) d'amitié,
Gage d'amour et de concorde,
Te font le fusil de discorde
Et de brutale inimitié...
  O religion malmenée,
Les mondains qui t'ont profanée
Te tiraillent à leurs plaisirs :
Le tyran qui mal te manie
En établit sa tyrannie :
Le peuple, ses trompeurs désirs.
  Sous ton saint nom tout se renverse
L'avare l'avarice exerce,
L'inhumain l'inhumanité,
L'ivrogne son ivrognerie,

(1) Tromperie.
(2) Trahison.
(3) Source.

Le brigand la briganderie,
L'impudic l'impudicité...
  Donques tu n'es plus qu'une fable,
O religion vénérable,
Un nom feint, masque de vertu,
Sous lequel le vice ordinaire
Déborde le monde à mal faire !
Religion sainte où es-tu ?
  Où es-tu religion sainte ?
Quelle bonne âme au vif atteinte
De te garder se vantera ?
Mais qui tenant la loi bénigne
De Jésus-Christ, en étant digne
Le nom de chrétien portera ?...



(Fragments)

  O déesse de grand'puissance
A qui rendent obéissance
Les habitants du monde bas ;
Toi qui es tout aussitôt prête,
Comme de les hausser au faîte,
De les jeter du haut en bas ;
  O toi, qui maîtresse te joues
A faire les sceptres des houes,
Tirant le pauvre du fumier ;
Qui renverses en funérailles
Les grands triomphes des batailles,
Perdant leur orgueil coutumier ;
  Le craintif ouvrier de la terre
Dévotieux te vient requerre (1) ;
Le Portugais, qui ses vaisseaux
Met sur la mer en équipage,
Pour faire avare un long voyage
Te doute (2), ô la reine des eaux...
  Bonne espérance et la foi rare
Peu souvent d'avec toi s'égare,

(1) Requérir.
(2) Te redoute.

Couverte d'un blanc vêtement ;
Combien que, laissant ennemie
Des puissants la douteuse vie,
Toi tu changes d'accoutrement...
  O déesse viens secourable,
Et fais le mutin misérable
Qui s'élève contre mon roi.
Contre le félon favorise
De mon juste roi l'entreprise
Et chasse des siens tout effroi.
  O la honte de nos furies !
O l'horreur de tant de tueries
De citoyens à citoyens !
Quelle façon d'indigne outrage
Ne court forcenant de notre âge
Contre le droit de tous liens ?
  L'hôte déloyal vend son hôte :
Ce temps maudit des maris ôte
Et rompt la sainte liaison ;
Rien n'a valu le nom de père,
Ni de fils, rien le nom de frère, ,
Pour garantir de la traison (1)...
  O Dieu, dors-tu, quand le parjure,
Orgueilleux en son âme impure,
Brave l'innocent outragé ;
Le déloyal hautain prospère ;
Les bons, desquels tu te dis père,
Quittent leur pays saccagé ?
  O vrai Dieu, si nous, pauvres hommes,
L'ouvrage de tes mains nous sommes,
Si tu es tout bon, tout puissant ;
Si tu veux et tu peux bien faire,
D'un œil clément et salutaire
Vois, vois ton peuple périssant...
  La paix bonne et l'amitié belle,
Non haine et discorde mortelle,
Accompagnent ta royauté ;
Doncque, bon Dieu, nos cœurs inspire

(1) Trahison.

D'un meilleur esprit, et retire
Nos mains de toute cruauté.
  Empêche nos erreurs de croître ;
Fais que nous puissions te connoître,
Si ta grandeur nous le permet ;
Ou garde que par ignorance
Ne nous perdions à toute outrance,
Mal qui sous ton nom se commet.
  Par ta sainte et clémente grâce
De nos fils amende la race,
Ramenant un siècle plus doux ;
Repurgeant nos péchés, émonde
Le plant vicieux de ce monde ;
Ote l'ensanglanté courroux.
  Des pervers le dessein foudroie ;
La jeunesse à la vertu ploie ;
Aux vieux donne un doux réconfort ;
Ta clarté sur mon roi rayonne ;
Fais qu'un bon conseil l'environne,
Le tenant droiturier et fort...

***

(*Coupures*)

  Grâces à mon roi débonnaire,
Son règne un siècle nous vient faire,
Cheverni, rare en son bonheur,
Où le bon, sans douter (1) le pire,
Peut sentir ce qu'il veut, et dire
Tout ce qu'il sent dedans le cœur.
  Qui ne sait le chemin qui mène
A la grand mer pour guide prenne
Le courant de la première eau,
Et qu'aval la rive côtoie.
Il s'en ira la droite voie
Se rendre en la mer bien et beau...
  Celui qui plus sait moins présume,
Et qui moins sait d'orgueil s'enfume.

(1) Redouter.

A tous déplaît qui seul se plaît.
Il se connaît, qui bien se mire.
Qui bien se connaît, ne s'admire.
Qui ne s'admire, sage il est.
  Bons levriers sont de toutes tailles.
Où le grain bon, bonnes les pailles.
Bons maîtres bons valets feront.
Taureau court où la vache beugle.
Si l'aveugle mène l'aveugle
Au fossé tous deux tomberont.
  Enfants d'Adam tretous nous sommes
Nés à faillir, malheureux hommes,
Nés à bien faire si voulons.
Nul ne vit qui n'ait quelque vice.
Et tous enclins à la malice
De trop nous aimer nous doulons (1).
  Il n'a crainte qui a prouesse :
Qui n'a crainte ne sent tristesse :
Qui ne sent tristesse est heureux.
Le sage à qui rien n'est nuisible,
Sans s'ébranler gaillard paisible,
A pair (2) d'un dieu va vigoureux.
  Mais je demande que veut dire
Que tous hommes jusques au pire
Admirent, louent la vertu,
L'exaltent, et la magnifient,
Honorent, voire déifient
Celui qui s'en est revêtu ;
  La vertu en leurs rois souhaitent ;
Prompts et volontiers se soumettent
A ceux qu'ils jugent vertueux ;
S'ils ont différent, les en croient ;
Leur conseil et leur avis oient,
Et vont comme à l'oracle à eux :
  Et nul ne dira qu'il ne sente
En lui-même, quand il la vante,
De vertu quelque sentiment ;
Mais bien qu'une estime il en fasse

(1) Gémissons de douleur.
(2) A l'égal

Comme de chose qui surpasse
Ce qu'on prise communément ;
  Toutefois plutôt il désire
Tout autre chose qu'il n'aspire
A être homme bon et entier :
Fera tout plutôt que de tendre
De tout son étude à se rendre
Atrempé (1), sage et droiturier.
  Quoi faisant et prompt et docile,
Il en deviendrait plus habile,
Pour de sa personne ordonner
Et pour mener mieux son ménage,
Et pour régir tout un village,
Voire une cité gouverner.
  Il saurait porter la richesse
Et la soufrete (2) ; aurait l'adresse
D'entretenir et ses amis
Et ses parents ; à père et mère
Les devoirs dus saurait bien faire ;
Voire à Dieu comme il est permis.
  Mais tous, les uns suivent la guerre,
Les autres labourent la terre,
Aucuns en marchandise vont ;
Qui exerce la médecine,
Qui fait le fait de la marine,
Et beaucoup d'autres métiers font.
  Les uns de la maçonnerie ;
Qui de chanter, qui de plaider ;
Mais la plupart de tous qui savent
Mieux faire leurs métiers, ne savent
En l'heur ni au malheur s'aider.
  Car presque tous sont misérables.
Oh si, comme ils sont raisonnables,
Ils suivaient la droite raison,
S'habituant à l'exercice
De la vertu loin de tout vice !
Heureux seraient dans leur maison :

(1) Modéré.
(2) Indigence.

Heureux seraient dedans leur ville.
Chacun d'eux à part plus habile
Heureux en soi-même serait.
Car qui serait bon et sage
Constant de sens et de courage
Bien aimer de Dieu se ferait.
Qui bien aimé de Dieu peut être,
Il sait bien la raison connaître,
Il est droiturier, il est saint,
Il est sage et, pour dire en somme,
Celui vraiment est heureux homme
D'un heur qui n'est frêle ni feint.
Il se peut faire que l'on mène
Bien justement la vie humaine
Sans avocat ni laboureur,
Sans maçon, sans apothicaire,
Ni médecin et sans notaire:
Sans loi tout irait en erreur.
Qu'il ne soit vrai, les Scythes vivent
Qui rien que nature ne suivent
Sans bâtir, planter ni semer.
Mais là où manque la justice,
On ne vit là que dans le vice,
Sans s'entr'aider ni s'entr'aimer...
Là, la vie est malencontreuse,
Toute la cité malheureuse:
Là, torts, outrages et débats;
Là, la religion est nulle:
Là, la vertu loin on recule:
Là, le respect est mis en bas.
Qui n'est cordonnier et achète
La chaussure qu'un antre a faito
Fort bien s'en accommodera.
[illegible]
D'un boulanger le pain qu'il mange
A son besoin achètera.
Mais celui qui n'a prudhomie,
D'autrui ne peut aider sa vie:
Rien d'autrui ne met à profit.
[illegible]

Nul droit à propos ne peut rendre.
Dieu le laissa quand il le fit...
  Qui n'a ni maison ni ménage
Ni cheval en cherche à louage
Ou l'emprunte de qui en a ;
Mais qui n'a bon sens en sa tête
En recouvrer n'est chose prête (1).
Nul jamais bon sens ne donna...
  Vertu ne gît pas en parade
Comme une vaine mascarade,
Où dehors tout est reluisant.
Vertu est d'or toute massive,
Non contrefaite, mais naïve,
Sous la raison se conduisant.
  Philosophie en est l'école,
Non pour en faire une parole.
A vertu faire, non parler.
La vertu, prou l'ont en la bouche ;
A peu la vertu le cœur touche :
C'est ce qui fait tout mal aller.

*
* *

(*Fragments*)

  Le sage doit sage paraître
Haut et bas ; grand le grand doit être
Et fût-il au fond d'un cavein (2).
Bellievre, qu'honneur accompagne,
Le nain, fût-il sur la montagne,
Ne sera pas autre que nain.
  O si j'avais de la richesse,
Autant que la juste sagesse
En souhaite pour son besoin,
Je ne fuirais la compagnie
Des plus grands, où je hais ma vie,
Honteux m'en retirant bien loin.
  Au milieu d'eux haute la face
Je dirais d'une franche audace

(1) Aisée.
(2) Caveau.

Ce qui me pèse sur le cœur :
Mais combien le vrai j'entende,
Pauvreté dure me commande
Cacher ce que j'ai de meilleur.
  Muet je suis, et n'ose dire
Que notre infortuné navire
Court par les vagues emporté.
Déjà la voile est abattue ;
Nul matelot ne s'évertue ;
L'eau perd l'un et l'autre côté.
  Ah ! que c'est chose malaisée
La mer, par la pompe épuisée,
En la grande mer reverser.
Aucuns dorment ; autres se cachent ;
Nuls ne comparaissent, qui sachent
Le péril pressant repousser.
  Les bons mariniers qui bien sussent
Y remédier s'ils y fussent,
Sont jetés dehors du vaisseau.
Eux pillent tout comme corsaires.
Outrage conduit les affaires.
Tout flotte à la merci de l'eau.
  L'ordre est perdu. Plus le partage
Egalement ne s'y ménage.
Rien en commun n'est manié.
Faquins commandent ; et les pires
Au-dessus des bons font les sires.
Je crains fort que tout soit noyé...
  Notre France est toujours la France :
Mais des hommes la même engeance
Change de façons et de mœurs.
Un temps le peuple y fut sauvage :
Depuis par un plus doux usage
Français polis se font meilleurs.
  Est-ce pas une chose étrange,
Par un soudain et nouveau change,
Que les mauvais deviennent bons ?
Et puis par un siècle exécrable
Des bons la race abominable
[illegible] façons ?...

Impudence a chassé Justice ;
Vertu fait joug dessous le vice ;
Tempérance nous a quittés.
Foi, la déesse vénérable,
Charité douce et secourable,
Avec les bonnes déités,
Vers le ciel ont pris leur volée,
Laissant la terre désolée
En proie à l'oûtrage plus fort.
Espérance, déesse bonne,
Seule nous demeure et nous donne
Quelque amiable réconfort.
C'est, ou que la guerre cruelle
D'une vengeance mutuelle
Ce malin siècle abolira,
Ou que par le destin céleste
Un homme de Dieu cette peste
D'un saint remède guérira.
O qui sera ce brave prince
Qui roi de plus d'une province
Les peuples unis réglera,
Chassant des humains toute injure,
Tenant main forte à la droiture,
Qui les méchants debellera (1) ?
Qui premier par un clair exemple,
Ouvrant à Dieu son digne temple,
Voura l'honneur saint qui est dû ?
Abolissant et l'hérésie
Et l'idolâtre hypocrisie,
Qui le vrai devoir a perdu ?..., ,

(1) Vaincra.

CHANSONNETTES

Si belle vous me semblez
Plus que l'étoile, qu'on voit
L'aube du jour devancer.
Donnez-moi, donnez-moi
Quelque secours, je vous prie.

Ainsi de votre beauté
Puisse la fleur se garder
Contre l'outrage des ans.
Donnez-moi, donnez-moi
Quelque secours, je vous prie.

Puisque ses yeux attrayants
D'une mignarde douceur
M'ont d'amour outrenavré (1),
Donnez-moi, donnez-moi
Quelque secours, je vous prie.

Puisque ce vis (2), tant plaît,
Doux et serein me perdant
Grande faveur me promet,
Donnez-moi, donnez-moi
Quelque secours, je vous prie.

***

Couchés dessus l'herbage vert
D'ombrage épais encourtinés (3)
Ecoutons le ramage du rossignolet.
Plantons le mai, plantons le mai
En ce joli mois de mai.

---

(1) Blessé outre mesure.
(2) Visage.
(3) Enveloppés.

Là, rien qu'amour ne nous dirons;
Là, rien ne nous ferons qu'amour,
Chatouillés et piqués de désir mutuel.
Plantons le mai, plantons le mai
En ce joli mois de mai.

Dedans ce peinturé préau (1)
Les fleurs levant le chef en haut,
Se présentent à faire chapeaux (2) et bouquets.
Plantons le mai, plantons le mai
En ce joli mois de mai.

Le ruisselet y bruit et fuit,
Nous conviant au doux repos;
Les abeilles y vont, voletant, fleuretant.
Plantons le mai, plantons le mai
En ce joli mois de mai.

La tourterelle bec à bec,
Femelle et mâle, nous présents,
Frétillante de l'aile se baise en amour.
Plantons le mai, plantons le mai
En ce joli mois de mai.

Les oisillons joints deux à deux
Font leur couvée au nid commun:
Et du jeu de l'amour ne prenons les ébats.
Plantons le mai, plantons le mai
En ce joli mois de mai.

La terre gaie épand (3) le sein
Au germe doux qui vient d'en haut,
Du ciel amoureux qui sur elle se fond.
Plantons le mai, plantons le mai
En ce joli mois de mai.

---

(1) Petit pré.
(2) Couronnes.
(3) Tend, ouvre.



Babillarde, qui toujours viens
Le sommeil et songe troubler
Qui me fait heureux et content,
Babillarde aronde (1), tais-toi.

Babillarde aronde, veux-tu
Que de mes gluaux affutés
Je te fasse choir de ton nid ?
Babillarde aronde, tais-toi.

Babillarde aronde, veux-tu
Que coupant ton aile et ton bec
Je te fasse pis que Térée ?
Babillarde aronde, tais-toi.

Si tu ne veux te taire, crois-moi,
Je me vengerai de tes cris,
Punissant ou toi ou les tiens.
Babillarde aronde, tais-toi.

Crie contre tel qui heureux
En amour, veillant, à cœur soûl
De sa belle prend le plaisir.
Babillarde aronde, tais-toi.

Ne sois envieuse sur moi
Qui ne puis jouir que dormant
Et ne suis heureux que songeant.
Babillarde aronde, tais-toi.

Hirondelle.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

CHOIX DE POÉSIES

POÈMES

LES AMOURS

LES JEUX

LES PASSE-TEMPS

LES MIMES

Société Générale d'Impression, 21, rue Ganneron, Paris (6571-10-10)

PRIX
1 fr.

RELIÉ :
1 fr.50

BIBLIOTHÈQUE DES POÈTES

Français et Étrangers
(sous la direction de M. Alph. SÉCHÉ)

PARUS :

MUSSET - BYRON - RONSARD - BÉRANGER - André CHÉ
Henri HEINE - SCARRON - Hégésippe MOREAU - Edgar I
Du BELLAY - BRIZEUX - GÉRARD de NERVAL - Louis UI
Charles d'ORLÉANS - Casimir DELAVIGNE - LÉOPARI
VOLTAIRE - GŒTHE - CORNEILLE - MILLEVOYE - LOPE
VILLON - DESBORDES-VALMORE - BAIF - PARNY - VOI

PRIX : 1 fr.

HORS SÉRIES

RELIÉ :

LES PLUS JOLIS VERS DE L'ANNÉE 1907, 1908, 1909 ET 1910 (4 V
LES SONNETS D'AMOUR - LES POÈTES-MISÈRE - LES SATIRES CONTRE L
LES POÈTES PATRIOTIQUES - LES POÈTES HUMORISTES - LES POÈTES L
LES POÈTES SOCIAUX - CHANSONS GAILLARDES - POÉSIES FUGITI
LES POÈTES DE LA RIPAILLE - LES POÈTES DE LA MORT - LES POÈTES DE
LES POÈTES DU RIRE - LES POÈTES DE LA NATURE - LES POÈTES CO

PRIX :
1 fr.

RELIÉ :
1 fr.50

LES PROSATEURS ILLUSTRES

Français et Étrangers
(sous la direction de M Ch. SIMOND)

PARUS :

J.-J. ROUSSEAU - STENDHAL - STERNE - EUGÈNE SUE - I
WALTER SCOTT - CRÉBILLON fils - HOFFMANN - BRANTOME
Mme de GIRARDIN - MARIVAUX - Charles NODIER - PÉTI
MONTAIGNE - MACHIAVEL - SAINT-SIMON - CYRANO DE BE
RABELAIS - PAUL-LOUIS COURIER - Camille DESMOUL
SUÉTONE - BOCCACE - DIDEROT - AUG. THIERRY - CHA
CHATEAUBRIAND

PRIX :
2 fr.

RELIÉ :
2 fr.75

Encyclopédie Littéraire Illustrée

(sous la direction de M. Ch. SIMOND)

PARUS :

L'INDE - LA GRÈCE - LA NORVÈGE - LE THÉATRE FRA
LES POÈTES LATINS - LE ROMAN ALLEMAND - LE ROMAN F
LA PERSE - LES PROSATEURS LATINS - LES POÈTES AI
LE THÉATRE ITALIEN - LA LITTÉRATURE CHRÉTIENI
LA LITTÉRATURE ARABE

PRIX :
1 fr.50

Relié souple
2 fr.25

COLLECTION HISTORIQUE ILLUSTRÉE

Rédigée d'après les Documents d'Archives et les Mémoires
par A. SAVINE

PARUS :

LE 9 THERMIDOR - FOUQUET - L'ABDICATION DE BAYO
LES JOURS DE TRIANON - L'ASSASSINAT DE LA DUCHESSE DE
LA COUR GALANTE DE CHARLES II - LA VIE A LA BAST
LA CHASSE AUX LUTHÉRIENS - LES JOURS DE LA MALM
LA VIE AUX GALÈRES - DE LA PAIX DE VIENNE A FONTAI
LA COUR DE PRUSSE - UN SÉJOUR EN FRANCE SOUS LO
SAINT-DOMINGUE A LA VEILLE DE LA RÉVOLUTION
LE BEAU LAUZUN - UNE RÉSIDENCE ALLEMANDE AU XVIII
LES DÉPORTÉS DE FRUCTIDOR - LE MAROC IL Y A CEN
Mme ÉLISABETH ET SES AMIES - LES DÉBUTS DE BOTAN
L'ESPAGNE EN 1810 - LA VIE AU BARREAU - UNE CAPTIVITÉ EN
LA VRAIE REINE MARGOT - LA JEUNESSE DE LA GRANDE CA
AMOURS ET COUPS DE SABRE D'UN CHASSEUR A CHEV

8957 - 11 - S. G. I., 21, rue Ganneron, Paris.

PQ
1665
A1
1911

Baif, Jean Antoine de
J.A. de Baif

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY